

Subversive Club

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

COMBAT DE L'OMBRE - COMBAT DE L'OMBRE - COMBAT DE L'OMBRE



SUBVERSIVE CLUB

fleuve noir

G.J. ARNAUD

SUBVERSIVE CLUB

ROMAN D'ESPIONNAGE

FLEUVE NOIR

1978

CHAPITRE PREMIER

La Peugeot 604 s'engouffra dans la rampe du parking souterrain après que Maxime Carel eût provoqué l'ouverture de la porte basculante grâce à un appel de phares codé. Une fois dans son box, il prit sa serviette en cuir, sortit de la voiture, vérifia en hâte la fermeture des portières, marcha rapidement vers l'ascenseur. Il réfrénait une envie folle de courir pour se retrouver au plus vite dans son appartement.

À son étage, ne sachant ce qu'il avait fait de ses clés il sonna, récidiva en trouvant que Benedicta mettait une trop grande nonchalance ibérique à accourir.

— Madame est là ?

— Oui, Monsieur.

Leurs amis et relations n'en revenaient pas. Une bonne espagnole qui s'exprimait dans un français parfait. Ils ne savaient s'ils devaient les envier, question service, ou les plaindre question standing.

Pas de Patricia dans le living. Elle lisait dans le bureau, une cigarette aux lèvres. En jean et polo de coton. Cent douze francs sur le dos. Plus dix francs peut-être pour le slip. Pas de soutien-gorge. Parfois elle l'irritait. En tant que directeur des Laboratoires de la Française de Recherches Ferroviaires il dépassait les quinze mille mensuels. Et sa femme refusait de porter plus de cinq cents francs de fringues sur le corps. Pour Benedicta, il avait fallu qu'elle reprenne ses études de sociologie pour l'accepter.

— Salut, dit-elle.

Elle cligna d'un œil, rendit l'autre, mauve et allongé, soupçonneux.

— Tu as picolé ?

— Rien du tout... Mais j'ai enfin la date. Mardi prochain. Huit jours à New York tous les deux.

Patricia secoua ses nattes brunes. Ce jour-là elle y avait attaché deux billets de dix francs en guise de papillons. « À vingt-six ans » pensa-t-il attendri. De quoi scandaliser toutes leurs relations.

— Huit jours à New York tout seul, dit-elle tranquillement.

— Hein, quoi ? Tu ne viens pas ?

— Moi je veux bien, mais eux ne veulent pas.

Posant les pieds sur le bureau Empire, une petite folie, elle ouvrit un tiroir, sortit leurs passeports, pointa un doigt sur son mari :

— Toi tu as le visa, pas moi.

— Non !

— Si, mon vieux. Ils ont un fichier sans bavures à l'Immigration... Ils se sont souvenus que j'ai été inscrite à Lutte Ouvrière dans le temps. Et voilà.

Maxime envoya promener sa serviette, attrapa le téléphone à deux mains.

— J'appelle Montel, il doit être chez lui.

Le président du Dynamic Club était effectivement rentré. Il n'eut pas la réaction qu'espérait Maxime.

— C'est vraiment très désagréable que votre épouse ne puisse vous accompagner...

— Mais vous savez bien qu'elle n'appartient plus à Lutte Ouvrière depuis trois ans ? Vous croyez qu'il n'y a rien à faire ?

— Je ne le pense pas... Je peux toujours essayer... Je connais quelqu'un à l'ambassade... Un Dynamicien, lui aussi... Bien sûr, il y a l'ambassadeur lui-même, mais c'est un Rotarien... Je vous rappelle, cher ami.

Le petit air indifférent de Patricia alertait son mari. De ce voyage à New York elle n'avait vu que le côté loisirs, oubliant que chaque matin il devrait assister aux séances du Dynamic Club International. Elle n'aimait guère son appartenance à ce genre de clubs, trouvait ça ridicule et enfantin, surtout le parrainage obligatoire pour l'admission, la composition même, tous les membres ayant fait obligatoirement preuve d'un dynamisme fairplay pour réussir dans la vie. « Quelle réussite, disait-elle, sinon celle des affaires et de l'exploitation humaine. » Et frustrée de son voyage, elle allait le taquiner encore plus, ne pas ménager ses sarcasmes. Parfois elle exagérait.

— N'insiste pas, dit-elle, ça m'ennuierait de devoir mon visa à un honorable Dynamicien.

— Mais ils me doivent bien ça !

— J'oubliais que l'entraide, la solidarité sont inscrites au programme... Tu ne trouves pas que ça fait franc-maçon ?

— Rien de comparable.

Il alluma un Wilde Havana. Dans son bureau il n'osait pas. Depuis

que le grand patron lui avait fait remarquer que ces cigares non terminés avaient un air trop décontracté. Pourtant il les aimait. Comme les Gauloises filtres mais elles aussi déplaisaient au patron. Question d'odeur. Il n'admettait que les blondes *made in U.S.A.*

— Donc tu pars mardi ?

— Tu sais, une semaine c'est vite passé...

— Quel hôtel ?

— Le *Sheraton-Russel*.

— Tiens...

Pourquoi disait-elle « tiens » ? Il mourait de curiosité mais ne voulait pas risquer une discussion désagréable.

— Tu sais à qui appartiennent les *Sheraton* ?

— Bien sûr que je le sais, fit-il bougon. Tout le monde sait ça surtout dans le monde des affaires.

— I.T.T., dit-elle en martelant chaque lettre. I.T.T., I.T.T.

— Oui et alors ?

La main de sa femme tendue vers lui basculait régulièrement à gauche et à droite.

— Il n'y a rien entre I.T.T. et la K.U.P. ?

— Que vas-tu chercher là ?

— Lorsque deux multinationales se rencontrent... ça donne une super-multinationale, non ?

— C'est toi qui inventes tout ça.

— Non. Je lis tout simplement. C'est quand même ahurissant. Dans cette maison, on doit dépenser trente à quarante francs par jour pour les journaux, hebdomadaires et revues... Aussi bien politiques que littéraires et artistiques... Et tu les survoles... Tu vis dans ta Française de Recherches Ferroviaires, filiale de la K.U.P., sans même te soucier de ton avenir... Et si I.T.T. met le grappin sur la K.U.P. C'est quand même curieux que le Dynamic Club vous reçoive dans un *Sheraton*.

— Écoute...

Patricia sourit, lénifiante. Il soupira, sachant que si elle faisait un effort pour changer de conversation elle ne désarmait pas pour autant.

— Tu seras le seul homme sans femme, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

— Oh ! moi je sais. Montel aura la sienne ainsi que Perney de Viel.

En revanche la délicieuse Clara Mussan, veuve de trente ans et P.D.G. d'une entreprise de travail temporaire... viendra sans homme et pour cause...

— Jalouse ?

— Non, mais j'ai quelque peu réfléchi... Montel possède bien une entreprise de transports, n'est-ce pas ? Non seulement des camions mais des wagons de toute nature ? Et sa maison travaille régulièrement pour ta société ? C'est-à-dire pour la K.U.P. ? Et Clara Mussan fournit surtout du personnel à la K.U.P., non ?

— Et alors ?

— Eh bien, dit-elle, je me demande s'il s'agit d'une réunion du Dynamic Club ou d'un voyage organisé pour cadres supérieurs ou assimilés de la K.U.P.

Elle retira une jambe de sur le bureau, le temps de fouiller dans la poche de son jean étroit, en retira son paquet de tabac gris et son papier à cigarettes, commença d'en rouler une. Elle ne fumait pas autre chose depuis l'âge de dix-huit ans et avait toujours son grand succès dans les réceptions. Il n'avait jamais pu s'y habituer et lorsqu'elle sortait son tabac, instinctivement il tournait la tête.

— Il y aura d'autres délégués français qui n'auront rien à voir avec la K.U.P.

— En es-tu vraiment certain ?

— On va boire un verre ?

— Si tu veux.

Il revint dans le living, passa derrière le bar constitué avec une vieille caisse de bistrot 1900, posa deux verres le long des petites balustres en bois tourné.

— Vraiment un pastis ?

— Vraiment.

— Pour moi, un scotch.

— Crois-tu qu'ils en auraient eu au *Sheraton-Russel* ?

— Très certainement... On trouve tout ce que l'on désire...

— Je vais regretter vraiment mon voyage. Boire un pastis 51 au *Sheraton-Russel* de New York !... Ça c'est vivre, tu ne trouves pas ?

Maxime la lorgnait avec inquiétude. Il avait l'impression qu'elle pastichait quelqu'un. Une publicité peut-être. Encore une des bêtes noires ! Le gauchisme l'avait vraiment déformée pour la vie.

— Vous partez toujours en Concorde ?

— Bien sûr.

— Vous risquez de vous retrouver à Halifax si l'un des moteurs tombe en panne. Dommage qu'il ne puisse encore atterrir à Kennedy Airport. Il vous faudra plus de temps entre Washington D.C. et La Guardia que pour traverser l'Atlantique. C'est beau le progrès... Mais le prestige passe avant tout. Vol spécial, je présume ?

Ce soir-là tout y passerait. Le Concorde était aussi sa bête noire. Que restait-il ? Tant de choses qu'il craignait de ne pouvoir la supporter jusqu'au bout.

— Écoute..., dit-il.

— Quoi donc ?

Elle était trop jolie, trop attirante avec sa bouche large et charnue, ses dents magnifiques... Il secoua la tête :

— À ta santé !

Sans souffler, elle siffla son pastis, en redemanda un autre, tandis qu'elle rallumait sa cousue main.

Après quoi elle se montra sans rancune, n'attaqua plus personne ni quoi que ce fût. La soirée se termina agréablement dans leur chambre à coucher.

Pourtant le mardi, comme il l'embrassait au moment de prendre un taxi pour Roissy, elle lui démontra qu'elle n'avait pas renoncé :

— Une fois dans le S.S.C., regarde bien autour de toi. Je suis certaine que tous les membres du Dynamic Club toucheront de près ou de loin la K.U.P. On parie ?

Il ne regretta pas d'avoir évité de le faire lorsqu'il fut dans son fauteuil du Concorde auprès du président Pierre Montel. Ce dernier était une sorte de géant, d'apparence caucasienne avec sa terrible moustache et son crâne chauve à la Kojak.

Maxime Carel sourit, secoua la tête. Montel se pencha vers lui :

— Vous riez tout seul, mon vieux, c'est louche.

— Je pense à ma femme.

Montel prit une tête de circonstance.

— Comme nous regrettons tous... Mais je suppose que vous ne souriez pas d'être un célibataire forcé ? J'aurais dû vous installer auprès de la séduisante Clara Mussan mais je me dois de veiller aux intérêts de votre charmante épouse.

Maxime était sur le point de lui dire que Patricia avait raison, que tous les gens de ce voyage spécial appartenaient de près ou de loin à la K.U.P. soit qu'ils travaillent dans des filiales, soit qu'ils louent des services comme Montel et Clara Mussan, soit enfin qu'ils dirigent des boîtes de sous-traitance comme deux ou trois bonshommes qu'il connaissait vaguement.

Pourtant il préféra se taire. ? Il eut l'impression que cette réflexion aurait déplu à son compagnon et président de club, sans pouvoir exactement définir pourquoi.

En plein vol, il se rendit aux w. -c. et découvrit une tête qu'il n'avait pas encore aperçue de sa place. L'homme se penchait vers son voisin et il n'eut le cœur net de son identité que lorsqu'il ressortit des toilettes.

— Mais dites-moi, c'est Marcel Pochet tout au fond...

— Exactement.

— Un syndicaliste ?

— Patron de La Confédération Nationale des Travailleurs, la C.N.T. Il appartient au Dynamic Club, secteur Est de Paris.

Maxime se renfroigna. Patricia aurait exulté. Le C.N.T. était très bien en cour dans la K.U. P... Dans certaines filiales, grâce à la protection patronale, il avait éliminé les autres centrales ouvrières.

— Marcel Pochet est un battant extraordinaire, un type qui est vraiment arrivé à la force du poignet... Un véritable dynamicien, quoi !

À la force des poignets et des poings tout court, pensait Maxime Carel. Pochet avait créé des milices patronales, utilisait des méthodes violentes. Il était directement issu de ces barbouzes anti-O.A.S. qu'il avait fallu recycler après la fin de l'affaire d'Algérie. Il croyait entendre le ricanement féroce et joyeux de sa femme.

À Washington, il leur fallut attendre trois heures l'appareil spécial pour New York. Le délégué américain du Dynamic Club n'en paraissait pas autrement embarrassé pour autant. Il mâchonnait à la fois son cigare et un chewing-gum, buvait un mélange de Coca-Cola et de vodka au bar de l'aéroport. Maxime se sentait fatigué, presque angoissé, ce qui lui arrivait très rarement.

— Ça ne vaut pas un petit pastis, dit une voix paisible à ses côtés.

Il faillit sursauter en reconnaissant Pochet le syndicaliste. L'homme montra son verre de bière.

— Je n'aime pas le whisky.

Il ne savait que dire à cet homme, imaginait quelles auraient pu être les réactions de sa femme, ne regrettait plus son absence. Pourtant cette angoisse ne venait-elle pas précisément du fait qu'elle soit restée à Paris ? Elle lui était nécessaire avec ses phobies, ses dégoûts, sa façon de juger la vie moderne sans la moindre complaisance... Et puis ce délégué américain lui rappelait quelqu'un. Il l'avait déjà vu quelque part, il ne savait où.

Comme il ne cessait de regarder dans sa direction, Marcel Pochet suivit son regard.

— Un sacré type, hein ?

Maxime tressaillit, ne comprenant pas. Le menton épais du syndicaliste donna un coup sec.

— Je vois que vous regardez Hugues Harlington, H.H.... Vous avez bien entendu parler de lui ?

Oui, certainement. Ce nom, cette double initiale lui disaient quelque chose.

— Il dirige le service de sécurité de la...

Ce fut le déclic... H.H., bien sûr... La remise en route des filiales au Chili, les interventions au Portugal pour que le parti socialiste de Soares devienne le seul interlocuteur valable.

— Il appartient aussi au Dynamic Club ? demanda-t-il avec l'impression d'être stupide.

— Bien sûr, dit Pochet avec un gros rire, comme nous tous... Je pense que ce congrès va être bougrement intéressant, pas vous ?

— Si, dit timidement Maxime ; si bien sûr.

Il ne se reconnaissait pas. La présence de Pochet ? Celle de H.H. ou bien le fait de constater que sa femme avait flairé quelque chose de suspect dans cette réunion internationale des délégués du Dynamic Club.

— Si on allait s'asseoir... Prenons nos verres...

De loin, Pierre Montel le président les aperçut et agita joyeusement la main comme s'il estimait sympathique le fait qu'ils soient assis ensemble.

— Je pense que la vraie raison de cette réunion ne viendra pas avant le troisième jour, dit soudain le syndicaliste français.

— Vous croyez ? demanda Maxime qui pensait à Patricia.

Puis soudain il se rendit compte de l'importance de la phrase de Pochet.

— Pas avant trois jours ? fit-il l'air ennuyé.

— On va déconner sur les histoires de club ; sur un ordre du jour bidon... Mais faut ce qu'il faut... En ce moment Carter et sa clique ont l'œil sur nos amis américains.

— Nos amis américains ?

— Vous ne savez pas que le Dynamic Club se trouve sur la sellette ? À cause de ses accointances avec les multinationales... C'est complètement idiot... Il fallait choisir une autre ville... Il ne manque pas de *Sheraton* dans le monde... Buenos Aires, Rio de Janeiro... Je suppose qu'il y a des *Sheraton* là-bas ?

L'esprit troublé, Maxime Carel ne se souvenait plus s'il y en avait vraiment. Pourtant il devait le savoir. Il s'était déjà rendu dans ces pays-là.

— Vous voyagez beaucoup ? lui demanda Pochet.

— Moyennement.

— Je suis déjà venu aux U.S.A. Pour préparer ce congrès précisément... Avec M. Montel, justement.

— Ah oui ?

Il préférerait paraître stupide, ayant brusquement conscience qu'il se trouvait embarqué dans une fausse direction. En vain recherchait-il à quel moment il avait manqué de lucidité, quel jour il n'avait pas compris que le congrès du Club avait en fait une autre raison qu'une simple rencontre internationale et amicale. Il devait être distrait ce jour-là... Peut-être ce fameux jour où son patron lui avait parlé des problèmes qui se poseraient à la Française des Recherches Ferroviaires si la gauche arrivait au pouvoir et appliquait le programme commun.

« — La K.U.P. sera nationalisée, du moins la société française... Les filiales je l'ignore... Mais tout ce qui touche aux transports est visé et malheureusement nous travaillons surtout pour la S.N.C.F. Je crois qu'il nous faudra étudier sérieusement le problème. »

Oui peut-être que ce jour-là il avait fait, comme d'habitude, semblant de comprendre alors qu'il pensait à autre chose. Comme tout à l'heure lorsque Pochet lui avait laissé entendre que le véritable intérêt de ce congrès ne commencerait que dans trois jours.

— M. Montel a des idées assez intéressantes mais, bien sûr, ce sont les Américains qui ont l'expérience... Ils ne se sont pas tellement mal débrouillés en Amérique du Sud.

— Oui, bien sûr.

Il ne pensait pas que Patricia aurait seulement souri avec

commisération. Certainement pas. Elle l'aurait fixé de ses yeux mauves avec gravité, semblant lui demander : « Et maintenant que vas-tu faire ? Quelle sera ton attitude lorsque le troisième jour s'ouvrira vraiment cette terrible séance où l'on discutera de questions brûlantes ? »

— Pas mal la petite Mussan, hein ? Moi qui suis venu sans ma femme je pensais bien avoir mes chances mais vous voilà aussi sur les rangs, pas vrai ? Votre épouse n'a pu vous accompagner ?

— Non, elle n'a pu venir.

Il regarda Pochet et surprit un éclair d'ironie dans son regard bleu. L'homme n'avait presque pas de paupières et celles-ci n'avaient pratiquement pas de cils.

— Fatiguée, peut-être ?

Avec horreur et indignation, il comprit que l'autre testait sa franchise. Il haussa les épaules :

— Non. Visa refusé.

— Ça arrive à des gens très bien, dit Pochet.

Maxime fut certain que l'homme savait tout sur lui comme sur les autres membres de la délégation. Il regarda en direction de Clara Mussan. Elle était belle, blonde, élancée, élégante. Parfois il aurait aimé que Patricia soit habillée de cette façon-là mais savait qu'il n'avait rien à espérer.

La jeune femme discutait avec H.H. mais regardait dans leur direction. Elle sourit et comme le syndicaliste regardait ailleurs il pensa que ce sourire lui était destiné. Cette femme savait-elle que le congrès du Dynamic Club dissimulait en fait autre chose ? Elle avait un visage ouvert sans nulle trace d'hypocrisie. D'ailleurs la conversation de H.H., qui mâchouillait toujours grossièrement son chewing-gum et son havane, ne paraissait pas l'emballer.

— Je vais me dégourdir les jambes, dit-il à Pochet.

Il se dirigea lentement vers le bar, tendit son verre pour avoir un autre Cinzano.

— Vous avez du feu ?

Jamais il n'aurait cru qu'une femme de cette classe userait d'une telle entrée en matière éculée. Il sortit son briquet jetable. Patricia se moquait tellement de lui quand il prenait son Dupont en or qu'il n'osait plus s'en servir.

Clara Mussan se mit à rire. Elle avait aussi de très beaux yeux bruns.

— Je crois que vous êtes le seul avec un briquet de ce genre, dit-elle. Moi je me sers d'allumettes mais j'ai dû les oublier.

Elle fumait des Gauloises filtres ! Du coup il la trouva terriblement sympathique.

— Je me demande ce que je fais là, dit-elle soudain comme si elle se jetait à l'eau. Huit jours à New York passe encore, mais ce congrès... Vous aimez ça, vous ?

— Je ne sais pas encore, dit-il ; je n'y ai jamais assisté.

— Ce ne sera pas très folichon...

D'un regard circulaire elle parut englober toute l'assistance dans son appréciation.

— Heureusement que nous aurons les après-midi de libres... Vous connaissez New York ?

— Assez bien...

— Je veux dire pas les trucs habituels... Je veux parler des petits coins charmants, amusants, pittoresques.

Il connaissait.

CHAPITRE II

Il bascula du lit sur la moquette, se redressa lentement une fois qu'il eut repéré la baie vitrée. Une main sur son front douloureux, il tituba vers la vague luminosité, s'empêtra dans le système qui commandait l'ouverture des rideaux, grimaça. Impossible d'ouvrir, bien sûr. Le sacré saint air conditionné. Pas moyen de respirer une bouffée d'air même pourri par l'oxyde de carbone. Dans ce pays le gaspillage fou continuait. Chaque fois il en restait stupéfait, avait beau se dire qu'un jour peut-être les séparatistes canadiens couperaient le courant qui alimentait l'immense métropole, en gardait l'impression d'un gâchis démentiel.

Au lieu de pénétrer dans la salle de bains, il entra dans le « closet » sorte de dress-room, s'emmêla dans ses vêtements accrochés, ressortit avec un pantalon autour du cou, aperçut les fesses de Clara Mussan étendue nue sur le ventre, pensa qu'elle avait une jolie cambrure, essaya de se souvenir comment un copain médecin appelait ça, ne put rien extraire d'un cerveau enfumé par la tequila. Ils avaient terminé dans un Rancho Mexicain de la 44^e Rue Ouest. Les haricots noirs furieusement épicés leur avaient donné une soif féroce et une furieuse envie de faire l'amour. Ils avaient eu le tort de trop étancher la première et n'avaient satisfait la seconde que médiocrement, dans un demi-sommeil et sans la moindre fantaisie.

Dans la salle de bains il obtint un soda glacé, le but d'un trait, se regarda dans la glace, eut un rire idiot en apercevant son pantalon en guise d'écharpe. Il le jeta à terre, se rendit compte que ce mal sourd au bas-ventre était simplement dû à une érection proprement insensée. Le chile. Patricia n'en serait pas revenue mais c'était Clara Mussan qui était dans sa chambre. C'était la troisième nuit qu'il passait au *Sheraton*. La première chacun s'était couché tôt. La seconde, sortie en bande avec Pierre Montel, Perney de Viel directeur général de sa boîte, Marcel Pochet et quelques autres. Des bonnes femmes emmerdantes. Clara et lui avaient mis au point leur fugue du troisième soir. Et voilà.

Il retourna dans la chambre. La jeune femme écartait légèrement ses longues jambes, laissant soupçonner une ombre moite. Il ne se souvenait même pas si elle était une blonde authentique. Quelle cuite ! Il s'approcha du lit bas fait pour une personne et devant mesurer un mètre dix de large. Non, jamais il n'avait vu une croupe

aussi ronde, aussi provocante.

— Accentuation de l'ensellure lombaire, dit-il à voix haute.

En réponse, Clara Mussan roucoula quelque-chose d'incompréhensible. Sans plus hésiter, il progressa à genoux entre ses jambes. Sans paraître s'éveiller, elle les replia légèrement pour qu'il puisse la pénétrer.

— Oh, fit-elle avec un étonnement paresseux, c'est une aubergine ou quoi ?

Il en fut très flatté dans son amour-propre. Lorsqu'il se retira, il restait en pleine forme et accoudée sur le côté droit elle put le constater et commença de l'entretenir d'une main habile. Il vit seulement qu'elle était vraiment une blonde authentique.

Tout en se caressant mutuellement, ils échangèrent quelques constatations sur la soirée de la veille, pas d'accord sur le nombre de verres de tequila qu'ils avaient vidés. Ils avaient encore des grains de sel sur les mains puisque après chaque gorgée il fallait obligatoirement lécher un peu de sel.

— On ne va pas être frais aujourd'hui, dit Maxime Carel. Or, il paraît que c'est une journée capitale.

— Tu penses, des bla-bla sur le self made man idéal, sur la cordialité en affaires ou le fairplay. J'en ai ras le bol.

— D'après Pochet ce sera différent... Vraiment différent, dit-il les yeux fermés car la main de la jeune femme était particulièrement efficace.

Il jugea plus courtois de la prévenir.

— J'aime bien voir, dit-elle avec un sourire grivois. Ça ne te fait rien ?

Ça ne lui faisait rien. Il essaya de soutenir la conversation, dut marquer quand même une petite pause lorsqu'il explosa entre les doigts de Clara Mussan. Ensuite il eut la bouche trop occupée pour le faire mais elle ne cessait de parler d'une voix haletante, tandis qu'il lui rendait la pareille.

— On va encore s'emmerder, tu verras...

Il pensait, supposant qu'elle-même avait été en partie dupée, qu'elle devait ignorer que le congrès avait un autre but. Qu'il allait se transformer en séminaire inquiétant sur la mutation politique de leur pays. Sans le moindre complexe, elle poussa de petits cris ravis lorsqu'elle eut son orgasme.

Tandis qu'elle prenait un bain, il se rasait, pestait contre sa peau

que l'alcool hérissait.

— Il paraît que les clubs sont quelque peu surveillés en ce moment, Rotary, Lion's, Dynamic... C'est toujours Pochet qui m'a raconté ça à l'aéroport de Washington. Tu sais qu'il est déjà venu à New York préparer le congrès ? Avec Montel ?

Elle renversait sa tête en arrière dans l'eau rendue turquoise par des sels Vikä. Ne dépassaient que sa bouche et son nez, la pointe de ses petits seins, et ses genoux.

— Préparer ce Congrès ? Quel gaspillage !

— Pochet aurait préféré qu'on choisisse Rio de Janeiro ou Buenos Aires... Mais toujours dans un *Sheraton*... Curieux, non ?

Le regard brun se tourna vers lui, le toisa de la tête au ventre.

— C'est pas possible, pouffa-t-elle.

— Si, fit-il penaud... J'en suis surpris moi-même.

Elle agita une main au bout d'un bras doré où pétillaient des bulles de mousse, claqua des doigts. C'était fou. Trois fois au réveil ? Jamais il n'avait connu rien de tel.

— Le chile, hein ?

Oui, le chile, la nouveauté. C'était la première fois qu'il trompait sa femme. Et puis il y avait cette angoisse aussi forte que celle qu'il avait connue adolescent et qui de la même façon le dressait de façon incongrue dans les situations les plus délicates. En classe devant une interro ardue, sur le stade, car il appréhendait le saut à la perche. Elle le tirait doucement mais fermement, se redressait dans la baignoire. Il n'aurait jamais pensé que Clara Mussan fût capable de se comporter ainsi. Son rasoir dans une main il appuya ses cuisses contre le rebord de la baignoire.

Pour trouver un café convenable, ils durent chercher un bar italien. La mixture américaine, claire et anodine, ne pouvait rien contre leur gueule de bois.

Clara trouva même l'appétit de dévorer de petites tartelettes aux fraises.

— Ça commence dans un quart d'heure, lui dit-il. Il y a un type qui doit parler.

Ils se glissèrent séparément dans la salle de conférence. Clara d'abord, puis lui une minute plus tard. Pochet lui fit signe et il dut s'asseoir à côté de lui.

— Alors, elle vaut la peine ? demanda le syndicaliste en clignant de l'œil et désignant Clara assise deux rangs à l'avant.

Le président de l'International Dynamic Club prenait la parole, le dispensant de répondre. En quelques mots il annonça l'orateur, un certain Adriano Franca, qui dirigeait une fabrique de matériel sanitaire à Lisbonne.

Maxime Carel qui était sur le qui-vive fut d'abord déçu par l'insignifiance de ce début d'exposé. Puis peu à peu il écouta avec beaucoup d'attention.

— L'essentiel, pour nous autres, disait Adriano Franca, était de tenir compte d'une alliance étroite entre le parti communiste portugais et le parti socialiste de Soares. Certes cette alliance était fragile et vulnérable mais mieux valait prévoir le pire. Dès lors nous savions une chose. Ces deux partis nous soupçonnaient de conspirer contre les nouvelles institutions. Notre tactique fut de les renforcer dans cette méfiance mais en essayant de les éloigner l'un de l'autre dans le choix des moyens de faire front et je puis dire aujourd'hui sans la moindre forfanterie que nous avons réussi. Nous avons des amis dans le parti socialiste et ceux-ci se sont beaucoup dépensés pour faire admettre à ces gens-là que le socialisme n'est concevable que dans le respect des institutions démocratiques bourgeoises. Et que ces institutions-là ne peuvent se maintenir qu'avec l'appui de l'étranger, c'est-à-dire des multinationales.

Il marqua un temps d'arrêt, l'air très satisfait de lui-même malgré ses allégations d'humilité.

— Et le parti communiste portugais craignant d'être isolé sur la gauche a dû reconnaître que l'étatisation de nos filiales constituait un obstacle difficile. Du coup il a été obligé de nous traiter avec compréhension, tombant irrémédiablement dans le piège et, soyons juste, sachant qu'il y tombait. Par cette attitude il n'a plus offert une image très pure, a perdu de sa crédibilité et de sa marge de manœuvres. De ce fait il glisse de plus en plus sur une pente savonneuse qui l'entraîne vers la droite et à des concessions économiques qui le déconsidèrent[1]. Ainsi, grâce à notre action, s'est créée entre les deux formations une crise profonde qui se prolongera longtemps. Nous avons pu éviter non seulement l'étatisation mais tout désordre social dans nos entreprises. Les salaires n'ont pas subi de hausses exorbitantes car les politiques ont su freiner les projets des syndicats.

Marcel Pochet assis à côté de Maxime approuvait par de petits grognements.

— Nous avons ainsi créé une nouvelle coalition de classe en temps de crise, mais chose tout à fait nouvelle, il s'agit d'une coalition, d'une stratégie de masse pour ce que nos ennemis appellent la bourgeoisie.

Ainsi naissent de nouveaux rapports de production. Si l'État est faible, il ne peut nous donner des garanties. Au contraire lorsqu'il devient plus fort, il doit obligatoirement se montrer plus coopératif avec les multinationales. Il consacre nos règles sacrées : convertibilité de la monnaie, rentabilité, libre échange.

Adriano Franca observa de nouveau un court silence. Peut-être espérait-il des applaudissements mais chacun paraissait plongé dans ses réflexions.

— En fait il n'y a qu'une politique pour échapper à ces processus. C'est celle que mène actuellement le Cambodge qui fait table rase de tout ce qui existait, ne tient compte de rien, retourne à une économie agricole et à une industrialisation légère. Mais aucun parti socialiste ou communiste de l'Europe n'accepte ce modèle. Donc, loin de désespérer, et ici je songe surtout à nos amis français, italiens et espagnols, gardez bon espoir mais soyez vigilants. Nous sommes, je veux dire que les grandes multinationales sont derrière vous pour vous soutenir et vous aider à résoudre vos problèmes.

— Et si ça ne marche pas, fit Marcel Pochet entre ses dents, il reste aussi l'exemple du Chili.

— Mais pour en rester au Portugal, je peux vous assurer que le gouvernement actuel se trouve engagé, de façon irréversible, sur une pente qui accélère son mouvement. La combativité du mouvement populaire se trouve jugulée et désormais ce gouvernement ne pourra plus remettre en question la loi de la valeur. Et dès que nous le pourrons, nous poserons de nouvelles conditions encore plus exigeantes.

Pour Maxime Carel l'essentiel avait été dit même si l'orateur reprenait certains côtés obscurs de son exposé de façon plus simple. Il se sentait soulagé. En somme on leur offrait un exemple absolument légal de lutte contre un gouvernement de gauche. Il avait redouté autre chose, l'examen de procédés plus violents, plus dangereux.

— C'est pas mal, souffla Pochet à son oreille, mais ce n'est qu'un premier stade.

Du coup il perdit de nouveau sa sérénité. Ce type avait le don de lui mettre les nerfs à vif.

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'exemple du Portugal n'est peut-être pas applicable à notre pays. Là-bas, le P.C. était terriblement stalinien. Et tout avait commencé par une révolution de type gauchiste. Les gens, une bonne partie du moins, avaient vite eu marre de toutes les conneries, autogestion, confiscations agraires, parlotes interminables et tout le

cirque. Il ne faut quand même pas oublier que si par malheur la gauche arrive au pouvoir en France, ce sera de façon légale. Il y aura cinquante et un pour cent, peut-être plus, de gens qui auront voté pour un changement de régime. Et dans le programme commun, chapitre II de la 2^e partie, sont prévues les nationalisations d'I.T.T. France, d'Honeywell-Bull, Pechiney Ugine Kullman, Saint-Gobain, Pont-à-Mousson, C.G.E... Au Portugal, tout a dû s'improviser. Personne n'avait prévu le 25 avril 1975.

Au cours du déjeuner qui suivit, Maxime resta songeur, mangea sans appétit si bien que Clara Mussan lui demanda à l'oreille, lorsqu'ils sortirent de table, s'il était fatigué. Avec une intention ironique.

— Pas du tout, fit-il en faisant un effort. Je réfléchis tout simplement.

Il pensait surtout à sa femme. À ses réactions si elle avait assisté à cette séance. La plupart des femmes des membres du Club étaient présentes et Patricia aurait très bien pu en faire autant.

— Dommage qu'on ne puisse aller faire une petite sieste mais il y a quelque chose de prévu pour cet après-midi.

— Mais le programme nous laissait quartier libre, fit-il surpris.

En fait, il était heureux de cet empêchement. L'effet du chile avait fini par s'estomper et il ne se sentait nullement disposé à faire l'amour.

— Improvisation, mon cher, dit-elle amusée.

Ce fut Hugues Harlington qui prit la parole vers les 15 heures dans la salle des conférences.

— Mes amis, dit-il, vous savez que ce congrès est avant tout destiné à resserrer notre solidarité de responsables économiques face à la montée du péril marxiste. Nul n'est dupe de l'importance de cette rencontre. Le fait que vous soyez là me le prouve amplement.

— J'aime ce style, dit Pochet qui décidément s'arrangeait toujours pour se tenir à ses côtés. Au moins il ne mâche pas ses mots et on comprend bien ce qu'il veut dire.

— Nous avons pensé que les deux derniers jours de ce voyage pourraient être réservés à la visite d'un Centre d'Études et de Recherches que le Club a organisée dans un État du Sud des U.S.A. Mais évidemment nous ne voulons forcer la main à personne. Certains d'entre vous peuvent penser qu'ils n'ont nul besoin de recevoir un enseignement spécialisé pour faire face à des difficultés d'un genre nouveau.

Lui aussi marquait des pauses, mais c'était pour mieux juger de l'intérêt de son auditoire. Il ne cherchait nullement les

applaudissements. Derrière ses lunettes fines, son regard restait froid.

— De toute façon entrent en jeu des motivations personnelles, des questions de santé également. N'ayez crainte, mes amis, on ne va pas exiger de vous d'apprendre à vous servir d'une mitraillette ou d'un cocktail Molotov...

Il y eut des rires un peu trop serviles au goût de Maxime Carel. Tous ces P.D.G., ces cadres supérieurs qui disposaient d'une grande indépendance de travail et de pensée redevenaient des conscrits d'une autre formule. Il suffisait d'un type comme H.H. pour en faire des sortes de marionnettes.

— Si vous le voulez bien, nous allons vous demander de répondre par écrit à quelques questions.

Il y eut quelques murmures et H.H. les accueillit avec un sourire jovial.

— Ah ! je vois que ça rouspète du côté de nos amis latins... Français et Italiens sont décidément de perpétuels râleurs.

Gros rires.

— C'est une sorte de test en quelque sorte, dit un Français. Comme l'on en passe à l'armée.

— Bien sûr, boy... Nous voulons quand même être certains que nous ne dépensons pas en vain nos dollars. Vous nous connaissez, nous autres Yankees. Toujours réalistes !

Rires encore plus gros.

— Inutile de vous dire que vous ne regretterez pas le voyage. Tout est prévu et même un petit cadeau de compensation à votre retour en France. Mais ce sera la surprise et croyez-moi, boys, on ne s'est pas fichu de vous... Mais vous verrez ça plus tard.

— Si on commençait tout de suite et qu'on aille ensuite faire un tour en ville, demanda un Italien.

— Allons-y.

Un trio de jolies hôtesse distribuèrent les questionnaires. Maxime, comme bien des participants, fut étonné de recevoir une double feuille de questions. Il vit qu'elles étaient numérotées et au nombre de trente-quatre. Certaines exigeaient une réponse détaillée car une dizaine de lignes étaient prévues. Si la première page lui parut anodine, le reste lui sembla autrement corsé. Au hasard, il lut la question 17 : « Pensez-vous que l'expression « Internationale capitaliste » soit péjorative ? Si oui, expliquez pourquoi, si non, essayez de prouver en quoi cette conception vous paraît au contraire logique et justifiée. »

Sa première réaction fut de répondre qu'effectivement il n'était pas d'accord, se rendit compte qu'il allait en définitive utiliser les arguments que Patricia aurait pu lui souffler si elle avait été présente. Il lut aussi, plus loin, la question 23 : « Seriez-vous éventuellement décidé à vous battre, il s'agit d'engagement physique, pour défendre les idées de l'économie libérale et des libertés occidentales ? »

— Pas mal, pas mal du tout, dit Pochet. Il y a un tas de pièges là-dedans et pour répondre il faudrait au moins une demi-journée. On pourrait alors falsifier sa pensée et donner le change.

Pourquoi regardait-il Maxime en disant cela ?

— Mais je pense que les copies seront ramassées assez rapidement.

— Mes amis, disait précisément H.H., puisque, comme l'a demandé un honorable membre italien, vous avez envie d'aller vous dégourdir les jambes et de boire un pot, nous pensons qu'une demi-heure vous sera largement suffisante pour donner vos réponses.

— Hé ! protesta quelqu'un avec l'accent français. Nous pourrions les garder jusqu'à demain matin et y répondre dans le calme de notre chambre.

— Parce que vous croyez pouvoir le faire ce soir après une nouvelle visite de New York by night ? répliqua H.H. avec son humour perpétuel qui lui permettait de faire passer les choses les plus énormes.

Comme d'habitude il eut les rieurs de son côté et bientôt chacun s'absorba dans ses réponses. Maxime Carel pendant quelques minutes fut envahi par la tentation de répondre de telle façon qu'il ne serait jamais admis à la visite de ce centre d'études et de recherches. Mais une nouvelle fois sa femme Patricia vint à son secours. Du moins il crut l'entendre qui l'incitait à truquer au maximum. « C'est une occasion inespérée de connaître certains rouages secrets », lui disait-elle. L'hallucination fut telle qu'il faillit lui répondre. Il regarda autour de lui, surprit le regard de Pochet qui semblait le surveiller. Le syndicaliste devait certainement savoir depuis son premier voyage aux U.S.A. que ces tests seraient proposés aux membres du Dynamic Club.

Rapidement il répondit donc aux questions faciles sur son curriculum vitae.

— Messieurs, un instant.

Un gros homme venait de se lever. Il dirigeait une petite usine de sous-traitance pour la K.U.P.

— Nous sommes en train de nous offrir pieds et poings liés, dit-il de sa voix puissante. Imaginez qu'un tel document tombe un jour

entre les mains de gouvernants qui nous soient hostiles. Ils auront beau jeu de nous mettre en accusation, de prouver, grâce à ce test, que nous sommes depuis longtemps des traîtres non seulement à un régime populaire, mais également à notre pays.

Décidément moutonniers, tous les gens présents parurent soudain effrayés et se mirent à protester avec de plus en plus de hargne.

— O.K. ! O.K. ! cria H.H. en montant sur l'estrade. J'ai oublié de préciser que ces tests vous seront rendus. Bien évidemment. Vous pourrez en faire ce que vous voudrez ensuite... Et si madame veut en confectionner des papillotes, je n'y suis pas opposé encore que nos firmes proposent des rouleaux pour les frisettes bien plus efficaces.

L'art de retourner une assemblée paraissait inné chez lui. Mais Maxime pensait plutôt qu'il s'agissait du fruit d'une longue expérience.

— Vous pourriez en prendre photocopie...

— Voyons, mon vieux, nous croyez-vous vraiment dotés de mentalités de voyous ? Nous sommes les membres d'un club qui prône l'honnêteté, le fairplay, la loyauté dans la conduite des affaires. Nous n'allons pas, du jour au lendemain, nous transformer en maîtres chanteurs tout de même. Le gros homme renonça. Il s'appelait Charvin et plus tard Maxime chercha en vain son nom sur la liste des heureux élus.

Maxime Carel s'efforça de répondre avec mesure, ne voulant pas non plus inspirer des méfiances s'il se montrait un trop farouche défenseur de l'Internationalisme capitaliste.

— Ça gaze ? lui demandait Pochet de temps en temps.

Il se contentait de sourire. Plus loin Clara Mussan le regardait en gonflant ses joues et en soupirant d'un air excédé. Cette petite séance d'écriture avait l'air de l'ennuyer profondément.

Lorsqu'il eut remis sa double feuille, il quitta la salle de conférence, alla boire un jus de fruit au bar de l'hôtel. Pierre Montel l'y rejoignit.

— J'espère que vous serez sélectionné, dit-il en commandant un scotch. Vous verrez que vous ne le regretterez pas.

Il parlait, le cher président du club, comme s'il était certain que pour lui le problème ne se posait pas.

— C'était très important et j'espère que la gravité de l'affaire ne vous a pas échappé. Ce cher Hugues Harlington plaisante souvent, mais soyez certain que ce n'est pas un petit rigolo.

— Je m'en doute, répondit Maxime avec prudence.

Peu à peu les gens affluaient au bar mais personne ne parlait de ce qui venait de se passer. Maxime eut même l'impression qu'ils n'avaient qu'une hâte, oublier comme s'ils n'étaient pas fiers d'eux-mêmes et avaient honte.

— Vous parlez d'une corvée, dit Clara Mussan en le rejoignant. Je me suis arrangée pour ne pas être sélectionnée. Toutes ces histoires m'ennuient et je veux mener mon affaire à ma guise. Si Mitterrand et Marchais viennent au pouvoir, qu'y puis-je ? Je ne crois pas qu'on supprime d'un coup les entreprises de travail temporaire. Certes, on les réglera sévèrement, mais ainsi des tas de margoulins seront éliminés...

— Avez-vous pensé que le plein emploi entraînerait rapidement votre disparition ? lui dit-il.

Voyant qu'elle perdait son sourire, il s'en voulut de lui gâcher son insouciance.

— Mais vous avez raison, inutile de s'en faire à l'avance.

— Vous croyez qu'on pourrait changer le cours des événements dans le cas où tout serait chamboulé ?

— Je ne sais pas, dit-il.

Malgré tout, son après-midi et sa soirée furent gâchées par la pensée qu'on était en train d'éplucher ses réponses. Pourquoi avoir donné de lui une image qui ne correspondait pas à sa personnalité ? Uniquement pour faire plaisir à Patricia et en savoir davantage sur ce qui se préparait quelque part dans le sud de cet immense pays ? Parce qu'il l'avait trompée avec Clara Mussan et cherchait en quelque sorte à réparer cette infidélité ?

— Je vous trouve tristounet, lui déclara la jeune femme alors qu'ils dînaient dans un restaurant grec de la 8^e Avenue.

— Excusez-moi, dit-il.

— Des ennuis ?

— Pas du tout...

— Est-ce ce test qui vous préoccupe ?

— Je ne sais pas. Qu'en pensez-vous vous-même ?

Clara haussa les épaules, leva son verre de vin à la résine.

— Rien du tout. Je m'en fous. Je n'ai pas cherché à me faire sélectionner et il est possible qu'ils me jugent comme une sorte de gauchiste qui cache bien son jeu. Pourquoi vous inquiéteriez-vous si vous avez répondu en toute franchise ?

CHAPITRE III

Comme des étudiants inquiets sur le résultat de leur examen, les Dynamiciens s'agglutinaient devant la liste qu'une des hôtes venait d'afficher dans la salle de conférence.

— Vous avez vu mon nom ? Je viens de lire le vôtre... Ah ! ils ont mis un K au lieu d'un C. Je suppose que c'est moi...

— Moi j'ai envie de refuser bien que j'y sois. Après tout ça ne me dit rien.

— Ma femme ne va pas aimer rester seule à New York.

Marcel Pochet fumait à califourchon sur une chaise les bras posés sur le dossier.

— Vous faites pas de souci, Carel, j'ai vu votre nom.

— Merci, dit Maxime. Je ne pensais pas être sélectionné.

Le syndicaliste C.N.T. le regarda comme s'il doutait de la sincérité de ses paroles. Clara surgit du groupe des Dynamiciens en effervescence, hocha la tête. Il lui sembla qu'elle était un peu pâle. Plaquant là Marcel Pochet, il la rejoignit alors qu'elle s'installait dans un siège de velours grenat.

— Vous êtes acceptée ?

— Bien sûr, fit-elle, mais pourtant j'ai répondu sans faire d'efforts... Nous serons donc ensemble ?

Il apprécia la réflexion, pensa qu'elle ne voulait pas reconnaître, par simple pudeur, qu'elle avait tout fait pour être du voyage dans le Sud. Ils ignoraient toujours l'endroit où l'on devait les conduire.

— De quoi sera-t-il question aujourd'hui ?

— Je l'ignore, fit-elle. C'est un certain John Matton qui parle.

— Il sera question de ce que peuvent faire les clubs pour que les libertés occidentales soient défendues, dit Marcel Pochet assis un rang derrière eux.

Maxime faillit lui faire remarquer qu'il ne cessait de le poursuivre, y renonça.

John Matton était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux blancs, à la figure lisse et rose. Il fit un rapide historique du

club, établit des comparaisons avec le Rotary et le Lion's, insista sur le fait que les différences n'étaient pas très grandes.

— Lorsque vous êtes entrés chez nous, vous avez fait le serment de vous montrer dignes de notre compagnie. Vous avez été choisi parce que chacun dans votre spécialité, qu'il s'agisse de commerce, d'industrie, de professions libérales, vous avez montré vos grandes capacités. Vous avez prouvé que vous étiez les meilleurs, que vous aviez magnifiquement réussi. Mais n'oubliez pas que vous devez cette réussite à un système qui tient compte de l'individu, de la personnalité. Un système qui loin de mépriser la compétition lui trouve toutes les qualités, lorsqu'elle est franche, honnête, justifiée.

Comme toujours, Maxime se laissait aller à des développements intimes. Bien sûr, il avait réussi à décrocher ce poste de directeur des Laboratoires mais deux autres ingénieurs se trouvaient en concurrence avec lui. Avec des chances égales, sauf une qui connaissait bien le grand patron. Ce dernier possédait un voilier de compétition, classe I et à plusieurs reprises Maxime avait embarqué pour des courses-croisières. Jusqu'au jour où le grand patron lui avait demandé de le représenter à bord, la fois où il souffrait de coliques néphrétiques. Et ce jour-là avait été décisif. La Giraglia. Une course que le grand patron n'avait jamais pu gagner, se classant toujours dans les cinq premiers cependant. Maxime se revoyait à bord du grand voilier. Le navigateur radio leur avait alors apporté la nouvelle insensée. Ils étaient en tête, avec plusieurs heures d'avance sur le second. En quelques minutes il avait dû prendre sa décision. Gagner la Giraglia avec le bateau du patron ? Bien entendu on parlerait surtout du voilier, de son propriétaire mais aussi de lui... Ce jour-là il avait composé avec les principes sacrés de la compétition. Il avait donné des ordres pour que la route soit modifiée légèrement de façon à tomber dans une zone de calme plat. L'équipage, le skipper même pliés depuis toujours à obéir sans discuter au grand patron, avaient accepté cette erreur, les poings serrés, les yeux durs. Mais ils avaient accepté. Le classe I était arrivé deuxième à Toulon. Et il avait été nommé directeur des Laboratoires. Plus tard il en avait eu des sueurs froides. Il avait failli ne pas comprendre que le grand patron lui faisait passer un test définitif. En gagnant la course croisière, il se perdait sans appel.

— Chaque club dans la plus petite ville, dans le bourg le plus modeste devra se mobiliser. Vous représentez la fine fleur de l'activité humaine dans le domaine économique. Ne vous laissez pas piétiner, snober par les autres, les intellectuels, les fonctionnaires, les membres de l'enseignement. J'attire toute votre attention sur ces derniers. Je ne ferai pas leur procès, mais vous savez fort bien comme moi qu'ils sont les responsables de bien des maux. Ils pourrissent notre jeunesse, la

détournent du libéralisme pour lui inculquer des idéologies dangereuses. Les plus jeunes professeurs ridiculisent la compétition, la sélection, l'obéissance à un supérieur plus expérimenté, le respect des valeurs ancestrales. Vous ne pouvez rester silencieux, passifs. Il vous faut contre-attaquer, demander des explications. Dénoncez ces abus, ne vous laissez pas intimider. Vous devez être présents dans toutes les manifestations de la cité, dans toutes les composantes qu'elles soient politiques, culturelles ou sportives. Il n'est pas trop tard pour intervenir. Et même si comme nous le craignons certains pays devaient changer de régime, nous vous demandons de poursuivre la lutte, même si celle-ci devient résistance, même si vous devez pour cela devenir des clandestins.

Il passa une main calme dans ses cheveux blancs pourtant parfaitement coiffés.

— Et je vous le demande avec ferveur, n'ayez plus de complexe de supériorité à l'égard des petites réussites. Ne dédaignez plus les petits commerçants qui ont prospéré dans leur entreprise, les petits patrons locaux, les classes moyennes. Je sais que le Dynamic Club est surtout le club d'une élite mondiale, mais nous devons réviser nos positions. Nous devons aller vers ceux qui sont nos meilleurs alliés. Il est possible que le petit épicier de votre rue, le masseur de votre femme soient débordants de bonne volonté. Qui plus qu'eux ont intérêt à ce que nos principes vitaux ne soient pas abandonnés, détruits ?

Certains faisaient la moue. Dans sa volonté de transformer le club international en machine de guerre subversive contre le marxisme, John Matton allait peut-être trop loin en ouvrant l'accès des sections aux petits boutiquiers, aux entrepreneurs maçons, à des milliers de gens en quelque sorte.

— Vous ne serez jamais assez pour vous défendre âprement. Il vous faudra constituer des réseaux d'informations, d'autodéfense. Tenez, prenons un exemple.

L'orateur reprit son souffle, ferma les yeux un court instant.

— Au Chili, par exemple. En quelques jours, lorsque l'ordre en fut donné, la plupart des épiciers de Santiago n'eurent plus en rayons que des marchandises sans intérêt. Vous voyez ce que je veux dire... aliments pour animaux domestiques, papier hygiénique, produits d'entretien. Mais plus rien de ce qui était nécessaire à l'alimentation quotidienne, à la vie des plus riches comme des plus pauvres. Plus de légumes, plus de boîtes de conserves, de café, de chocolat, de sucre, de farine. Plus de pain chez le boulanger. La farine n'était plus livrée. Il y avait une sorte d'enchaînement logique qui rapidement paralysait non pas la vie économique du pays dans l'immédiat, mais la vie tout court,

celle de chacun. C'est alors que les ménagères ont décidé de faire une manifestation devant le palais de la Moneda. Quelques jours plus tard, le gouvernement Allende tombait.

Maxime fut surpris que personne ne mette quand même les choses au point. Chacun savait que ces ménagères manifestaient en manteau de fourrure et en tapant sur des casseroles de leurs mains gantées de fin chevreau. Certaines étaient venues avec leur domesticité pour faire nombre.

Il était également surpris de voir qu'en deux journées seulement le ton des conférences s'était dépravé. Ce John Matton avec ses manières distinguées n'hésitait pas à suggérer les pires moyens de lutte, prescrivait la disette, la famine pour obtenir un résultat. Combien de gosses avaient crevé de faim, faute de lait, durant cette fameuse grève des commerçants, il ne le précisait pas.

— Ce sont de petits moyens, évidemment, mais ils sont très efficaces, disait alors l'orateur comme en réponse à ses propres inquiétudes. Hier, Adriano Franca vous a indiqué d'autres processus beaucoup plus relevés, plus délicats également. Mais ils ne concernent pas directement les Dynamic Clubs, alors que mes propositions bien plus terre à terre peuvent être facilement appliquées.

— Je ne me sens pas très à l'aise, dit Clara Mussan en se penchant vers lui et en chuchotant. J'ai l'impression d'avoir été piégée. Je suis venue ici pour passer un bon moment et voilà que je reçois une instruction de guerre subversive.

Quelqu'un se leva. Ce gros homme qui s'appelait Charvin et qui était déjà intervenu la veille. Maxime Carel n'avait d'ailleurs pas relevé son nom sur la liste des heureux élus.

— En somme vous souhaitez que les clubs deviennent autant de centres actifs de résistance contre les nouveaux régimes politiques ?

— Si vous voulez, répondit John Matton nullement irrité. Mais avec une certaine subtilité et dans une apparence de légalité.

— Mais vous oubliez une chose, c'est que ces régimes seront, quoi que vous en pensiez, voulus par une majorité d'électeurs. Personnellement, je ne pense pas qu'en France la Gauche arrive au pouvoir. Mais si cela se produit, l'événement sera tout à fait légal. Vous voudriez que nous entrions en guerre larvée contre des institutions nouvelles certes, mais désirées par une majorité ?

— Vous oubliez une chose, mon cher ami...

Il y avait des murmures. Les gens paraissaient partagés entre l'approbation et le mécontentement envers Charvin.

— Vous oubliez une chose, reprit Matton encore plus haut, ceux qui arriveront au pouvoir, et ils y arriveront, auront, ont utilisé des méthodes identiques. N'oubliez pas que les grèves, les attaques incessantes... les oppositions formelles...

— C'est une mauvaise analyse de la situation française, répliqua Charvin. Mais je ne vais pas vous faire l'historique des vingt dernières années... Ce que je veux dire, c'est que si ce congrès continue sur ce ton-là je me verrai dans la triste obligation de ne plus assister aux séances.

Il y eut des applaudissements, une dizaine de personnes paraissaient d'accord avec lui. John Matton fronça les sourcils et pour la première fois parut pris au dépourvu.

C'est alors que H.H. se leva et s'approcha de Charvin. Il lui mit la main sur l'épaule, le secoua avec un gros rire.

— Sacré rouspéteur de Latin, va !

— Nous sommes fiers d'être latins, répliqua Charvin, fiers d'avoir peut-être le teint plus sombre que le vôtre, fiers d'appartenir à une certaine culture, un certain humanisme.

Mais H.H. riait de plus en plus fort et couvrait les paroles du petit industriel. Son rire était si communicatif que peu à peu toute l'assistance se mit à rire. Maxime regardait autour de lui avec désespoir. Le comble fut de voir Clara Mussan qui se retenait visiblement et qui soudain pouffait nerveusement.

Charvin, haussant les épaules se rassit. H.H. avait évité de justesse la partition d'une faible partie de l'assistance. Faible, certes, mais l'impact aurait malgré tout provoqué quelques remous. H.H. retourna s'asseoir et John Matton se hâta de conclure son exposé. Il dut passer plusieurs choses sous silence, car plus personne ne comprit rien à rien. La séance fut levée dans un certain empressement. Les assistants paraissaient énervés, comme s'ils regrettaient d'avoir ri.

Maxime essaya de s'approcher de Charvin mais des groupes l'en empêchaient. Il contournait plusieurs personnes lorsqu'il reconnut la voix de Pierre Montel, le président de sa section.

— Je vous assure que j'avais eu de mauvais renseignements... Ce type emploie quatre-vingts ouvriers et travaille à soixante-dix pour cent pour la K.U.P. Il aurait voulu se suicider qu'il n'aurait pas agi différemment...

— Ouais, répondait H.H. avec une sécheresse inattendue, n'empêche que ce crétin a bien failli semer la merde... Je savais bien qu'avec les Français et les Italiens rien n'est gagné d'avance... Je

préfère les Espagnols et les Portugais.

Maxime se retourna et vit pâlir Pierre Montel. Le président dut faire un effort pour avaler la couleuvre. Chose étonnante, il donna l'impression réelle de déglutir.

— Allons, mon cher H.H., vous ne pensez pas ce que vous dites.

L'Américain avait l'art de céder à des colères brutales qu'il rattrapait ensuite habilement. Il éclata de son rire tonitruant et se mit à taper très fort sur l'épaule de Montel.

Lorsque Maxime arriva à l'endroit présumé où il croyait trouver Charvin, le gros homme avait disparu. Il sortit dans les couloirs mais ne l'aperçut nulle part. Il se heurta à un petit Italien qui portait une extraordinaire chemise rose à rayures jaunes qu'il avait déjà repéré dans l'assistance.

— Ça a failli chauffer, lui dit le Transalpin dans un français sans accent. Vous croyez que l'ordre du jour sera modifié pour demain ?

— Je l'ignore. Un Wilde Havana ?

L'Italien regarda ces cigares non terminés avec méfiance, préféra prendre une Dunhill.

— Rosario, dit-il ; Benito... Désolé pour le prénom, mais j'avais une mère folle de Mussolini. Je suis né en 1940...

Maxime le trouva sympathique et ils allèrent au bar.

— Charvin avait raison, disait Rosario. Les Dynamiciens américains ont une méconnaissance totale de la situation de l'Europe. Bien sûr, le Portugal... Ils croient avoir réussi... Soares est un mou... Mais en Italie et en France, ce sera peut-être différent.

Tout de suite, Carel le prit pour un provocateur. Il avait l'impression qu'on essayait vraiment de le sonder, de voir ce qu'il avait dans le ventre. Déjà Marcel Pochet ne cessait de se tenir à proximité. Il était certain qu'on avait flairé l'imposteur dans ses réponses aux tests. Mais pourquoi diable avait-il cherché ces complications ? Uniquement pour ne pas avoir honte devant Patricia ? Il aurait pu tout aussi bien se vanter de n'avoir pas marché dans la combine. Non, il avait voulu jouer au plus fin, montrer qu'il pouvait s'infiltrer dans les arcanes du Club et lui rapporter des révélations extraordinaires.

— Vous le connaissez ce Charvin ? demandait l'Italien.

— Vaguement.

— Il travaille pour la K.U.P. Sous-traitance. Comme moi, mais pour Fiat. C'est courageux, mais dangereux.

Maxime lui demanda si les Dynamic Clubs se développaient en Italie.

— Ça marche assez bien, car contrairement aux autres, ils ne nous considèrent pas, du moins ouvertement, comme des mètèques... Vous avez entendu H.H. quand il parle des Latins ? Ce rire Carnivore...

Surpris, Maxime restait sur la réserve. Pourquoi cet homme l'abordait-il aussi franchement pour l'entretenir de choses particulièrement délicates ?

— Vous êtes sélectionné, vous aussi ? Soupçonnez-vous que le Club dépendait aussi étroitement des milieux d'affaires internationaux ?

— Simple interférence, non ? fit Maxime toujours en alerte.

Rosario eut un petit rire sec :

— Vous êtes bien bon. Moi je dirais plutôt mainmise. Je suis quand même curieux d'aller voir ça de près... S'il s'agissait d'une base d'entraînement comme celle de l'U.S. Army à Panama ? Nous serions les nouveaux officiers de l'ordre occidental ou quelque chose dans ce goût-là... Vous avez des qualités pour jouer le conspirateur ?

— Aucune, répondit Maxime qui adressa un regard à Clara Mussan qui passait non loin de là.

L'Italien sourit :

— Charmante... Je ne veux pas vous priver de sa compagnie...

— Pas du tout...

On leur apprit le soir-même que le départ aurait lieu le lendemain matin. Commentant cette information avec Clara, il lui dit qu'à son avis l'incident du matin avait certainement hâté les choses.

— Tu crois ?

— H.H. qui est un petit malin a compris que John Matton avait failli faire un bide. Ses recommandations sont tombées presque à plat à cause de Charvin. Demain nous nous retrouverons entre gens plus à même d'apprécier ces propos-là.

Elle le regarda, le front barré d'une ride soucieuse :

— C'était le but de cette sélection ?

— C'était flagrant. Ils ont secoué le sas et ne sont passés que les plus malléables.

— Ils nous prendraient pour des chiffes molles ?

— Pas exactement, mais pour des gens qui ont la frousse et c'est à

peu près la même chose.

Le lendemain matin un car les transporta jusqu'à La Guardia où un 707 spécial les attendait.

— On peut savoir où nous allons ? demanda quelqu'un.

— À New Orléans, dit H.H. qui venait d'arriver en voiture et serrait des mains en riant haut.

— On pourra visiter le vieux Carré ?

— Si vous avez du temps de reste, certainement, répondit Hugues Harlington.

Au moment d'embarquer, Clara Mussan marqua une certaine hésitation.

— Je me demande si je ne devrais pas faire demi-tour et rejoindre les autres à l'hôtel, chuchota-t-elle.

Maxime ne répondit pas. Il attendait qu'elle passe devant lui dans un sens ou dans un autre.

— Pas vous ?

— Non, dit-il fermement. J'ai pris mes risques.

Elle le regarda quelques secondes :

— Très bien, je prends les miens.

Ils purent s'asseoir ensemble et il fut satisfait de voir le syndicaliste à trois sièges devant eux. En revanche, Benito Rosario se trouvait de l'autre côté de la travée et leur adressa un petit signe d'amitié.

— Sympathique ? demanda Clara.

— Oui. Du moins il fait tout pour l'être.

À l'arrivée, un autre car les emporta tout de suite dans la direction du nord et à une cinquantaine de kilomètres ils pénétrèrent dans un immense domaine où l'harmonie des paysages, les champs de coton, la mousse espagnole aux arbres rappelaient les décors *d'Autant en emporte le vent*.

— Je parie qu'on va loger dans une de ces belles demeures à colonnes, fit Clara.

Elle gagna. Le car s'immobilisa devant l'une de ces immenses maisons blanches au milieu des exclamations ravies. Des domestiques noirs en tenue de valet attendaient sous le péristyle pour transporter les bagages.

— C'est insensé, disait Clara auprès de lui. Cette beauté, ce faste, ce retour dans le temps m'oppressent... Cela ne correspond pas du

tout à ce que nous représentons.

— Que voulez-vous dire ?

Elle ne put lui préciser et il pensa qu'elle estimait que des chefs d'industrie n'avaient pas besoin de cet appareil en trompe-l'œil. De même il avait toujours été choqué par l'appareil de solennité dont s'entouraient les dirigeants de la Russie soviétique.

Chose curieuse, il fut installé dans la chambre mitoyenne de celle de Clara. Cela ne le préoccupa pas trop mais indisposa la jeune femme. Lorsqu'ils descendirent dans le parc, elle essayait de deviner qui avait pu répartir les chambres.

— Nous sommes plus étroitement surveillés qu'il n'y paraît, dit-elle.

— Nous n'avons pas essayé de nous cacher, lui rétorqua-t-il. Il est facile de conclure que nous ne sommes pas deux indifférents l'un pour l'autre, voilà tout.

Il venait d'allumer un Wilde Havana et elle une Gauloise filtre. Ils marchaient sous les grands arbres.

— Vous aimez votre femme ? demanda-t-elle soudain.

— Oui, bien sûr.

— Ne craignez rien, le rassura-t-elle, je ne fais pas une enquête pour mon propre compte. Nous aurons passé d'excellents moments ensemble et une fois à Paris tout sera terminé. C'est ainsi que je vois les choses. Mais ne craignez-vous pas qu'on exerce sur vous un chantage ?

— J'y ai songé. Je compte avouer la vérité à Patricia. Nous ne nous cachons rien.

— Bien, d'accord pour votre femme. Mais pour votre grand patron ? Croyez-vous qu'il appréciera ? Je le connais, c'est une sorte de puritain qui cache bien son jeu.

— Oui, il y a danger de ce côté-là. reconnut-il. Mais je ne vais pas m'en inquiéter à l'avance.

Le repas du soir fut exotique, servi par de grosses nounous noires qui paraissaient sorties d'un film. Maxime et Clara étaient certainement les seuls à ne pas tellement apprécier. Du moins ils le pensaient, lorsque Rosario les rejoignit, sa coupe de Champagne français à la main.

— Je n'arrive pas à m'intégrer au décor, dit-il en désignant discrètement le reste des Dynamiciens qui paraissaient vraiment à l'aise, qui riaient, parlaient haut et buvaient sec.

— J'ai l'impression qu'on nous fait en quelque sorte régresser, vous comprenez ? Il aurait été trop facile de nous projeter dans l'avenir au milieu d'un décor futuriste. Non, on nous reporte cent années en arrière dans une douceur de vivre qui, pour si artificielle qu'elle soit et qu'elle ait été, trouve un écho dans notre subconscient. Trop de films, de romans, de chansons nous ont imprégnés du Deep South... Souvenez-vous de cette série de télé, *Les Mystères de l'Ouest*. À l'époque, on trouvait ça psychédélique. Des aventures assez fantastiques dans un cadre de western... Un coup de génie en quelque sorte...

— Que craignez-vous ? demanda Clara fébrile.

— Une régression implique fatalement une ouverture de sa garde personnelle, de sa propre autodéfense. Peut-être serons-nous les seuls, nous trois, à garder assez de lucidité.

CHAPITRE IV

Le petit déjeuner n'étant pas servi dans les chambres, on pouvait le prendre dans l'immense salle à manger, autour d'une table ovale qui recevait facilement une centaine de personnes. Les nounous noires, rondes et joyeuses, allaient et venaient, apportant du café, du thé, du chocolat, des plateaux de toasts moelleux et grillés à point, servaient des œufs au bacon, des saucisses, des crêpes, du porridge, des jus de fruit. Il y avait, chose étonnante aux U.S.A., des croissants, des brioches, des petits pains chauds. Bref, une débauche de nourriture sympathique, incitant à dévorer.

L'ambiance était chaude, survoltée. Chacun commentait le film projeté après le repas du soir, la veille. Un film de politique-fiction tourné pour un usage hors commerce par des acteurs inconnus mais excellents. Le sujet en était l'installation des régimes marxistes dans les quatre pays latins : Portugal, Espagne, Italie et France.

Maxime avait très mal dormi. Certaines images du film l'avaient profondément impressionné et il vit sur le visage de Clara des traces de fatigue. Elle lui avoua qu'elle avait eu un sommeil fragmenté. La veille, d'un commun accord, ils s'étaient séparés sur le pas de leurs chambres respectives.

Benito Rosario leur avait réservé deux places. Un peu en bout de table.

— Vous les entendez ? Ils sont surexcités... Le film était d'ailleurs très bien fait, crédible. Et l'arrivée des chars russes place de l'Etoile à Paris est vraiment une image finale assez angoissante.

— Oui, dit Clara, et vous aviez raison à propos du décor de cette vieille demeure sudiste. Hier soir, les gens ont frissonné et aujourd'hui essayent d'oublier le cauchemar, dans cette atmosphère raffinée et extraordinaire. Ils n'oublieront jamais. Ils rentreront dans leurs pays, avec, gravée dans leur corps et leur esprit, une intime conviction.

— Et il reste trois jours entiers. Je suppose que l'intoxication ira croissant... Je crains même qu'elle n'atteigne un paroxysme, murmura Benito Rosario.

Maxime Carel regarda l'Italien d'un air étrange.

— Vous n'êtes pas d'accord ? fit ce dernier.

— Le mot intoxication m’a surpris, avoua le Français. Dans le fond, si nous sommes ici c’est que nous l’avons voulu et que nous sommes anticomunistes, n’est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, souffla Benito Rosario en détournant les yeux.

Il prit un toast, le beurra, étala de la confiture de fraise dessus. Clara, surprise, regardait alternativement les deux hommes.

— Ne le seriez-vous pas vous-même ? fit Maxime tête.

— Écoutez, mon vieux... je n’aime pas qu’on me bourre le crâne... J’ai de bonnes raisons d’appréhender le collectivisme, mais je n’ai aucun goût pour le fascisme non plus. Malgré l’amour de ma mère pour Mussolini... Je traîne ce prénom comme un boulet depuis ma naissance... Ça n’a pas été très drôle... Et puis, j’ai vu la déroute de mes parents... Mon père, un faible qui avait laissé faire sa femme, entraîné dans des histoires impossibles, jusqu’à la République de Salo... Ma mère devenue hystérique, qui portait une sorte d’uniforme allemand vers la fin...

— Que faites-vous ici, mon vieux ? souffla Maxime. Simple curiosité personnelle ou bien avez-vous d’autres buts cachés ?

Très pâle, Rosario mastiquait son toast avec effort. Il n’arrivait pas à avaler.

— Je vous en prie, Maxime, murmura Clara prise de pitié pour l’Italien. Cela ne nous regarde pas.

— Ne me prenez pas pour un inquisiteur, dit Maxime. Mais personnellement je me suis arrangé pour réussir ces tests et venir voir de près ce qu’on attendait exactement de nous.

— Attention, Pochet..., avertit Clara sans remuer les lèvres.

Le syndicaliste arrivait, une cigarette aux lèvres, jovial, décontracté, mais ses yeux bleus sans cils trahissaient sa nature soupçonneuse.

— Ça marche, les amis ?

Il se tenait debout derrière eux, comme un pion qui surveille une table de réfectoire.

— Vous parliez du film ? Un sacré machin, n’est-ce pas ?

— Oui, dit Clara, un chef-d’œuvre.

— Vous savez que nous allons faire une partie de chasse ce matin ?

Brusquement, Maxime se souvint que l’une des trente-quatre questions du fameux test demandait si l’on aimait la chasse. Il avait répondu oui. Il accompagnait son grand patron en Sologne, s’attirant

évidemment les sarcasmes de Patricia sa femme.

— Vous chassez ? demanda-t-il surpris à Clara.

— Oui, cela m'arrive... Moi aussi je suis invitée en Sologne.

Comment savait-elle pour lui ? se demanda Maxime.

— Mais que chasse-t-on par ici ? demanda Rosario. On dit qu'il y a de grosses grenouilles...

— Amusant, fit Marcel Pochet qui n'appréciait pas. Mais le domaine est grand... On trouve des marais remplis d'alligators.

— J'ai horreur de ces bêtes, fit Clara en frissonnant.

— Il y a des tortues dangereuses, mais aussi des sangliers... Mais le domaine à une spécialité... Le buffle africain. Il y en a une centaine en liberté.

Maxime Carel se souvint qu'il serait un jour admis à accompagner son grand patron à un safari... Son grand patron aimait particulièrement la chasse aux buffles, au Kenya. L'animal le plus dangereux du monde, disait-il.

Tout de suite après le petit déjeuner eut lieu la distribution des carabines calibre 375 HH Magnum, à quatre coups.

On les embarqua dans des Land-Rover. Ils se retrouvèrent tous les trois avec un Espagnol et un Français. On les abandonna dans une sorte de savane immense où ne poussaient que quelques arbres, à l'affût derrière un énorme magnolia.

Ils attendirent dans une atmosphère tendue, essayant d'échanger des plaisanteries mais sans être dupes de leur nervosité. Ce fut l'Espagnol qui le premier aperçut le nuage de poussière. Il avait déjà effectué des séjours en Afrique et ne cacha plus son inquiétude.

— D'après mes souvenirs, ils sont au moins cinq qui foncent vers nous.

— Nous sommes cinq précisément, constata Rosario très pâle.

— Le buffle furieux ne renonce jamais à sa victime, dit encore l'Espagnol. Si nous en manquons un seul nous sommes perdus... Je ne comprends pas qu'ils ne nous aient pas laissé la Land-Rover.

Bientôt ils aperçurent les formidables animaux. Énormes, puissants, mais le plus étonnant était leur couleur.

— Je n'ai jamais vu de buffle rouge en Afrique, haletait l'Espagnol. Choisissez vite vos bêtes !...

Maxime leva les yeux vers la première branche du magnolia située à cinq mètres. Aucun espoir de ce côté-là si l'un des buffles en

réchappait.

— Pas possible, on les a barbouillés de peinture, hurlait l'Espagnol. Je prends celui du milieu...

Il s'agenouilla, visa longuement avant de tirer. La bête parut basculer sur ses pattes avant soudain repliées sous elle, son arrière-train se souleva et dans un nuage de poussière le buffle disparut. L'autre Français avait également tiré, mais sa victime, blessée à une patte, galopait encore. Il tira une nouvelle fois. Rosario tira trois fois, réarmant à chaque coup, finit par atteindre son but. Il restait deux buffles à moins de dix mètres, lorsque Clara tira.

Mais le recul de l'arme la surprit et elle faillit tomber. Maxime, voulant la soutenir, tira un peu au hasard.

— Attention ! cria Rosario.

L'un des buffles venait de dépasser le magnolia, pivotait sur ses pattes arrière avec une légèreté inouïe. Il s'immobilisa, racla deux secondes l'herbe sèche et repartit à l'attaque.

À quelques mètres du groupe, il s'abattit soudain d'un bloc. Une Land-Rover venait de surgir avec H.H. debout à l'arrière, l'arme encore à l'épaule et qui riait comme un fou. L'Espagnol put abattre la dernière bête, tandis que Maxime achevait le buffle blessé.

— Pas commode, hein ? disait H.H.

Il leur tapait sur l'épaule, s'esclaffait. Lorsque Maxime s'assit dans le véhicule, il constata que ses jambes tremblaient. Clara se mit soudain à pleurer dans ses mains.

— Nourriture spéciale, expliquait le chauffeur, pour leur donner coloration rouge.

De retour dans la belle demeure, ils apprirent que le groupe principal des fauves s'était dirigé vers eux. Comme un fait exprès, pensa Maxime qui ne parvenait guère à croire au hasard.

Juste avant le repas, Rosario réussit à le prendre à part :

— Nous avons failli y passer... J'ai comme l'impression qu'on a voulu nous flanquer la frousse.

L'après-midi, ils assistèrent à une conférence faite par H.H. lui-même qui, avec son humour habituel, raconta ce qu'avait été l'affaire chilienne. Il ne cachait pas le rôle qu'il y avait pris, expliquait complaisamment comment « ils » avaient eu la peau d'Allende.

Maxime avait déjà lu des articles, des livres sur la question, mais il était quand même fasciné. Il n'avait jamais vu un homme aussi satisfait de lui qu'Harlington. Il s'esclaffait sur certains détails

dramatiques, n'avait même aucun respect pour les gens qui avaient trouvé la mort dans les événements.

Il ne choquait pas. On riait avec lui, on applaudissait.

— Le conditionnement est d'une rapidité déconcertante, constata Rosario. Maintenant que sont éliminés des types comme Charvin, votre compatriote, tout va aller très vite.

Après cette conférence, on les invita à se défouler dans des salles de sports. Maxime qui aimait bien le karaté se retrouva avec une dizaine de personnes face à deux moniteurs dont un du type asiatique. Ce fut ce dernier qui leur parla :

— Il est nécessaire que dans vos villes, vos villages, vous apparteniez à un club de combat. Pour vous ce sera le karaté, pour d'autres le judo ou le close-combat. Vous devez tenir compte de la psychologie de ceux qui désirent apprendre un moyen de self-défense. Dans la plupart des cas c'est la peur qui les dirige vers les clubs. Les statistiques sont formelles. Il y a ensuite le besoin de s'affirmer et enfin en dernier lieu le goût de l'exercice physique. Si vous devenez l'un des dirigeants de ces clubs, vous entrerez en contact avec une partie fort intéressante de la population, celle qui répondra le mieux à vos sollicitations en cas de besoin. Vous pourrez même en engager certains dans vos entreprises et leur confier des fonctions parallèles de surveillance et de maintien de l'ordre.

— Cela n'est valable que dans une période antérieure, fit remarquer quelqu'un. Mais si par la suite les Rouges sont les maîtres, croyez-vous qu'ils nous laisseront faire ?

— Vous avez douze mois pour mettre ces projets à exécution. N'oubliez pas une chose : vous aurez besoin de gens favorables en cas d'élection au sein même des entreprises et l'apport de ces sportifs ne sera pas négligeable.

L'autre professeur de karaté prit la suite et étendit le sujet à tous les sports en général.

— Si je m'en tiens aux statistiques, il existe dans vos pays respectifs une majorité de sportifs favorables au statu quo politique. Si je prends le cas de la France, athlètes, coureurs cyclistes, rugbymen et footballeurs ont été choyés par le pouvoir en place. On les a décorés, invités comme des grands personnages, on leur a fourni des places confortables. Il faut cultiver cela et faire encore plus. Le temps vous presse, mais vous pouvez parvenir à des résultats intéressants. Une planification populaire du sport risquerait d'amener dans les équipes un nombre élevé de bons éléments qui, faute actuellement de promotion, ne se seraient pas révélés. Or, l'élite actuelle, sportive

malgré ses déclarations, verrait peut-être d'un mauvais œil cet afflux de bons espoirs... Il faudrait ramener leur salaire à de plus équitables proportions. Le sport professionnel serait peut-être sérieusement atteint... Au bénéfice d'un semi-amateurisme... Faites donc réfléchir vos amis sportifs sur ces questions-là... Maintenant, messieurs, nous allons faire quelques échanges.

Maxime se défendit honorablement contre plusieurs adversaires mais fut choqué de constater quelle hargne ils mettaient à combattre. Il avait eu l'impression qu'au moins deux d'entre eux avaient vraiment cherché à lui faire mal.

En sortant de la douche, il remonta dans sa chambre, alluma un Wilde Havana et resta songeur devant sa porte-fenêtre.

— Oui, entrez, dit-il lorsqu'on frappa.

Clara pénétra dans la pièce. Elle portait une bande au poignet.

— Je me le suis foulé... Une espèce d'imbécile l'a stupidement tordu au cours d'une prise. J'ai bien cru qu'il voulait me le casser.

— Vous aussi, fit-il, vous avez remarqué qu'ils y mettaient un peu trop de cœur.

Au repas du soir, Rosario qui pratiquait également le karaté mais avait combattu dans une autre salle leur fit part de sa surprise.

— J'ai reçu un sale coup au bas-ventre, dit-il, et j'ai failli rendre tripes et boyaux... Je crois que désormais nous allons vivre au sein d'une violence de plus en plus grande...

— Le paroxysme dont vous parliez ce matin ?

— Exactement.

Le soir il y eut encore un film mais apparemment authentique cette fois. En fait, il s'agissait de bandes de propagande réalisées par la C.I.A. dans quelques pays communistes du Sud-Est asiatique. On y voyait des scènes révoltantes de tortures de paysans par les Viêt-Cong, un charnier découvert au Cambodge lors d'un repli des Khmers rouges. L'émotion était habilement graduée et fut à son comble lorsque apparut sur l'écran un monceau de cadavres d'enfants. Le film avait été soi-disant tourné en Corée lors de la guerre entre le Nord et le Sud. Maxime pensa qu'ils ne possédaient aucun point de référence pour avoir vraiment une certitude. Il y avait eu des massacres de part et d'autre et il trouvait certains détails assez suspects. L'aspect des cadavres, par exemple, ne lui paraissait pas indiquer qu'ils avaient été enterrés puis déterrés comme le prétendait le commentaire.

Et puis, soudain l'écran s'éteignit et la lumière jaillit dans la salle de cinéma avec une impitoyable cruauté. Chacun sursauta, assailli par

des milliers de watts. Des projecteurs d'angle, véritables sunlights, emprisonnaient l'assistance dans une éblouissante puissance.

H.H. bondit sur la petite scène. Grave, le visage fermé, il tenait un papier à la main. Sa radicale transformation, il portait en outre un costume foncé, très strict, avec chemise blanche et cravate sombre, trancha avec sa bonhomie débraillée des autres jours.

— Mes amis !

Il agitait un papier et le silence fut tel que chacun donna l'impression de retenir sa respiration.

— Mes amis... Vous êtes tous là bien tranquillement installés... Vous avez passé une bonne journée... Vous êtes magnifiquement reçus dans ce domaine sudiste où il fait si bon vivre. Vous avez conscience de vos responsabilités futures, mais vous vous dites que pour l'instant la vie vaut vraiment la peine d'être vécue, surtout dans de telles conditions. Seulement la réalité est toujours présente, sinistre et menaçante...

Maxime pensa qu'il allait annoncer quelque événement international inquiétant qui arriverait juste à point pour échauffer encore plus les esprits.

— Le ver est dans le fruit, mes amis... Ici même...

Malgré lui, Maxime regarda Rosario assis à sa droite. L'Italien fermait à demi les yeux et lui paraissait très pâle.

— Oui, mes amis, je suis informé qu'il se trouve parmi nous des agents de l'Internationale subversive.

Il y eut des exclamations, puis des cris de colère.

— Ces gens-là s'imaginent qu'ils peuvent s'immiscer sans mal dans nos clubs, qu'ils peuvent nous pénétrer avec leurs intentions dangereuses, leur idéologie de cauchemar, mais depuis longtemps nous avons mis sur pied un service de renseignements qui marche à la perfection.

— Des noms ! cria quelqu'un.

— Oui, des noms !

— Nous voulons savoir !

Clara prit la main de Maxime et la serra dans la sienne. Et Maxime trouva ce geste réconfortant. Il n'avait rien à redouter mais se souvenait de ce que lui disait Patricia : « Dans notre société traumatisée, la vue d'un gendarme nous inquiète toujours même si nous n'avons absolument rien à nous reprocher ». Il n'osait pas regarder Rosario, certain que l'Italien ne pouvait cacher sa propre

anxiété.

Les bras en croix, H.H. réussit à imposer le silence.

— J'aimerais bien vous donner des noms, mais pour l'instant je manque d'informations précises. On sait que plusieurs personnes ont réussi à s'infiltrer parmi nous... Je crois que nous n'aurons pas d'autres précisions avant demain matin...

— Nous n'allons pas quand même rester les bras croisés ! lança un homme avec un fort accent espagnol.

— Non, bien sûr, répondit l'Américain. Aussi je vous propose de faire vous-même une enquête serrée. Je suis certain qu'avant de rejoindre nos chambres nous pourrions facilement identifier ces gens-là...

— Qu'en ferons-nous ? demanda toujours le même.

H.H. haussa les épaules :

— Que voulez-vous que nous en fassions ? Nous les jetterons à la porte tout simplement.

— Non ! cria une voix de femme, l'épouse d'un délégué français. Ce serait trop facile... Ces individus se permettent de nous espionner et ils s'en tireraient sans mal ?

C'était une personne assez grosse, vêtue avec élégance et dont Maxime ne reconnaissait plus le visage. Il avait été frappé par l'expression aimable et presque maternelle de cette femme depuis le début de leur séjour aux U.S.A.

— Légalement, nous ne pouvons rien faire, disait H.H.

— Les communistes ne sont pas acceptés chez vous...

— Croyez-vous trouver des cartes du parti sur eux ? répondit H.H. avec un sourire.

Il y eut des petits rires. Mais sans trace de joie ou de mépris. Des rires sinistres.

— Ce serait quand même trop facile, lança la femme en s'asseyant.

— Que proposez-vous pour dépister ces espions-là ?

— Je pense que chacun devrait réfléchir et écrire ses propres conclusions, dit H.H.

— Mais n'est-ce pas de la délation ?

Maxime tourna la tête vers le petit homme âgé d'une soixantaine d'années, sec et étroit d'épaules qui venait d'intervenir.

— Toute société a le droit de se défendre, répondit H.H., et ici

nous formons une microsociété à l'image de l'autre...

Ce ne pouvait être qu'une variété de test. On sondait avec à propos leur état d'esprit, leur conditionnement. Maxime en était tellement persuadé qu'il fut surpris que personne ne pose la question.

— C'est certainement un coup préparé, souffla-t-il à Rosario. J'ai bien envie de le dire et de démystifier toute cette histoire.

— Gardez-vous-en bien, répliqua l'Italien effrayé.

— Allons donc, vous n'allez pas marcher vous aussi ?

— Taisez-vous !

Maxime le regarda.

— Mais que vous arrive-t-il ?

Rosario transpirait. La sueur coulait de son front, des gouttes tombaient de ses sourcils fournis. Il les essuya d'une main tremblante.

— Je vous en prie, chuchota-t-il presque terrifié.

— Rosario, vous me devez une explication...

Mais la voix de H.H. l'obligea à regarder de nouveau devant lui. Cependant par de petits coups d'œil en coin il continuait d'observer son compagnon.

— Nous allons aussi examiner les tests que vous avez passés... Nous vous avons promis de vous les rendre. C'est ce que nous allons faire, mais en constituant des commissions... Mettons des groupes de dix personnes qui éplucheront les réponses données... Je suis certain que votre perspicacité fera merveille.

Comme quelques protestations s'élevaient, il reprit sa gouaille habituelle :

— Voyons, il n'y avait rien de confidentiel dans ces fiches... Est-ce qu'il se trouve quelqu'un parmi vous qui regrette ou ait honte de ce qu'il a écrit l'autre jour de sa propre main ?

Bien évidemment il n'y avait personne.

— Constituez-vous en commissions...

Tout le monde se levait.

— Je reste avec vous, murmura Clara. Je n'ai pas envie de me retrouver avec d'autres personnes que je ne connaîtrais pas.

— Vous avez l'intention d'obéir ? demanda Maxime Carel.

— Mais... pas vous ?

Maxime secoua la tête.

— Non... Je vais me coucher... J'en ai assez supporté pour ce soir.

Comme il parlait haut, plusieurs têtes se retournèrent pour le regarder. Il resta calme.

— Vous restez ?

— Ne faites pas ça, dit Rosario, vous allez vous rendre suspect.

— Voyons, ce serait absurde... Bonsoir ! Tranquillement il se dirigea vers la sortie.

Mais il aperçut un homme qui marchait vite dans une travée et qui allait lui barrer le chemin, Marcel Pochet.

Il ne chercha nullement à accélérer et soudain se trouva en face du syndicaliste.

— Vous partez ? lui demanda l'homme.

— Je vais me coucher.

— Vous ne participez pas à l'enquête ?

— Je suis fatigué. J'ai fait mon plein d'émotions aujourd'hui et j'estime que c'est suffisant.

L'autre glissa une cigarette entre ses lèvres molles.

— Désapprouveriez-vous, par hasard ?

— Cela me regarde, dit Maxime. Je vais me coucher tout simplement. Bonsoir.

— La conscience tranquille, hein ?

— Pourquoi pas ?

— Vous allez peut-être écrire à M^{me} Carel ? Cette allusion à Patricia aurait pu l'alerter mais elle lui fit voir rouge.

— Mêlez-vous de vos affaires, mon vieux ! Dans sa chambre, il fuma nerveusement un dernier cigare sur son balcon. La nuit était tiède, parfumée par les hibiscus et le jasmin. Toute la douceur de vivre du monde environnait l'immense demeure d'un écrin paisible, tandis qu'au rez-de-chaussée des hommes et des femmes devenaient fous, basculaient dans l'hystérie. Il ne voulait pas devenir le complice de cette mini-chasse aux sorcières. Même pas le témoin.

Il allait se mettre au lit lorsqu'on frappa. Croyant que Clara avait fini par adopter la même attitude que lui, s'en réjouissant, il alla ouvrir.

Ils étaient trois. Pierre Montel, sa femme et Marcel Pochet.

— J'allais me coucher, dit-il surpris. Je ne me sens pas en forme.

Ils le fixaient en silence. Il remarqua que la femme de Montel avait les bras le long du corps et qu'elle serrait les poings, tandis que sa respiration était rapide, comme si elle avait du mal à maîtriser une immense colère.

— Nous désirons vous interroger, dit brutalement Marcel Pochet.

— M'interroger ? Vous dites m'interroger ? s'indigna Maxime. Êtes-vous devenus fous ?

— Je vous en prie, Carel, murmura Pierre Montel, soyez coopératif.

— Oui ! hurla soudain sa femme. Vous interroger sur votre sale gauchiste de femme. Vous allez nous dire si c'est l'Internationale terroriste qui vous a chargé de nous espionner.

CHAPITRE V

L'homme de la multinationale s'appelait Kaffer. Il comparaissait pour la troisième fois devant la commission sénatoriale réduite, à titre de témoin libre. Il n'était nullement forcé de répondre à l'invitation qui lui avait été adressée et ne manquait pas de le rappeler chaque fois. Le président de la commission était le sénateur Maroni de l'État de New York. À ses côtés siégeait le sénateur John Holden. Le vieux politicien tétait un gros havane non allumé, regardant fréquemment sa montre. Le médecin ne lui en accordait plus que deux par jour et il attendait 10 heures avec une impatience mal dissimulée. À côté de lui, mais légèrement en retrait, le Commander Kovask, désigné comme secrétaire adjoint, faisait partie du brain-trust d'Holden et ne quittait pas l'homme de la multinationale des yeux.

Kaffer était jeune, habillé avec une certaine décontraction. Genre *mafioso* des années trente. Ces jeunes technocrates avides récupéraient tout. Il était une époque où ils s'habillaient style hippie de bon goût. Mais ils ne pouvaient que rarement donner une certaine chaleur à leur visage. Kaffer était un beau garçon, bronzé, plein de santé, toujours prêt à sourire. Mais son regard démentait tout le reste. Kovask s'était demandé depuis le premier jour où il avait déjà vu le même, venait juste de se souvenir que c'était une vieille photographie du premier Rockefeller.

— À la demande du sénateur Maroni, j'ai effectué quelques recherches dans la comptabilité centrale de Détroit... J'ai ici les photocopies de toutes les sommes remises à ce jour, et depuis cinq ans, à différentes organisations culturelles, sportives, philanthropiques. Le chiffre pourrait paraître énorme mais il représente plusieurs centaines de bénéficiaires...

— Et quel est ce chiffre ? demanda Maroni.

Fils d'immigrés anti fascistes venus d'Italie, Mario Maroni n'avait jamais cherché à le dissimuler, ce qui le rendait assez sympathique. De ses origines, il conservait un teint olivâtre, des cheveux frisés, poivre et sel à l'approche de la cinquantaine, un goût bien connu pour les pâtes à l'italienne, le culte de la famille. Sa fille lui servait de secrétaire et son gendre dirigeait son brain-trust. On disait ironiquement qu'il avait été élu grâce au travail acharné d'une centaine de personnes faisant toutes partie de sa parenté.

— Nous dépassons les trois millions de dollars, répondit Kaffer très à l'aise.

— Pour les U.S.A. seulement ?

— Bien entendu.

— Vous serait-il possible de regrouper tous les renseignements concernant vos filiales mondiales ? Plus précisément celles de l'Europe ?

Maroni eut un large sourire qui découvrit ses nombreuses dents en or :

— Nous nous contenterons même de quelques pays... Tenez, au hasard, l'Italie...

Il y eut quelques sourires.

— La France, le Portugal, l'Espagne, l'Allemagne...

Holden ôta son cigare et se pencha vers son collègue pour lui murmurer quelque chose. Maroni approuva :

— Dans quelle catégorie classez-vous les clubs élitiques ?

— Dans les organisations culturelles...

— Oui, bien sûr..., dit le sénateur. Je me souviens d'avoir assisté à une conférence sur les papilionacées... Au Rotary... Non au Lion's à moins que ce soit au Dynamic... J'ai appris de grandes choses ce jour-là... Que les papilionacées étaient des légumineuses à cinq pétales et non des lépidoptères. Bien, nous disons organisations culturelles... Vous avez les chiffres correspondants ?

Tout le monde souriait. Même Kaffer et sans effort apparent. Ce garçon était vraiment parfaitement armé pour affronter la Commission et Kovask comprenait mieux le choix de la multinationale.

— Pour l'ensemble des clubs en question... Il n'y a pas que les trois que vous avez cités, sénateur...

— Je sais, mais ceux-là sont comme votre société, multinationaux.

— Oui, si vous voulez, fit Kaffer conciliant. Le montant n'atteint pas cent mille dollars pour plus d'une centaine de sections... Mille dollars en moyenne pour chaque club local...

— Ce n'est pas terrible, en effet, dit Maroni. Ce serait même en dessous du maximum légal autorisé... Mais chose curieuse, j'ai ici la déclaration sous serment d'un président du Dynamic Club d'un État fédéral qui a reconnu avoir reçu de votre société une somme bien plus importante par l'intermédiaire de l'un de vos dépositaires...

— Certainement à titre personnel, sénateur.

— Non. Le dépositaire a également reconnu sous serment que cette somme avait été mise à sa disposition par la direction générale de Détroit, avec la prescription impérative d'en faire bénéficier ledit club... Mais vous avez certainement une explication ?

Kaffer ne semblait pas avoir prévu cette contre-attaque. Il resta quelques secondes immobile, puis fouilla dans son attaché-case, en retira une liasse de documents.

— Pouvez-vous me préciser de quel État il s'agit ?

— De celui que j'ai l'honneur et la joie de représenter : l'État de New York.

Un peu fébrile Kaffer feuilleta sa liasse, recommença avec plus de calme.

— Je crains de n'avoir aucune explication... Mais si la commission accepte de m'accorder un délai...

— Bien sûr... La commission accepte... Mais pour éviter de perdre du temps, veuillez avoir l'amabilité de nous apporter la comptabilité de vos filiales européennes... Toujours en ce qui concerne évidemment les subventions faites à ces clubs... Il n'est pas en mon pouvoir, pour l'instant, de mettre mon nez dans le cash-flow de votre société. Il a beau être gros il ne supporterait peut-être pas le choc.

— Ni l'odeur, murmura quelqu'un.

— Cela risque de demander du temps, répondit Kaffer.

— Allons, allons, fit Maroni patelin. Ne me dites pas que vos moyens de communications sont limités... Nous savons que votre réseau de télex, d'ordinateurs est très perfectionné. Vous disposez de satellites privés. Il ne vous faudra qu'une demi-journée pour rassembler les renseignements en question... Nous vous attendons demain, même heure.

Kaffer ne trouva rien à répondre et se leva.

John Holden alluma son havane et aspira la première bouffée avec délectation tandis que Maroni demandait qu'on introduise Gerald Fitzgreen, représentant du Dynamic Club International.

L'homme appartenait à une autre génération bien qu'il n'eût que quarante-trois ans. Costume bleu, chemise blanche, cheveux soigneusement lissés, petite moustache bien taillée, il s'efforçait de montrer un détachement hautain mais comparaissait, lui, à titre de témoin sous serment.

Maroni le lui rappela brièvement ainsi que ses qualités de trésorier général de l'organisation.

— Avant toute chose, Gerald Fitzgreen, veuillez nous parler de cette réunion internationale qui se tient au *Sheraton-Russel*... à New York... Vous y receviez des délégués européens, n'est-ce pas ? Le voyage et le séjour leur étaient offerts... À combien se monte la note de l'hôtel par exemple ?

— Nous n'avons pas encore réglé cette note, sénateur.

— Mais vous avez fait vos prévisions ? Vous avez demandé un devis si j'ose dire ?

Fitzgreen hésita visiblement et Maroni vint à son secours :

— La direction du *Sheraton-Russel* vous offrirait-elle ce séjour ?

— Oui, sénateur. C'est cela même.

— Il n'y a rien à dissimuler là-dedans... Au contraire la direction pourra l'indiquer sur sa déclaration d'impôts et ne sera pas imposée là-dessus... Mais cet établissement appartient à une filiale de multinationale, n'est-ce pas ?

— Oui, sénateur.

— C'est en quelque sorte un don que cette société fait à votre club ?

— En quelque sorte, sénateur.

— Les assemblées se tiennent toujours dans les établissements de cette chaîne hôtelière, je suppose.

— La plupart du temps, sénateur.

— Tout le temps, fit Maroni sèchement. Puis-je maintenant savoir qui a réglé à Air France la location du Concorde ? Est-ce le Dynamic Club ?

— Non, sénateur. Ce sont les sociétés auxquelles appartiennent les délégués.

Maroni se pencha sur son dossier. Sa fille lui désigna quelque chose du doigt sur une feuille. Il hocha la tête :

— Vous aviez quatre nationalités représentées. Des Français, des Italiens, des Espagnols et des Portugais... Je vois ici la liste de ces personnes et leur profession, ainsi que la raison sociale de leur entreprise. Celles-ci sont toutes des filiales d'une multinationale que l'on désigne communément sous le sigle K.U. P... C'est donc que cette société possède également sa propre chaîne hôtelière... Je suppose qu'il y a eu entente entre les deux sociétés pour organiser cette assemblée...

— Je ne sais pas, sénateur.

— Comment vous ne savez pas ? Vous êtes le coordinateur qui a réglé tous les problèmes et vous pouvez répondre plus explicitement.

L'irritation de Maroni restait encore dans les limites du raisonnable mais tout le monde savait qu'il était capable de colères superbes et impressionnantes.

— Oui, sénateur, soupira Fitzgreen. Il y a eu entente, mais ce n'est pas illégal.

— Non. Mais votre club reçoit également des dons de ces sociétés et de bien d'autres. Si nous prenions par exemple ce que vous appelez le collectif français. D'où tire-t-il son actif ?

— Les cotisations sont assez élevées, sénateur... Elles peuvent atteindre dans certains cas le vingtième du salaire annuel.

— Oui, cela serait assez élevé, mais j'ai ici la déclaration devant huissier d'un ancien Dynamicien de Paris qui affirme que sa société prenait en charge les trois quarts de la cotisation. Cet ancien membre du club, alors qu'il gagnait quinze millions... Ah ! cette histoire de francs nouveaux et anciens me trouble toujours. Ce n'est pas simple...

Sa fille écrivait quelque chose sur un calepin, lui en présentait la page après l'avoir arrachée.

— C'est-à-dire trente mille dollars. Je me sens plus à l'aise. Donc, il aurait dû payer environ quinze cents dollars ce qui est considérable, mais n'en payait que trois cents, le reste étant pris en charge par son employeur. Dans le fond, c'est une subvention détournée ? Dont le montant dépasse parfois le maximum légal... Mais comme c'est en France, il ne nous est pas possible de réagir... Alors, d'après-vous, quel est le montant général du collectif français ?

Point de mire de tous les regards, Fitzgreen s'efforçait de rester impassible. L'atmosphère de ces commissions pouvait soudain devenir très lourde. Ces gens qui une minute avant plaisantaient, paraissaient indifférents, se révélaient soudain aussi menaçants que des inquisiteurs.

— Entre cinq et dix millions de dollars.

— Vous n'avez pas un chiffre plus précis ?

— Dix millions de dollars, je pense.

— Vous pensez ou vous êtes sûr ?

Fitzgreen soupira :

— J'en suis sûr.

— C'est une somme considérable. Combien le collectif français compte-t-il de membres ?

— Vingt mille.

— Cela fait cinq cents dollars par membre affilié... Il n'y a pas que des P.D.G. à gros salaire dans votre collectif... Il y a de petits entrepreneurs qui ne pourraient payer une telle somme... Et vous n'êtes pas le seul club élitiste... Vous n'êtes pas non plus le plus important... Je ne veux pas me laisser aller à une extrapolation dangereuse, mais croyez-vous qu'il soit possible que, pour ce seul pays, on puisse parler pour l'ensemble des clubs de cinquante millions de dollars ?

— Je n'ai aucun renseignement sur le sujet, répondit le témoin.

— Vraiment aucun ? demanda le sénateur ironique.

Sachant qu'il n'était pas tenu de répondre, Fitzgreen resta silencieux.

— Puis-je vous demander votre profession ? demanda l'un des sénateurs de la commission.

— Directeur commercial... Je dirige l'équipe des vendeurs d'une société d'électroménager.

— Son nom s'il vous plaît ?

La réponse de Fitzgreen créa un certain remous car la société n'était autre que la filiale d'une grande firme.

— Et vous avez le temps d'occuper ces fonctions de trésorier ? Comment faites-vous ? demanda le même sénateur sans ironie.

— Je dispose de beaucoup de loisirs.

— Voulez-vous dire que vous ne travaillez qu'à mi-temps ?

— En quelque sorte, oui...

— Et vous êtes payé pour ce mi-temps ou à temps complet ?

— À temps complet, reconnut Fitzgreen très ennuyé.

— Je vous remercie.

Il y eut un silence que rompit Maroni :

— Vous n'êtes pas surpris que votre société vous paye pour effectuer un travail qui ne lui rapporte rien ?

— Elle paye également certains permanents des syndicats, des associations sportives, patriotiques.

— Pas tout à fait, Gerald Fitzgreen, pas tout à fait... Ces associations, ces syndicats payent une contrepartie. La société ne fait que donner un nombre d'heures... Mais n'ergotons pas là-dessus. Voulez-vous me parler de l'actuelle assemblée qui se tient au *Sheraton*—

Russel ?

— Mais cette assemblée vient de se terminer et...

— Un instant... J'ai ici le programme détaillé de ce congrès. Il devait durer huit jours, voyage compris. Du 17 avril au 24... Nous sommes aujourd'hui le 22... Ce matin j'ai téléphoné à cet hôtel et j'ai appris qu'en effet il n'y avait plus de Dynamiciens européens dans l'établissement. Il semble qu'une partie de ces gens-là soient rentrés en Europe via Washington, par le Concorde de ligne. Ils ne sont donc restés que quatre jours entiers à New York... Mais que sont devenus les autres ?

— Ils voyagent dans notre pays, sénateur... Ils doivent visiter des usines, des laboratoires, des exploitations agricoles, et faire aussi un peu de tourisme.

— Pourquoi trois sur quatre seulement ?

— Les autres ont préféré rentrer dans leur pays.

— Pour quelle raison puisqu'ils avaient prélevé huit jours entiers sur leur emploi du temps ?

Un des sénateurs fit passer un billet à Maroni. Sans l'avoir lu Kovask pensa que le collègue de Maroni s'étonnait de ces questions sans rapport avec le sujet. Le président de la commission sourit et préleva une double feuille imprimée dans son dossier. Kovask regarda vivement Fitzgreen et le vit pâlir.

— J'ai ici, dit le sénateur, une sorte d'interrogatoire... Trente-quatre questions... Ce document est anonyme... Mais je demande à Gerald Fitzgreen s'il le reconnaît formellement.

Il le poussa en travers de la table et le trésorier du Dynamic Club le prit.

— C'est un des formulaires de notre club, reconnut-il non sans effort.

— Conditionnait-il la deuxième partie de ce voyage organisé ? Ceux qui répondaient convenablement étaient admis à aller jusqu'au bout et les autres purement et simplement renvoyés ? Or, certaines questions me paraissent tout de même assez curieuses, voire choquantes. Notamment celles qui concernent l'Internationalisme capitaliste...

— Ce n'est qu'une question, sénateur, fit Fitzgreen. On demandait simplement aux délégués ce qu'ils en pensaient.

— D'accord, mais je vous pose une question bien nette. Si un délégué répondait que pour son compte il était opposé à cet

internationalisme, s'il émettait la moindre réserve, était-il quand même admis à poursuivre son voyage ?

— Je ne crois pas que cette question soit en rapport avec le financement des clubs, objet de cette commission.

Maroni eut un sourire inquiétant.

— Croyez-vous ? Alors, sous une autre forme, comment est justement financée cette seconde partie du voyage ?... Emmener une soixantaine de personnes à travers notre vaste pays représente une dépense qui est double, triple de la somme dépensée pour un voyage en avion, même s'il s'agit du supersonique français, d'un séjour dans un hôtel de New York... J'attends une réponse précise. Mais d'ores et déjà je peux chiffrer ces trois jours-là à vingt mille dollars au minimum.

Le témoin baissa les yeux vers ses dossiers.

— Voulez-vous répondre, s'il vous plaît ?

— Le club finance cette deuxième partie du voyage.

— Avez-vous les justificatifs sous la main ?

— Pas ici, sénateur.

— Quand pourrez-vous les obtenir ?

— Au début de la semaine prochaine certainement.

Maroni resta de marbre et Kovask devina que la réponse de Fitzgreen le décevait profondément. Mais il se reprit rapidement :

— Les délégués ignoraient qu'ils ne resteraient pas les huit jours à New York ?

— Nous avons voulu leur faire une surprise.

— Surprise qu'un quart des délégués n'a pas appréciée ?

Fitzgreen resta muet.

— Je pense, monsieur Fitzgreen, que vous pourrez nous fournir ces justifications demain matin et non la semaine prochaine.

— Mais nous serons un samedi.

— La commission n'en tient pas compte et peut aussi poursuivre ses travaux le dimanche.

Il sourit en regardant ses collègues.

— Je pense que mes amis sont de cet avis ? Bien. Cela suffira donc pour aujourd'hui et nous vous attendons dès demain.

Fitzgreen se leva, s'inclina et quitta la salle. Il sentait sur lui tous

les regards des gens encore assis.

CHAPITRE VI

Cesca Pepini les attendait dans ce restaurant italien dont le sénateur Maroni était un client fidèle. On l'avait installée à la table habituelle qui lui était réservée et elle dégustait un marsala à l'œuf. Préparé spécialement sous ses yeux.

Dès les *anti-pasti*, Maroni expliqua à Kovask et à la Mamma ce qui avait entraîné la création de cette commission.

— Tout est venu des Services Secrets du Trésor. Vous n'ignorez pas que ce sont ses agents qui assurent la sécurité du président. L'un d'eux, pour passer le temps au cours d'un voyage officiel, a raconté à Carter sa dernière mission. Avec une équipe il avait enquêté sur le cash-flow des multinationales d'origine américaine.

— C'est quoi ce cash-flow ? demanda la Mamma qui dégustait ses *alichi piccante*.

— C'est l'ensemble des résultats financiers des multis. Ces dernières ne font jamais de bénéfices ou très peu, prétendant qu'elles investissent ce qu'elles gagnent. Il existe des tas de possibilités pour elles, provisions, amortissement, avoir fiscal en France. Subventions bien entendu. Et notre agent secret du Trésor avait été amené à enquêter sur l'argent distribué à flots à certains organismes privés, découvrant que plusieurs clubs pour élites industrielles glanaient une bonne partie de la manne. Le président a voulu en savoir davantage, lui a confié une autre mission et notre homme a découvert de telles infractions à la loi que le président n'a pas hésité à transmettre le dossier au Sénat. Mais ce qui l'a surtout décidé, c'est que cet agent s'est tué en voiture dans des conditions assez suspectes. Il s'appelait Marlow. En Louisiane. Sa Dodge a quitté la route et s'est enfoncée dans un marais. Un bayou. On ne l'aurait pas retrouvé si un gars n'avait remarqué des traces d'huile sur l'eau. Un type un peu simple d'esprit qui cherche du pétrole depuis des années et qui a cru avoir découvert l'Eldorado. Il a fait un prélèvement et l'a fait analyser. Le laboratoire lui a dit qu'il s'agissait de Shell 20-40. Têtu, l'autre a voulu en avoir le cœur net et a découvert la bagnole avec le cadavre à l'intérieur. Impossible de faire une autopsie en règle. Mais Marlow avait donné l'adresse d'un immense domaine de la région. Un domaine qui appartient au Dynamic Club qui l'utilise comme centre de vacances. Il y organise aussi des séminaires... Je n'ai pas voulu

pousser Fitzgreen tout à l'heure dans ses derniers retranchements, mais ne sont admis dans cette propriété qui porte le nom français de Bois-Jolie que ceux qui ont satisfait au test sur lequel j'ai interrogé ce type.

— Je comprends mieux votre insistance, dit Kovask. Mais il n'y a rien d'illégal dans la possession d'un centre de vacances ?

— Non... C'est un domaine immense de plusieurs milliers d'acres. Rivières, marais, bois, champs, et même une savane au centre où l'on peut chasser des antilopes, des buffles...

— Des buffles ? fit la Mamma.

— Importés d'Afrique. Mais le plus étonnant c'est qu'il se produit fréquemment, très fréquemment des accidents. Marlow avait une certitude pour au moins trois personnes mortes au cours d'une chasse. Les corps ont été rapatriés discrètement, les veuves, les familles fortement indemnisées...

— Par le club ?

— Ce dernier possède une assurance tous risques illimités... Et la compagnie en question n'est autre...

— Qu'une filiale de multinationale ? fit la Mamma.

— Exactement.

— Bon, dit Kovask, il y a une répétition malheureuse, une coïncidence assez extraordinaire, mais je ne vois pas ce qui pouvait inquiéter Marlow, l'agent secret du Trésor.

— Marlow s'était rendu en Europe. Parmi les victimes il y avait un Italien, un Espagnol et un Portugais. Ces gens-là appartenaient au Dynamic Club depuis peu, un an en moyenne. Leur candidature avait reçu l'appui de leur direction au niveau le plus élevé.

— Ils travaillaient tous dans des sociétés finançant le Club, je suppose ? demanda Kovask.

— Bien entendu. Marlow a enquêté auprès des familles non sans difficulté. Les veuves avaient perçu de très grosses indemnités et n'avaient aucune envie de parler du défunt. On avait dû leur demander de se montrer discrètes. Marlow a alors centré toute son obstination sur la veuve espagnole. Très rapidement il a constaté que leurs rencontres étaient surveillées et que lui-même était filé. Mais il a fini par ébranler cette jeune femme qui a bien voulu lui faire confiance. Dans sa jeunesse, son mari avait appartenu aux syndicats clandestins espagnols. Puis il avait fait de brillantes études d'ingénieur, avait réussi socialement. Mais jamais il n'avait perdu le contact avec ses amis d'autrefois. Elle pensait être la seule à savoir

cela, mais Marlow est allé trouver ces syndicalistes et a acquis la conviction que les employeurs du disparu étaient parfaitement au courant. Ils n'avaient eu qu'à consulter le fichier de la C.I.A. en Espagne pour apprendre la vérité.

— Un instant, dit Kovask. Vous avez l'air de croire que le but de ces Congrès dynamiciens n'était qu'une élimination de gens dangereux pour leur société commerciale ou industrielle... Mais à raison de deux ou trois morts par an, il leur aurait fallu des siècles pour venir à bout de tous les gens qui dans leur jeunesse ont eu de telles convictions.

Les serveurs napolitains apportaient des lasagnes et Maroni ne parut avoir d'autre souci présent que de recevoir une pleine assiette de nourriture. Mais dès qu'ils furent tranquilles, il répondit :

— Ce n'est pas le but recherché. En fait, il leur faut une victime et autant choisir un type suspect à leurs yeux. Ce qui se passe là-bas, à Bois-Jolis, ressemble fort à une *murder-party* d'un genre spécial. L'intérêt de l'affaire n'est pas de liquider un bonhomme qui n'est pas en fait tellement dangereux, mais d'amener les autres participants à le liquider. Dès l'arrivée dans le domaine, il y a une mise en condition rapide. Par des films, des conférences, des scènes de chasse. Le ton monte très vite et la violence s'installe dans le groupe de façon irrésistible. En même temps on persuade ces Dynamiciens qu'ils sont les gardiens d'une certaine forme de moralité et de *dolce vita*... Le cadre est judicieusement choisi pour leur donner l'impression que l'on peut vivre comme autrefois dans un luxe raffiné avec serviteurs noirs bien entendu, nourriture de choix, distractions stimulantes, mais que de méchants comploteurs menacent cette vie-là. Marlow n'a pu évidemment pénétrer dans le domaine et se faire une idée exacte de ce qui s'y passait. Mais la tension devient telle que ces invités ont soudain besoin d'un bouc émissaire qui cristallisera leurs haines. Possible qu'une drogue soit mêlée à la nourriture ou aux boissons. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a d'abord une suspicion générale, une enquête collective, chacun cherche fiévreusement. La délation est présentée comme un comportement absolument légal...

Tout en parlant il agitait beaucoup ses mains, oubliant le contenu de son assiette.

— Imaginez une micro-société où tous les phantasmes, tous les refoulements peuvent soudain se libérer. Qui n'a rêvé de dénoncer son voisin et n'a été retenu que par la honte sociale qui s'attache au mouchard ? Rien de tel à Bois-Jolis... Et c'est un certain Hugues Harlington qui mène le jeu. Un grand spécialiste.

— Je le connais, dit Kovask. Il était au Chili à la chute d'Allende pour que les différentes sociétés spoliées par l'ancien gouvernement

retrouvent leurs prérogatives.

— Oui, depuis il essaye de passer inaperçu, mais s'est reconverti dans cette drôle d'histoire. En fait, il a reconstitué à Bois-Jolis un petit enclos social où le MacCarthysme peut se déchaîner sans heurter les consciences. Vous savez que cette saloperie est toujours à l'état endémique non seulement chez nous, mais dans le monde entier. Donc une folie collective s'empare du groupe de visiteurs et les voilà sur le sentier de la guerre... Je n'ai pas l'intention de plaisanter en disant cela. Les soupçons commencent à se resserrer, on regarde certaines personnes d'une drôle de façon... Et dans le tas il y a notre Espagnol, ancien syndicaliste clandestin. Je parle de lui, car j'ignore pourquoi l'Italien et le Portugais avaient été sélectionnés. Notre Espagnol, il s'appelait Matanas, s'affole. Lui il sait qu'il peut être soupçonné de sympathie marxiste eu égard à son passé... Bien sûr il essaye de se raisonner. Tout ça c'est oublié, une erreur de jeunesse... On ne va quand même pas lui reprocher cette conduite ancienne. Mais si, justement. Il devient le traître, l'élément subversif, l'espion qui n'a fait ce voyage que pour obtenir des renseignements sur le Club et sur les participants à ces congrès.

— J'ai du mal à y croire, dit la Mamma qui n'arrêtait de manier sa fourchette tout en écoutant le sénateur. Il faut vraiment que ces gens-là arrivent à une hystérie générale pour se comporter ainsi.

— C'est le mot. Hystérie générale... N'oubliez pas qu'ils ont chassé le buffle, un animal particulièrement dangereux. Le plus dangereux peut-être au monde. Ils ont des carabines puissantes à leur disposition. Matanas, sans aller jusqu'à penser que sa vie est en danger, songe à filer de là au plus vite. Donc sans y penser il se met lui-même au ban de cette société en réduction. La chasse peut commencer. Et le cadavre de Matanas sera rapatrié dans son pays natal avec quelques balles de 375 HH Magnum dans le corps... Du moins les traces, car le club dispose de la complicité certaine de chirurgiens qui se sont chargés des extractions...

— Mais comment Marlow a-t-il réussi l'exploit d'en apprendre autant ? Il lui fallait trouver des témoins ?

— Après avoir interrogé la femme de Matanas, il est revenu en Louisiane et patiemment il a reconstitué une partie de l'affaire. Il a découvert l'armurier qui fournit les carabines et les munitions, l'importateur de buffles et de gazelles. Par exemple, il a obtenu un chiffre précis grâce aux douanes... Il a aussi trouvé le moyen de faire inculper un des chirurgiens pour fraude fiscale grâce à ses collègues locaux. L'homme cachait l'argent qu'il recevait du Club mais vivait au-dessus de ses moyens. Menacé de vingt années de prison, il a fini par

avouer qu'il dissimulait trente mille dollars par an... Marlow ne l'a plus lâché. Jusqu'à ce que le toubib reconnaisse qu'il avait été appelé lors de ce « malheureux accident » pour examiner le corps de Matanas. D'après lui l'Espagnol s'était affolé, avait quitté son poste pour fuir devant les buffles et dans la poussière on ne l'avait pas vu.

— Où est ce chirurgien ?

— Il était en liberté sous caution... Cent mille dollars de caution payée cash... Il en a profité pour filer... Mais personnellement, je pense qu'il a certainement été liquidé.

— Et c'est alors que Marlow a trouvé la mort ?

— Hélas, oui... La Présidence nous a refilé tout le dossier, mais nous ne possédons aucune preuve formelle. C'est par le biais des subventions versées par les trusts que nous essayons d'obtenir des précisions.

— Les dirigeants du Dynamic Club doivent quand même se méfier ? Ils vont se montrer prudents désormais ?

— Je ne sais pas. Ils doivent bénéficier de protections occultes...

— C.I.A. ? demanda Kovask.

— Une fraction de celle-ci, mais ce n'est pas le plus important. Les sociétés financières sont autrement puissantes désormais dans notre pays...

— Vous disiez qu'il leur fallait une victime à tout prix. Mais pour quelle raison ? demanda la Mamma.

— Oui, j'oubliais... Une fois celle-ci abattue au cours d'une traque sans pitié, ces gens-là se retrouvent devant le fait accompli. Des photographies ont été prises, des constats de décès, d'autopsie dressés. Brutalement dégrisés, ils découvrent avec horreur, inquiétude, je ne sais si je dois dire remords qu'ils sont les complices d'un assassinat prémédité. Et les dirigeants du Club, du moins je le suppose, ne doivent rien faire pour leur donner des apaisements. Je pense que la fin du séjour se transforme en débandade générale... Que H.H. toujours aussi habile tacticien doit achever de démoraliser ces gens-là... Il doit dramatiser ce qui l'est déjà assez... Leur demander de faire le silence, de rentrer chez eux et d'essayer d'oublier... Mais en même temps il leur assure que le Dynamic Club veillera à ce qu'ils ne soient pas inquiétés au nom de la solidarité internationale. Sous-entendu bien sûr, que désormais ils devront marcher droit et agir comme on le leur demandera plus tard, lorsqu'il faudra entreprendre une lutte larvée contre les nouveaux régimes.

— Dans le fond, n'est-ce pas une façon pour les U.S.A. de lutter

contre le communisme ? demanda insidieusement la Mamma.

— Carter veut moraliser les relations internationales. Je ne suis pas en désaccord avec lui. Il y a d'autres façons de lutter, l'exemple, l'honnêteté. Jusqu'ici, depuis la fin de la guerre l'autre façon ne nous a rapporté que des déboires et l'un après l'autre les pays que nous croyions les plus sûrs basculent dans l'autre camp... Il faut essayer autre chose et pourquoi pas la moralisation ?

— Mais n'avez-vous pas prévu le remplacement de Marlow avant de faire appel au sénateur Holden ? demanda Kovask.

— Si, bien sûr... J'ai voulu agir personnellement avec l'aide du fils d'un ami italien décédé. Ce fils dirige une petite fabrique de sous-traitance. Et je lui ai demandé sa collaboration. C'est un garçon sympathique que certaines méthodes dégoûtent. Il a accepté de jouer le jeu...

Kovask regarda son patron, le sénateur Holden.

— Que venons-nous faire dans cette histoire ?

— Il faut intervenir, dit Maroni. Je suis très inquiet pour le fils de mon ami. J'ignorais jusqu'à hier qu'il avait eu des contacts secrets avec les syndicats de son entreprise pour étudier un projet d'autogestion dans lequel son rôle serait quand même reconnu... Jusqu'ici c'est un projet qui n'a fait l'objet que de conversations clandestines, mais il semblerait qu'il y ait eu des fuites en Italie... Je ne pensais pas que ce garçon risquerait de devenir le bouc émissaire de cette nouvelle fournée de Dynamiciens mais, désormais, j'ai toutes les raisons de le croire. Je ne l'avais envoyé là-bas que pour observer ce qui s'y passait et au besoin devenir un témoin à charge devant notre commission.

— C'était déjà dangereux, remarqua Kovask.

— Oui, mais il en avait pris le risque.

— Vous avez des nouvelles de lui ?

— Pas depuis son départ de New York... Il avait fait la connaissance d'un couple de Français qui lui paraissaient équilibrés et dignes de sa confiance. Mais depuis, plus de nouvelles.

— Quel est son nom ? demanda la Mamma.

— Benito Rosario... J'ai connu son père à la fin de la guerre. Un pauvre homme que sa femme avait entraîné dans l'aventure fasciste et qui en est mort de chagrin.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda Kovask.

CHAPITRE VII

Lorsque Marcel Pochet l'avait repoussé à l'intérieur de la chambre, il avait essayé de résister mais le syndicaliste avait une force de taureau. Et puis, M^{me} Montel s'était soudain mise à vouloir le frapper de ses poings. Maxime avait d'abord trouvé qu'elle était ridicule avant de s'effrayer de la hargne qu'elle y mettait.

— Je t'en prie, Josette, maîtrise-toi.

— Mais tu sais bien que c'est un salopard ! Comme sa bonne femme, cette salope qui ne fait rien comme tout le monde et a le culot de nous snober.

— Nous devons nous montrer de sang-froid, rigoureux. Ne va pas chercher tes vieilles rancunes.

Marcel Pochet le refoulait toujours en direction du lit, le forçait à s'y asseoir.

— Montel, fouillez partout... N'oubliez rien.

— Ne vous inquiétez pas, répondit sa femme. S'il cache quelque chose de suspect je saurai le trouver.

Maxime croyait rêver. Il avait été reçu chez ces gens-là, avait bu, mangé dans leur salle à manger Louis XIII, cette femme avait échangé des sourires avec Patricia, lui avait donné des recettes de cuisine, demandé des modèles de tricot. Et maintenant elle fouillait sa penderie avec frénésie.

— Madame Montel, dit-il, comment pouvez-vous agir ainsi ? Vous savez bien qu'à mon retour je ne me priverai pas de raconter partout comment vous vous êtes comportée ?

— La ferme ! dit Pochet.

— Je ne vous permets pas !

— Frappez-le ! cria Josette Montel.

— Josette, je t'en prie... Tant qu'il n'est pas prouvé que Maxime Carel est coupable, tu n'as pas le droit de le considérer comme tel. Nous devons nous comporter avec dignité.

Coupable ? Comment Montel pouvait-il prononcer un tel mot ?

— Mais, monsieur Montel !

— La ferme ! répéta Pochet. Il y a longtemps que je vous ai à l'œil, moi, depuis votre départ de Paris... Je savais bien que votre petite femme appartenait à Lutte Ouvrière... Je me suis dit : « Il n'osera jamais répondre au formulaire de façon à être sélectionné »... Mais vous avez eu ce culot et dès lors j'ai compris que vous maniganciez quelque chose.

— Écoutez, dit Maxime en faisant un gros effort pour ne pas se mettre à hurler lui aussi. Je suis venu parce que j'avais envie de prolonger ce voyage aux U.S.A.

Pochet cligna de l'œil :

— Vous voulez me faire croire que c'est pour rester un peu plus longtemps avec la petite Mussan ?

— Non, pas exactement... Mais je n'avais aucune intention malfaisante... Et je ne vois pas pourquoi je dois me défendre... Vous ne représentez rien ni les uns ni les autres. Accepter de vous répondre c'est reconnaître que vous représentez un pouvoir judiciaire ou policier... Ce serait complètement absurde. Nous sommes en Louisiane et je ne suis justiciable que des lois de ce pays.

— Nous ne représentons rien ? fit Pochet d'une voix douce. Alors vous n'avez rien retenu de ce qui s'est dit, à New York d'abord, puis ici. Monsieur Carel, en devenant membre du Dynamic Club, vous avez pris un engagement formel. Vous devez vous soumettre à notre autorité.

— Aurais-je commis un acte préjudiciable pour le Club ?

— Vous savez bien qu'il ne s'agit pas du Club... Ce dernier est la façade légale et apparente d'une organisation beaucoup plus importante et vous ne l'ignorez pas.

— Justement si, je l'ignorais.

Pierre Montel qui fouillait dans les tiroirs de la commode se retourna vers lui, indigné :

— Oh, Carel !... Nous avons eu souvent des conversations sur le Club... Je vous initiais, je vous expliquais le rôle de chacun d'entre nous...

Oui, il se souvenait de conversations ennuyeuses et pleines de réticences qu'il avait eues avec le président de son club. Il avait du mal à suivre, pensait souvent à autre chose. Montel avait cru lui révéler certains aspects secrets du Dynamic Club et lui n'avait pas su démêler l'important de l'anodin. Ou encore Montel s'était montré d'une trop grande subtilité.

— C'est fort possible, monsieur Montel, mais vous avez peut-être

surestimé mes capacités de compréhension.

— Allons donc, Carel ! Vous avez un Q.I. très élevé et votre réussite sociale prouve assez votre intelligence.

— Je vous assure que je n'imaginais pas que le Club couvrait des activités politiques.

Pochet grogna :

— Arrêtez de vous foutre de nous !

C'est alors que Josette Montel poussa un hurlement de joie. Elle venait d'extraire d'une de ses valises un pyjama qu'il n'avait pas encore utilisé et elle brandissait un billet plié en quatre qui, disait-elle, était caché dans une poche. Maxime Carel voulut s'élancer pour lui prendre son bien mais Pochet l'en empêcha.

— Vous n'avez pas le droit de vous emparer de ça !

— Écoutez, dit Josette Montel... « Sale suppôt des Trusts... Si tu trouves ce mot n'oublie pas de demander aux Yankees si la mort d'Allende ne les empêche pas de dormir... Si tu visites la statue de la liberté, pisse donc pour moi sur le flambeau, qu'il s'éteigne à la fin ce lampion qui dupe son monde ! »

Elle tenait le billet à deux doigts comme une chose répugnante.

— Comment une femme d'ingénieur a-t-elle pu écrire une pareille horreur ? fit-elle. Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que sous cette forme déplaisante il y a là un message important ?

— Écoutez, dit Maxime à bout de nerfs, ma femme glisse toujours un billet dans mes affaires lorsque je voyage... Mais comme elle a la pudeur de ses sentiments, au lieu de m'écrire des fadaises, elle essaye plutôt de me faire rire ou de m'agacer... Une façon comme une autre de me dire qu'elle pense à moi.

— Vraiment, dit Josette Montel en repliant le papier. Nous verrons bien ce qu'en pense le jury qui se constituera bientôt.

— Un jury ? Mais vous devenez complètement cinglés ! hurla Maxime. Un jury, mais pour quoi faire ?

— Du calme, mon vieux, fit Pochet menaçant.

— Je crois, dit Montel avec son sérieux habituel, toujours à la limite du grotesque, que ce mot n'est pas aussi important que vous voulez bien le dire... Il ne constitue pas une preuve.

— Ça suffira bien, dit Pochet en haussant les épaules.

Montel fronça les sourcils :

— Je persiste à penser que ce n'est pas suffisant.

— Nous saurons nous en contenter, dit Pochet. Pas autre chose, madame Montel ?

— Non, fit-elle à regret. Mais peut-être faudrait-il visiter le lit...

— Allez-y.

Maxime s'éloigna en direction de la porte-fenêtre toujours entrouverte.

— N'essayez pas de filer par-là, lui lança Pochet. Il y a au moins huit mètres jusqu'au sol.

— Je n'ai pas l'intention de filer ni de répondre à un quelconque jury... Ne voyez-vous pas que vous vous couvrez de ridicule en vous conduisant de la sorte ?

— Nous sommes des gens épris de pureté, dit Josette Montel avec hargne. Nous ne tolérons plus que des éléments subversifs se glissent dans notre société pour la pourrir.

Son mari avait détourné les yeux ne pouvant supporter le regard de Maxime. Marcel Pochet eut un gros rire et s'avança jusqu'au balcon, se pencha sur la nuit.

— Venez voir, mon vieux.

Maxime approcha, regarda vers le sol. Il aperçut deux hommes qui marchaient côte à côte le long de la maison.

— Ils sont armés... Je préfère vous prévenir.

— Mais de quoi suis-je suspect à vos yeux, enfin ?

— Vous n'êtes pas le seul suspect... Je peux même vous dire qu'il y a une demi-douzaine de personnes qui le sont. Mais pour cette nuit nul ne doit quitter cette maison.

— Quels sont les autres ? demanda-t-il en s'efforçant de cacher son anxiété.

Il pensait à Clara Mussan d'abord et à Benito Rosario ensuite.

— Vous le saurez plus tard, répondit Pochet en revenant dans la chambre.

Maxime le suivit, vint tout près de Montel :

— Avez-vous lu Kafka ?

Le président sursauta comme si Carel l'insultait ou se préparait à le frapper.

— Kafka ?... Non... Je ne crois pas.

— *Le Procès*...

Puis il secoua la tête. C'était complètement absurde, en effet. Il chercha d'autres références.

— Vous avez entendu parler des procès de Moscou... Vous avez quand même lu *l'Aveu* ? Peut-être même vu le film ?

— Méfie-toi, Pierre, il va t'entortiller... Ce sont des intellectuels pervers sa femme et lui.

— Je peux quand même répondre sur une question de cinéma, fit Montel avec son emphase qui autrefois faisait sourire Maxime... Oui, j'ai vu le film et alors ?

— Cet homme que l'on accuse de crimes qu'il ignore... On cherche à lui faire avouer quelque chose qu'il ne sait même pas...

— Pardon, répondit Montel avec gravité, je suis certain que cet homme était coupable puisqu'on l'interrogeait.

Maxime regarda le président de son club, puis recula lentement. Il n'avait jamais éprouvé une telle angoisse.

— Pour l'instant vous allez rester ici, lui dit Pochet. Nous allons faire notre rapport au Comité d'Urgence qui vient de se créer... Mais, nous reviendrons vous chercher.

— Et si je ne veux pas rester dans cette chambre ? demanda Maxime.

— Nous saurons vous y forcer... D'ailleurs vous auriez mieux fait de rester dans la salle en bas. Votre fuite était déjà le commencement d'un aveu de votre culpabilité.

Il faillit tomber dans le piège, répondre qu'il était écoeuré, fatigué, mais c'était se justifier. Sans répondre, très calmement il se dirigea vers la porte, sortit dans le corridor.

— Attention ! cria Josette Montel. Il essaye de s'enfuir.

Deux hommes arrivèrent l'un de la droite, l'autre de la gauche. Ils portaient des carabines pour la chasse au gros gibier et en braquaient le canon sur Maxime.

— Vous ne tireriez pas, dit-il.

— En êtes-vous tellement sûr ? demanda Pochet dans son dos.

Le syndicaliste n'ironisait plus. Sa voix était lente, déterminée.

— Vous pouvez échapper à ceux-là, mais il y en a d'autres en bas, au-dehors. Ne l'oubliez pas.

Montel vint poser sa main sur son épaule :

— Je vous en prie...

Tournant la tête, Maxime donna l'impression qu'il allait le mordre ou cracher sur cette main. Montel la retira avec précipitation.

— Je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour vous sortir de là, si vous n'avez rien à vous reprocher, dit-il ensuite d'une voix pleine de confusion... Je vous aiderai.

— Je ne peux pas être coupable, commença Maxime Carel. Pas plus que vous ne pouvez être flics et juges malgré l'envie qui vous chatouille depuis fort longtemps...

Il tourna les talons et, en passant devant Josette Montel, la toisa des pieds à la tête :

— Vous me rappelez la chienne de Buchenwald, dit-il.

— Oh ! vous avez entendu ?

Franchi le seuil, il se paya le plaisir de claquer la porte, le regretta tout de suite après. Il ramassa le pyjama que la femme de Montel avait laissé tomber au milieu de la chambre, le plia de nouveau avec soin. Il eut un sourire sans joie, se souvenant qu'une fois sa femme avait glissé une photographie de Trotski dans ses affaires. Et, bien entendu, c'était à l'occasion de son voyage d'affaires à Moscou. De quoi le faire enfermer pour des mois ou le faire envoyer dans l'archipel du Goulag... Mais Patricia avait un humour bien particulier.

CHAPITRE VIII

Chose étrange, il avait fini par s'endormir sur son lit après s'être demandé s'il se déshabillerait ou non. Il s'était allongé, avait fermé les yeux. Il réalisa qu'on frappait à la porte de sa chambre, se souvint de tout.

— Puisque vous vous arrosez tous les droits, pourquoi pas celui de rentrer chez moi sans frapper ?

On insistait toujours et furieux il alla ouvrir, découvrit Benito Rosario.

— Je peux vous parler ?

Surpris, Maxime regarda dans le couloir, vit les deux hommes armés. Un Français et un Italien qu'il ne connaissait que de vue.

— Ils vous laissent aller et venir ?

Rosario fit signe d'être prudent, repoussa la porte. Tout de suite, il sortit de sa poche une page de carnet où Maxime put lire cette question incroyable : « Pensez-vous qu'il y ait des micros dans cette pièce » ? À quoi il répondit par un haussement d'épaules.

— J'ai accepté de vous défendre, dit l'Italien.

Maxime le regarda avec suspicion :

— Me défendre ? Vous voulez dire, comme le ferait un avocat ? Donc, vous entrez dans leur jeu... Je refuse de répondre !

— Du calme, mon vieux, du calme... Je n'ai trouvé que cette solution pour venir vous parler.

— Elle est exécrable. Vous justifiez leur folie imbécile... Mais bon sang, Rosario, dites-moi qu'il y a en bas des hommes et des femmes qui ont gardé un peu de bon sens !

Secouant la tête, Rosario alla jeter un coup d'œil par-dessus la balustrade du balcon, aperçut les deux hommes de garde et retourna dans la chambre.

— Vous n'êtes pas le seul suspect...

— Bon sang, Rosario, essayez de raisonner avec lucidité... Vous n'allez pas vous faire le complice de cette mascarade...

L'Italien s'assit devant une petite table, sortit son calepin de sa

poche, écrivit quelque chose dessus.

— Nous devons chercher ensemble la meilleure façon de présenter vos arguments.

En même temps Maxime pouvait lire : « Micros possible. Attention. Bien sûr, je ne marche pas avec eux. Je savais qu'il se passerait quelque chose d'aussi extraordinaire. »

Maxime le regarda fixement.

— Vous saviez ? souffla-t-il.

Rosario sortait son briquet et faisait brûler la feuille.

— M^{me} Montel affirme qu'elle vous soupçonne depuis longtemps de jouer un double jeu et d'espionner le Dynamic Club au bénéfice de l'Internationale terroriste. Votre femme appartient-elle vraiment à un mouvement trotskyste ?

— Elle a appartenu autrefois, mais depuis elle ne milite plus.

— Toujours cette M^{me} Montel affirme que votre femme vous influence terriblement, que vous êtes en quelque sorte possédé par son comportement profondément érotique. Je m'excuse, mais ce sont exactement ses paroles.

En même temps il écrivait rapidement d'une petite écriture serrée sur son calepin, détachait la page et la glissait sous les yeux du Français.

— Cette femme est refoulée ou quoi ? répondit Maxime tout en prenant connaissance du billet :

« Il y a eu d'autres séminaires semblables à celui-ci. Ils se sont mal terminés pour un Italien, un Espagnol, un Portugais. Un agent du Trésor américain a également trouvé la mort dans l'affaire, car il avait fait des découvertes importantes. Sachez une chose et pensez-y toujours, quoi qu'il arrive : les gens sont conditionnés, amenés à un point d'hystérie générale. On va leur offrir une victime. Ce peut être vous comme les cinq autres. Le but est d'en faire les complices d'un crime pour plus tard avoir mainmise sur eux. Ne tombez pas dans le piège. Refusez d'être la victime. Ne vous prêtez pas à leurs manœuvres. *Surtout* (Rosario avait souligné le mot), surtout n'essayez pas de fuir. Vous ne feriez que leur offrir ce qu'ils attendent, une chasse à l'homme. »

Maxime fut obligé de relire le billet puis, saisit le stylobille pour écrire au dos : « Comment savez-vous cela ? »

— Si vous me parliez de votre femme, demandait l'Italien à voix haute.

— Je refuse de mêler ma vie privée à ces sottises.

— Comment voulez-vous que nous progressions si vous refusez tout en bloc ? Je dois vous défendre.

— Je n'ai pas besoin de l'être.

En réponse, il demandait à son compagnon qui il était et comment il savait tout ce qu'il écrivait. Rosario secoua la tête et brûla le papier comme il l'avait fait auparavant.

— Avez-vous des sympathies de gauche ?

— Ça ne regarde que moi.

Rosario soupira bruyamment :

— Faites un effort.

— Je refuse... Je vous prenais pour un ami et vous n'êtes pas plus équilibré que les autres.

— Je cherche à vous aider, dit Rosario qui dissimulait un sourire. Pourquoi avez-vous truqué vos réponses au formulaire du Club ?

— Quel formulaire ? Celui de mon admission ?

— Non, celui de l'hôtel *Sheraton-Russel*. Vous savez bien ce que je veux dire.

— Je n'ai rien truqué !

— Vos réponses ne correspondaient pas tellement à vos idées personnelles.

— Qu'en savez-vous ?

— Hugues Harlington s'est renseigné auprès de votre société parisienne. Vous avez triché sur au moins la moitié des questions... Par exemple, vous ne cachez pas votre hostilité à l'internationalisation de votre entreprise. Vous seriez plus nationaliste que vous ne semblez l'admettre. Il y a d'autres réponses fausses.

— Je n'avais pas le droit ?

— Pourquoi désiriez-vous venir ici ?

— Pour rester huit jours entiers aux U.S.A. Je n'avais pas envie de rentrer à Paris.

— Raison sentimentale ?

— Je ne crois pas.

— Vous feriez mieux de répondre affirmativement. Je pourrais baser toute ma défense là-dessus.

— Et mettre en cause une jeune femme ?

Il se leva, alla chercher sa boîte métallique de Wilde Havana. Rosario refusa et il en alluma un.

— Je boirais bien quelque chose, dit-il.

— Je vais voir ce que je peux trouver.

Après avoir parlé avec un des hommes du couloir, il revint s'asseoir. Maxime avait écrit quelques mots sur une feuille de papier :

« Pour qui travaillez-vous ? »

— Vous refusez de mettre en cause cette personne ?

— Absolument !

— Alors quelles raisons donnerez-vous de votre désir de venir ici ?

— Je ne savais même pas ce qui suivrait si je répondais correctement à ce formulaire. Pourquoi voulez-vous que mon geste ait été prémédité ?

Rosario fit brûler le papier sans répondre. Sans répondre par écrit.

— Vous désiriez que votre femme vous accompagne ?

— Oui, mais on lui a refusé son visa. À cause de cette histoire de passé gauchiste très certainement.

— Vous le regrettez ?

— Oui, car je ne serais pas ici certainement.

— Vous n'auriez pas tout fait pour être admis à poursuivre le voyage ?

— Je n'ai pas tout fait...

On frappa et un des hommes du couloir, l'Italien, entra avec un plateau qui supportait deux verres et des bouteilles de bière et de jus de fruit.

Lorsque Maxime saisit une bouteille de jus d'orange, Rosario lui prit le poignet, se leva et le conduisit à la salle de bains. Il lui montra le lavabo, insista pour qu'il vide la bouteille dedans. Ensuite, il ouvrit le robinet d'eau froide. Maxime fronça les sourcils, but un peu d'eau.

Profitant du bruit que faisait le robinet Rosario lui glissa rapidement à l'oreille :

— Possible qu'on nous drogue.

Ils retournèrent dans la chambre.

— Votre femme n'aurait-elle pas souhaité venir ici ?

— Pourquoi ? Puisqu'elle ignore jusqu'à l'existence de cet endroit.

— Vous en êtes persuadé ?

— Absolument.

— Donc, vous ne seriez pas venu ici... C'est une chose que je puis utiliser à votre avantage.

— Je ne vous y autorise pas. Je ne veux pas être défendu, je ne veux pas comparaître devant ces gens qui se prennent pour des policiers et des juges. Je désire que l'on me permette d'aller et venir à ma guise, sinon je suis décidé à porter plainte pour séquestration abusive. Il y a des lois dans ce pays et elles sont sévères.

En même temps, il écrivait une nouvelle fois : « Pour qui travaillez-vous ? » Il avait la certitude que Rosario menait une enquête personnelle. Pour un pays ? Le sien ? Pour un parti ? Une organisation internationale ? Il voulait savoir à tout prix.

— Même si vous ne comparez pas, vous serez jugé. Votre attitude sera interprétée comme un aveu.

— Un aveu de quoi ?

— D'une certaine culpabilité.

— Nous tournons en rond, dit Maxime, parce qu'au départ tout est faussé, truqué. Ce pseudo-tribunal est illégal. Vous le savez bien.

Rosario, une fois de plus, brûla la question écrite sans prendre la peine de répondre. Maxime fut pris d'une telle rage qu'il se leva et se dirigea vers le balcon.

— Aviez-vous l'intention de faire des révélations à votre retour sur ce que vous aviez vu ici ?

Maxime regardait la nuit, essayait de se dire que ces parfums de fleurs existaient bien, que ce n'était pas un rêve.

— Vous refusez de répondre ?

— Vous n'obtiendrez plus rien de moi.

L'Italien se tut et Maxime pouvait le voir dans la vitre ouverte qui faisait miroir en train de rédiger quelque chose. Puis il se leva et s'approcha.

— Ce pays est merveilleux, n'est-ce pas ?

Baissant les yeux, Carel put lire : « Ne mélangez pas tout. Je ne puis vous répondre pour des raisons de sécurité. »

— Devons-nous prolonger cette conversation ?

Il souhaitait ardemment que Rosario reste auprès de lui. Il appréhendait le moment où il serait seul dans cette chambre, mais la

logique voulait qu'il refuse en effet de discuter plus longuement.

— C'est inutile, dit-il. Je récusé tout en bloc.

— Bien, dit Rosario.

Une dernière fois il brûla le papier et Maxime remarqua alors qu'il recueillait les cendres dans la paume de sa main gauche et qu'il les vidait ensuite dans la poche de son veston. Il ne put s'empêcher de sourire. On était en plein mélodrame d'espionnage.

— Bien, je vous quitte.

— Va-t-on encore m'importuner ?

— Je l'ignore, mais essayez de dormir.

— Les autres suspects ont-ils accepté leur « avocat » ?

— Je l'ignore... Je me suis présenté spontanément, car nous avions sympathisé, mais il est possible que les autres n'aient pas suscité de gestes similaires. Bonsoir, mon vieux, et essayez de réfléchir. Il ne sert à rien de vous buter. Vous vous trouvez dans une situation extraordinaire, certes, mais vous ne pouvez rien contre elle.

— Vous me conseillez de jouer le jeu ?

Rosario cligna de l'œil en secouant la tête.

— Pas exactement. Mais je vous demande de vous intégrer pour ne pas accroître la suspicion qui vous entoure.

— Merci.

Lorsqu'il vit Rosario disparaître, il fut pris d'une véritable crise de désespoir et se jeta sur son lit.

CHAPITRE IX

Même à New Orléans, on trouvait une colonie italienne. Le sénateur Maroni, bien qu'élu dans un État du Nord, y avait des amis. Kovask et la Mamma débarquèrent au petit matin d'un avion spécial, ne furent qu'à demi surpris d'être attendus par un petit homme rond, volubile et nommé Benesi, Arturo Benesi.

— Les amis des amis sont les amis, répétait-il sans cesse en les précédant jusqu'au parking.

Il désigna un petit car Fiat, expliqua qu'il l'utilisait pour le ramassage de son personnel.

— Concentré de tomate Benesi, vous connaissez ?

Le Commander identifia l'odeur qui flottait constamment autour du bonhomme. Celle de l'ail.

— Vieille spécialité familiale... Je ravitaille toutes les Petites Italies américaines... Les pizzerias... Mais il a fallu que j'obtienne des tomates comme au pays... Pas celles des Américains, énormes et sans goût... Et l'ail... Au début j'ai planté moi-même un champ à cinquante kilomètres d'ici, mais on me volait... Maintenant j'ai des fermiers... Au début ils étaient méfiants...

— Vous avez pu nous trouver quelque chose ? demanda Kovask qui n'avait pas envie d'en savoir plus sur la culture de l'ail.

— *Ecco !*^[2]

Benesi devait se retourner pour leur parler, car il n'y avait pas de siège à sa droite. Juste quatre banquettes à l'arrière. Chaque fois la Mamma serrait frénétiquement les poignées de son grand sac à main.

— On a fait du bon travail cette nuit. Le sénateur a téléphoné hier au soir seulement... Mais on a des amis... C'est grâce au sénateur que j'ai obtenu la licence pour tous les États... Le Food Control me cherchait des ennuis à cause de l'ail...

Benesi ne vivait que pour l'ail. Il sentait l'ail, parlait d'ail, rêvait d'ail. Kovask échangea un regard avec Cesca Pepini.

— On a travaillé toute la nuit... On connaît tout le monde dans le coin. Et puis, la solidarité italienne, hein ?

Kovask se demandait si Benesi ne touchait pas un peu à la Maffia,

plutôt Cosa Nostra. À voir même si le sénateur lui-même... Mais dans des limites raisonnables.

— On avait d'abord songé au vétérinaire qui soigne les vaches... Pas les vaches, les buffles... Mais c'est un demi-fou... Il se sert d'un fusil lance-seringues pour anesthésier les grosses bêtes... Et il a déjà tiré avec sur des importuns... Complètement fou... Mais il y avait Ernst Cooper et nous n'y pensions même pas...

— Qui est ce Cooper ?

— Un gros entrepreneur en maçonnerie... Il a une spécialité de villas méditerranéennes. Il fait fureur dans le pays... *Si, si...* Grand constructeur. Tout le monde en veut de ses maisons... Tuiles romaines, génoises et tout le reste... Rien que des maçons italiens... Cent peut-être... Alors voilà que ce matin il va arriver à son bureau tout content... Le matin il se frotte toujours les mains, ce brave Ernst... Il tapote ensuite le derrière de ses dactylos... Puis, il convoque son chef des travaux... Luigi... Un Italien... Et que va lui dire Luigi ? Vous ne devinez pas ?

Il se retournait alors que la circulation devenait intense à l'approche de la ville. La Mamma fermait les yeux et Kovask ne put s'empêcher de tendre la main. D'un coup de volant Arturo doubla un gros camion chargé de cageots de légumes, regarda le chauffeur avec reproche.

— Luigi va lui dire que c'est la grève illimitée... Voilà ce qui attend le gros Ernst qui se frotte les mains chaque matin... Là il va crier, c'est sûr... Et puis, sur les conseils de Luigi, il prendra le téléphone et m'appellera.

Arturo plia le coude pour regarder l'heure à sa grosse montre du poignet.

— Dans trois quarts d'heure... Nous avons le temps de prendre un petit déjeuner à l'Italienne... Coppa, salami. Pas vrai, *signora* ?

— *Certo !*

— Mais pourquoi vous téléphonerait-il ? demanda Kovask. Et qui est ce Ernst Cooper ?

— Je n'ai pas dit ? Il dirige le Dynamic Club... de la région... Il fait aussi des travaux à Bois-Jolis...

Kovask tapota l'épaule grassouillette de Benesi, se renfonça dans son fauteuil à cause de l'odeur de l'ail. Discrètement il flaira sa main et n'eut plus aucun doute. Arturo était saturé d'ail. L'odeur exsudait de lui sans arrêt.

— Bonne affaire, hé ?

— Mais vous êtes sûr qu'il va vous téléphoner ?

— Sûr ? Il me demande si j'en suis sûr ! fit Arturo en levant les deux mains en même temps au-dessus de son volant, tandis que le mini-bus zigzagait légèrement sur l'autoroute.

— Mais oui, j'en suis sûr, puisque je suis le beau-père de Mario et que Mario c'est le délégué syndical de l'entreprise Cooper... Vous comprenez ?

— *Capisco*, répondit Kovask, ce qui parut réjouir Arturo.

— Et Mario est d'accord ? demanda la Mamma.

— Hé ? Pourquoi il ne serait pas d'accord, Mario ? Il a épousé ma fille, non ? La fille d'Arturo Benesi. Il a une belle femme, Mario, de beaux petits, quatre, et quand il a besoin de quelque chose, Mario, il sait que beau-papa est là. Vous croyez qu'il a quelque chose à me refuser, Mario ? Non. D'ailleurs Cooper il ne cherchera pas à rencontrer Mario. Il téléphonera directement à l'usine.

L'usine ! Il y avait d'abord l'odeur douceâtre du jus de tomate qui était malaxé dans d'énormes cuves. Mais l'ail en relevait la fadeur et plus on avançait plus ce parfum dominait. Dans l'appartement des Benesi, il régnait en maître, en dieu souverain de la réussite sociale de la famille. Il y avait une *mamma* opulente, autre signe extérieur de richesse et quelques autres membres du clan, pas plus d'une douzaine avec les oncles, les tantes, les filles, belles-filles, gendres. Pas de fils, expliqua Arturo des larmes dans les yeux, parce qu'il préparait une salade d'oignons avec de l'huile d'olive verdâtre. En provenance directe des champs de Sicile.

Cooper appela à 8 heures pile. Lorsque le téléphone sonna, Arturo écarta ses mains en signe de triomphe, prit le temps de mâcher un peu de coppa, de boire une gorgée de vin avant de daigner décrocher.

— Ernst ! s'exclama-t-il, joyeusement surpris. Quel honneur ? Et la petite famille ? Et la pêche à l'espadon ? Et l'entreprise ? Quoi ça ne va pas l'entreprise ? La grève ? Oh ! quelle malchance... La grève... Et vous avez deux maisons à terminer sinon c'est une astreinte ? Combien l'astreinte ? Cent dollars par jour ?... Quelle tuile !

Il rit aux éclats.

— C'est le cas de le dire, hein ? La tuile ! Mais que puis-je pour vous ? Mario ? Mon gendre ?

Arturo redevint sérieux.

— Mon gendre c'est mon gendre. Vous me connaissez ? Farouchement indépendant. Il a son caractère celui-là et je ne suis que le beau-père... Je ne sais pas si j'ai le droit d'intervenir... Vous pensez

le contraire ? Je vais voir ce que je peux faire, monsieur Cooper... Si vous veniez boire un peu de grappa avec nous... C'est ça... Vous amenez Mario dans votre belle Rolls... Et nous vous attendons. *Ecco... Ciao...*

Il raccrocha, versa du vin à la ronde.

— C'est vrai, quoi... Mario il est majeur ? *Vero* ? Je ne vais quand même pas lui apprendre ce qu'est le syndicalisme, non ?

Lorsque Cooper arriva, flanqué d'un garçon maigre et noir de peau et de poils, Arturo se précipita et le serra dans ses bras. Cooper était grand, rose, musclé. Il paraissait résigné au pire. La pièce se vida et il ne resta plus que Mario, son beau-père, l'entrepreneur et les deux envoyés du sénateur Maroni. Arturo Benesi servait le café, l'expresso, la grappa.

— Si on discutait maintenant, gémit Cooper.

— Oui, on va discuter, dit Arturo qui désigna ses deux hôtes. Vous les voyez, Ernst ? Eh bien, vous allez les conduire à Bois-Jolis... Le plus vite possible.

La mâchoire énergique de Cooper s'affaissa sur son début de double menton et lui donna l'air idiot.

— Bois-Jolis ? Vous devenez fou, Arturo ?

— Non... Il faut les conduire là-bas... Vous avez de l'imagination, mon vieux, et c'est le moment de le prouver...

— Mais je n'ai aucun travail en cours là-bas.

— Il y a toujours quelque chose à faire, non ?

Benesi sirotait sa grappa, faisait claquer sa langue. Kovask finissait par se demander si c'était du marc ou du jus d'ail qu'il était en train de boire en se forçant. La Mamma y allait plus gaillardement, mettant du sucre en poudre dans son verre d'alcool pour en adoucir la rugosité.

— Ce que vous me demandez là..., dit Cooper.

— Mario ! lança Arturo. Tu m'as bien dit qu'il y avait beaucoup d'argent dans la caisse du syndicat ?

— Elle déborde, dit Mario le visage fermé.

— Vous pouvez bien tenir deux semaines, hé ?

— Quoi, deux semaines, deux mois s'il le faut !

Cooper sauta sur son siège.

— Deux mois ? Vous êtes fous !

Mais il savait que ce n'était pas du bluff, et alors pour la première fois il regarda ces étrangers. Surtout cet inconnu au visage bronzé, aux cheveux si décolorés qu'ils en paraissaient blancs. Jusqu'au regard blanc lui aussi, comme délavé. Il éprouva une sorte de malaise, comprit que l'homme représentait un pouvoir inconnu, une force tranquille et parfaitement légitime. Il avait assez de flair pour deviner qu'il se trouvait en présence d'un envoyé de l'Administration fédérale. Arturo Benesi avait des relations étendues. Ces foutus Italiens possédaient des protections jusque dans les sphères de la Maison-Blanche, des appuis avec lesquels il fallait compter.

— Vous voulez pénétrer dans le domaine de Bois-Jolis ? demandait-il.

Kovask inclina la tête :

— Arturo vous l'a dit. Mais je ne tiens pas à me faire remarquer. Puisque vous êtes l'entrepreneur attitré des constructions du domaine et en même temps le président du Dynamic Club...

— Oh ! vous savez, ici dans cette ville, il n'a pas beaucoup d'influence... Les autres clubs sont plus puissants.

— Il me suffit que vous soyez président de celui-là. Vous avez les plans détaillés du domaine ?

Cooper finit par l'admettre de mauvaise grâce.

— Nous les consulterons. Vous saurez m'indiquer les meilleurs endroits pour se cacher et observer sans être vu.

— Je ne comprends pas, fit Cooper effaré. Ce n'est qu'un centre de vacances...

— Vous n'avez pas entendu parler des accidents de chasse, monsieur Cooper ?

— Voyons, Ernst, dit Arturo, souvenez-vous...

— Oui, mais cela arrive quelquefois... Bien sûr la coïncidence est curieuse...

— Vous n'entretenez pas de relations suivies avec la direction de Bois-Jolis ?

— Si... Le régisseur s'appelle Gruder. Il n'habite pas la grande demeure, mais dans une maison à côté... Il y a des tas de gens, beaucoup de Noirs, valets et femmes de chambre...

— Pénétrez-vous dans la grande bâtisse ?

— Jamais quand il y a des congrès... Je sais qu'en ce moment il y a des visiteurs... En général je ne vais jamais là-bas, dans ces périodes-là et ma présence risque de paraître suspecte.

Il hésita, puis osa demander :

— Vous appartenez au F.B.I. ?

— Ernst, fit doucement Arturo. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra pour toi. Mais tu n'auras rien à regretter, va... Je saurai me souvenir de ta compréhension et si jamais tu as des problèmes avec l'administration, tu pourras toujours compter sur moi.

— Et la grève ?

— Les ouvriers reprendront le travail dans moins d'une heure. Pas vrai, Mario ? C'est bien ce que tu m'as dit ?

Personne ne parut remarquer que depuis son arrivée le gendre ne s'était pas entretenu en aparté avec son beau-père. Mario approuva de la tête, toujours aussi farouche.

— Je peux prendre une fourgonnette tôle, dit Cooper. Vous pourrez vous cacher là-dedans... La dame vous accompagnera aussi ?

— Non, dit Kovask... Pas pour le moment... Mais peut-être qu'elle me rejoindra plus tard...

— Je devrai faire un autre voyage ? s'exclama Cooper. Mais toutes ces allées et venues paraîtront suspectes.

— Vous êtes assez malin pour tout arranger, conclut Arturo. Encore un peu de grappa pour sceller notre accord.

— Y a-t-il des gardes ? demanda Kovask.

— Non seulement à l'entrée, mais dans le domaine. Ils patrouillent en Jeep, en aéroglisseur dans les marais, à cheval dans les endroits difficiles.

— Combien en tout ?

— Une vingtaine... Tous d'anciens Marines ou parachutistes. Des types pas très sympathiques.

— Lorsque vous faites des travaux, êtes-vous surveillés ?

— En principe non, mais sait-on jamais. Il y a de nombreux serviteurs qui ne cessent de rôder. Les lads, des hommes à tout faire.

Kovask se tourna vers Benesi :

— Tout à l'heure vous m'avez donné une idée... Procurez-moi une carabine qui tire des seringues hypodermiques. Il me faudra au moins deux douzaines de munitions. Est-ce possible ?

— Rien n'est impossible, dit Arturo. Il y a plusieurs parcs zoologiques dans la région avec des bêtes sauvages difficiles à approcher et je connais le type, l'armurier qui fournit ce genre

d'armes.

— Essayez d'en avoir une démontable qui tienne dans un étui de petites dimensions.

Dans la Rolls de Cooper, Kovask se rendit au siège de l'entreprise où il put consulter les plans du domaine. Il en fit faire un tirage qu'il plia soigneusement. Un garçon de courses livra un petit paquet qui contenait une carabine démontable avec vingt-quatre seringues dosables grâce à une sorte d'aérosol.

— Vous devriez emporter des provisions, lui dit Cooper, si vous comptez rester là-bas plus d'une demi-journée.

— J'ai repéré des points d'eau et des vergers. Pour l'instant ça me suffira amplement. Ils ne fouillent jamais vos véhicules à l'entrée ?

— Tout de même pas, fit Cooper vexé.

Kovask s'installa dans une fourgonnette Ford derrière des sacs de ciment et une grosse vasque en plastique destinée à préparer le mortier. Avec Cooper ils avaient convenu d'un signal. Lorsque l'entrepreneur cognerait trois fois contre la tôle de séparation il sauterait du véhicule. En principe, si tout allait bien, cela se produirait dans l'un des bois touffus à moins d'un *mile* de l'habitation principale.

Une heure plus tard, le Commander s'enfonçait dans une sorte de jungle réduite en suivant un petit sentier à peine marqué qui paraissait se diriger vers le nord.

Il marcha pendant une dizaine de minutes avant d'arriver à l'orée du bois, découvrit une immense pelouse et une vaste demeure blanche parmi un groupe de magnolias géants aux fleurs blanches épanouies et d'érables sycomores. Il ne pouvait plus progresser sans risquer de le faire à découvert. Il s'installa commodément et surveilla l'immense bâtisse. Des tourniquets automatiques arrosaient le gazon, mais il n'apercevait personne. La Ford de Cooper seule était visible dans l'extrême gauche, à côté d'une petite maison basse où devait habiter le régisseur.

Mais après un quart d'heure d'immobilité absolue, il découvrit que la maison principale était surveillée par des hommes armés. Ils ne se déplaçaient que très peu et paraissaient se dissimuler derrière les troncs de magnolias. Ils ne portaient aucun uniforme particulier, simplement des vêtements de loisir genre sportswear.

Cooper lui avait seulement parlé des gardes qui veillaient aux limites du domaine, mais pas de ces gens-là. Était-il vraiment dans l'ignorance ou bien lui avait-il joué un sale tour ? N'était-il pas lui-même président d'un Dynamic Club local ? Il prétendait n'avoir que

très peu de rapports avec les organisateurs des séjours temporaires des membres internationaux mais pouvait-on se fier à sa loyauté ?

CHAPITRE X

À 3 heures, Maxime Carel fut réveillé par les deux hommes qui veillaient dans le couloir. Tandis que l'un le secouait rudement, l'autre, au pied du lit, paraissait le surveiller mais gardait son arme à la bretelle.

— On vous demande en bas, dit l'Italien en mauvais français.

Maxime se redressa, les idées encore floues.

— Qui me demande ?

— Le comité de vigilance. Vous devez comparaître devant pour répondre à certaines questions.

— Et si je refuse de quitter cette chambre ?

— Ne nous obligez pas à vous y contraindre.

— Allez-vous me frapper ?

— Non, mais nous appellerons des karatékas ou des ceintures noires de judo. Vous feriez mieux de vous montrer raisonnable.

Il se rendit compte qu'il avait furieusement envie de quitter cette chambre où il avait eu le tort de s'isoler dès le début de cette folie collective. Il rencontrerait d'autres personnes, aurait peut-être la joie de voir que toutes n'avaient pas basculé dans cette espèce de cauchemar. Il vérifia dans sa veste la présence de sa boîte de cigares, de son briquet et suivit les deux hommes.

Au rez-de-chaussée on le conduisit dans une petite pièce où se trouvaient rangées des chaises pliantes. L'Italien en prit une, la déplia et la lui désigna :

— Attendez là.

C'était encore pire que dans sa chambre si l'attente devait se prolonger. Au bout de dix minutes, alors qu'il allait allumer un cigare, on vint le chercher. Toujours l'Italien et le Français. Ce dernier ne parlait jamais. Maxime pensait qu'il avait honte mais une expression de l'homme modifia son jugement. Ce type paraissait le mépriser. Peut-être était-il navré qu'un de ses compatriotes se soit rendu coupable de sympathies marxistes ?

Dans une pièce, plusieurs personnes se trouvaient assises du même côté d'une longue table. Il reconnut les Montel, mari et femme, Benito

Rosario et deux délégués étrangers dont il ignorait les noms.

— Asseyez-vous, dit Montel.

Il n'y avait qu'une seule chaise de l'autre côté de la table et il les avait tous les cinq en face de lui.

— J'ai obtenu, disait Montel, que la direction de cette commission me soit confiée. Vous pouvez compter sur mon impartialité.

Sa femme Josette serrait les lèvres avec une telle force que de minuscules rides éclataient en un seul point et se propageaient dans toutes les directions.

— Il y aussi votre défenseur Benito Rosario.

— Je vous récuse tous, dit Maxime. Est-ce que vous allez poursuivre longtemps cette comédie stupide ?

— Je vous le disais bien ! s'écria Josette Montel. Il n'en démordra pas. Il veut gagner du temps. Parce qu'il est coupable et...

— Tais-toi, dit son mari. Nous sommes ici pour en décider et je n'admets pas cette anticipation. Puis-je vous demander une chose, monsieur Carel ? Pourquoi avez-vous insisté pour effectuer ce voyage ?

— Mais c'est vous-même qui m'avez désigné ! répliqua Maxime indigné.

Montel secouait la tête :

— Absolument pas. Votre directeur m'a dit que vous désiriez faire partie de la délégation française et qu'il n'y voyait aucun empêchement. Donc vous lui en aviez parlé ?

— Parce que vous-même m'aviez pressenti.

— Mais vous n'étiez pas obligé de répondre comme vous l'avez fait au formulaire, dit sa femme, donc vous désiriez venir ici. À n'importe quel prix même en établissant un faux.

— Sachez, madame Montel, que je ne vous adresserai plus jamais la parole de ma vie, fit-il très calmement.

Il y eut des sourires et il comprit qu'il venait de se montrer enfantin.

— Demandez-lui, fit-elle alors avec ironie, s'il est prêt à remplir ses engagements, c'est-à-dire à défendre par les armes les libertés occidentales et l'économie libérale.

— Vous avez entendu ? demanda Montel.

— Dans certaines circonstances, pourquoi pas.

— Alors pourquoi a-t-il épousé une trotskyste ? demanda M^{me} Montel.

— Ça n'a rien à voir, dit-il. Ma femme ne fait plus de politique.

— Pourquoi écrit-elle de telles horreurs alors ? Vous demandant de... d'uriner à sa place sur le flambeau de la statue de la Liberté.

— Il y a aussi autre chose concernant Allende, répliqua-t-il. Ma femme a l'habitude de plaisanter.

Sur le point de leur parler de la photo de Trotski qu'il avait trimbalée dans ses bagages à Moscou, n'osant même pas s'en débarrasser de crainte d'être surpris, il réalisa qu'il était en train de se défendre contre leurs accusations et haussa les épaules.

— Ce sont des plaisanteries peu ordinaires, fit remarquer un des étrangers avec l'accent espagnol... Ce n'est pas très obligeant pour nos amis américains.

— D'ailleurs ils ont refusé leur visa à M^{me} Carel, précisa la femme.

— Vraiment ? Pourtant depuis quelque temps ils sont très coulants avec les visas.

Montel parut agacé par cette histoire-là et préféra en revenir au formulaire.

— Si vous respectez votre engagement, celui de défendre notre société libérale, puis-je vous demander quelles sont vos intentions futures ?

— Je l'ignore.

— Vous avez peut-être remarqué au cours de notre congrès à New York et également dans celui que nous tenons ici, des personnes qui ne vous paraissent pas tout à fait conformes à cet idéal... Nous vous offrons la possibilité de vous ra... dédouaner en nous les désignant.

— Eh bien ! nous y voilà ! triompha Maxime. Nous en venons à la délation pure et simple.

— Il s'agit simplement de faire votre devoir civique, lança sévèrement Montel. Si vous refusez, c'est que vous-même avez mauvaise conscience ou que vous désirez protéger quelqu'un.

— J'ai toujours été contre le mouchardage tout simplement, répondit Maxime.

— Que pensez-vous de l'attitude de Charvin, lors du congrès de New York ?

Maxime essaya de réfléchir rapidement, puis balaya toute prudence :

— J'estime qu'il a bien fait.

— Dans ce cas pourquoi n'avez-vous pas suivi son exemple au lieu de vous immiscer parmi nous ?

— Par curiosité.

— Quel genre de curiosité ? Personnelle ? Ou bien votre attitude était-elle dictée par d'autres ?

— Personnelle.

— Quelle hypocrisie ! cria Josette Montel. À plusieurs reprises, chez nous, vous n'avez pas dissimulé vos sympathies pour les socialistes français... Lorsqu'ils ont remporté les municipales, vous vous êtes même réjoui... Vous ne pouvez le nier.

— Comme la majorité des gens, dit Maxime.

— Écoutez, Carel, donnez-nous un nom, un seul et je vous assure que tout ira bien mieux ensuite.

Maxime croisa ses jambes et regarda vers le plafond d'un air détaché.

— Cette attitude est inadmissible ! explosa M^{me} Montel.

— Carel, dit son mari, j'ai ici une liste de cinq suspects... Si vous me dites le nom d'un des cinq tout sera fini. Vous les connaissez tous, mais il est possible que parmi eux vous ayez eu l'occasion d'entrer en sympathie avec une certaine personne en particulier.

Maxime n'écoutait que d'une oreille distraite et les paroles enrobées de précautions de Montel n'atteignirent pas immédiatement sa compréhension.

— Voyons, Carel, essayez de vous montrer coopératif.

Il regarda « son avocat » Rosario, mais ce dernier fuyait le contact.

— Depuis votre séjour new-yorkais, vous avez échangé des impressions, des confidences avec... Enfin, vous avez lié connaissance avec plusieurs personnes, mais l'une d'elles vous a paru plus intéressante, non ?

Soudain Maxime comprit et faillit se dresser. Montel depuis un moment essayait de lui faire admettre qu'il s'agissait de Clara Mussan. Elle faisait donc partie des cinq autres suspects ? Mais comment avaient-ils pu la mettre en accusation ?

— Répondez, voyons, supplia Montel.

— Vous attendez une délation. Vous usez du système typiquement américain qui veut qu'en dénonçant l'auteur d'un délit dont on est soi-même soupçonné on bénéficie de l'indulgence du tribunal ?

D'un geste de la main, Montel parut écarter cette interruption :

— Ne philosophez pas... Êtes-vous disposé oui ou non à nous donner le nom de cette personne ?

— Ce serait ignoble et ridicule... Ridicule, parce que personne ici n'a commis le moindre délit et vous le savez bien, même si votre rôle actuel vous enfle de suffisance et de joie sadique.

— Je ne vous permets pas...

Maxime se leva, mais aussitôt les deux hommes armés s'avancèrent et le saisirent chacun par un bras. Il commençait de se débattre, lorsqu'il vit Rosario lui faire un signe discret de mise en garde.

— Lâchez-moi, dit-il, je vais me rasseoir.

Montel était pâle comme s'il avait redouté qu'il ne se jette sur lui pour le frapper. Ils étaient tous, sauf Benito Rosario, agités de sentiments émotionnels de bas étage. La peur, la haine, le plaisir de voir humilier.

— Carel, je suis au regret de vous dire que désormais je n'essayerai pas de vous aider, car vous y mettez trop de mauvaise volonté...

— Je ne cesse de le dire, ajouta sa femme pincée.

— Mais vous aviez une occasion de collaborer avec nous.

Il se pencha vers son voisin immédiat, l'Espagnol, comme pour recueillir son avis, puis se tourna vers sa femme et vers l'autre homme qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là. Il n'avait pas cherché à questionner Rosario.

— Nous allons faire venir le témoin, dit-il d'une voix sourde. Vous n'avez rien à déclarer ? Vous ne voulez pas revenir sur votre position ?

Maxime se demanda de quel témoin il pouvait s'agir et lorsqu'il eut secoué la tête il se sentit envahi par une très grande appréhension. Un des gardes ouvrit la porte dans son dos, quitta la pièce. Durant tout le temps de son absence il y eut un grand silence. Maxime n'entendit pas l'homme revenir mais il lut dans les regards de ses vis-à-vis qu'il était de retour avec le fameux témoin.

— Approchez, dit Montel.

Bien qu'il n'osât pas tourner la tête ni d'un côté ni de l'autre. Maxime vit des taches de couleur sur la gauche, sut qu'elle portait une robe fleurie.

— Voulez-vous apporter une chaise ?

Un des « gardes » dut aller en chercher une dans la petite pièce où Maxime avait été enfermé durant dix minutes. Lorsqu'elle fut assise, il

tourna la tête vers elle, mais elle continua de fixer Pierre Montel. Elle ne manifestait aucune émotion apparente, était soigneusement maquillée et coiffée. Il avait imaginé Clara Mussan craquant, à bout de nerfs, physiquement anéantie.

— Clara Mussan, vous avez bien voulu vous montrer entièrement coopérative et je pense que le comité de vigilance devant lequel vous comparâtes vous en tiendra compte. Je puis même vous l'assurer, car aucune charge ne sera retenue contre vous.

Tandis que son mari parlait, Josette Montel pinçait sa vilaine bouche de harpie et ses yeux reflétaient son dépit et son impatience. Elle aurait certainement souhaité que la jeune femme soit également inquiétée.

— Durant plusieurs jours vous avez sympathisé avec Maxime Carel. Je ne vous demande pas quelles étaient vos relations exactes...

— Nous avons couché ensemble, dit tranquillement Clara Mussan, et je ne veux pas le dissimuler, bien au contraire. N'est-ce pas sur l'oreiller, comme on dit en France, que se font les confidences les plus inattendues ?

Montel hocha la tête d'un air satisfait. Maxime était sûr que sa femme traitait Clara de salope dans son for intérieur.

— Maxime Carel vous a fait des confidences ?

— À plusieurs reprises.

Maxime remarqua qu'elle portait toujours une bande au poignet à la suite d'une foulure au cours de la séance de judo. Il avait l'impression que cela remontait à des semaines, alors qu'il ne s'était écoulé que quelques heures.

— Carel était anxieux, mal à l'aise depuis le début. J'ai d'abord pensé qu'il avait des remords de tromper sa femme, mais ce n'était pas son véritable souci. J'ai vite compris qu'il était venu à New York dans le but de se renseigner sur les véritables motifs de ce congrès... Et lorsqu'il a fallu remplir ce formulaire, son anxiété n'a fait que croître. Ce soir-là nous avons dîné ensemble et il m'a confié qu'il avait pris de gros risques.

Non, il n'avait pas dit exactement cela, mais peu importait. Le plus pénible n'était pas ce qu'elle disait mais qu'elle accepte de le dire, de comparaître devant ces juges de carnaval, qu'elle joue le jeu. Mais en même temps il avait une compréhension d'ensemble de leur façon de procéder, une fois les gens mis en condition et amenés à la suspicion totale. On attendait des suspects retenus qu'ils s'accusent mutuellement et réciproquement jusqu'à créer une situation

irréversible. Clara Mussan était une jeune femme intelligente, lucide, capable de bien gérer ses affaires et pourtant elle était tombée dans le piège parce que dans le fond d'elle-même, elle était vulnérable, sensible. Il se souvenait de ses propres confidences. Elle n'avait aucune prévention politique, vivait même dans une certaine inconscience. Mise brutalement en face d'une menace habilement suggérée, menacée elle-même, accusée, elle n'avait pu résister et s'était mise à parler. Ils n'avaient éprouvé l'un pour l'autre qu'une attirance physique confortée par une complicité amusée sur ce séminaire, puis avaient partagé une certaine angoisse. Il n'aurait jamais pensé qu'elle accepte aussi rapidement de le charger pour se tirer d'affaire.

— Qu'en avez-vous conclu ?

— Qu'il recherchait un but secret... Tenez, lorsque Charvin s'est dressé dans la salle du *Sheraton* pour protester contre les paroles de John Matton, Maxime Carel approuvait entièrement cette attitude. Il la trouvait courageuse. Je me suis demandé pourquoi lui aussi n'en faisait pas autant. Et j'en suis arrivée à la conclusion qu'il préférerait se taire, masquer ses propres convictions que de risquer de ne pas aller au bout de ce séjour américain.

— Votre analyse est excellente, dit Montel. Avez-vous d'autre chose à nous raconter ?

— Oui... Je suis certaine qu'il approuve le Programme commun de la Gauche française. À New York il m'a dit assez cruellement qu'avec le plein emploi le genre d'entreprise que je dirige risquait de disparaître et j'ai eu la certitude qu'il s'en réjouissait.

Lorsqu'il avait dit cela il ne pensait pas lui faire de la peine, ni l'inquiéter sur l'avenir de son entreprise de main-d'œuvre temporaire. Mais, évidemment il avait pu l'ulcérer sans s'en rendre compte dans sa fierté et sa satisfaction de femme d'affaires.

— C'est aussi à notre arrivée ici qu'il a essayé de me convaincre de devenir en quelque sorte sa complice.

Maxime sursauta pensant qu'elle dépassait les bornes.

— Voulez-vous nous expliquer ?

— Il me disait que le cadre avait été judicieusement choisi avec son luxe, sa douceur de vivre, ses références aux charmes de la vie sudiste d'avant la guerre de Sécession. Pour lui les serviteurs noirs n'étaient là que pour nous donner le sentiment de supériorité de notre race, nous rendre plus palpables les pouvoirs dont nous disposons et que par notre lâcheté nous acceptons de laisser se détériorer. Il disait que nous étions mis en condition et que le reste n'était fait que pour nous effrayer, nous conditionner, pour nous donner l'envie irrésistible

de lutter. Les films sur les atrocités communistes, les buffles rouges, autre symbole de la sauvagerie communiste. J'ai d'ailleurs remarqué au cours de la partie de chasse qu'il lui était quasiment impossible de tirer sur ces animaux, justement parce qu'ils étaient le symbole de ce qu'il admire en secret. D'ailleurs, lorsqu'il a tiré il n'en a même pas blessé un seul.

Le regard de Maxime croisa celui de Rosario et y lut la même stupeur. Il était impossible que la jeune femme ait trouvé seule de telles subtilités.

— Mais c'est hier au soir, lorsque Hugues Harlington a sauté sur la scène pour nous avertir que des éléments subversifs s'étaient glissés parmi nous, que je l'ai vu prendre peur. Il a cherché ma main pour la serrer convulsivement.

Non, c'était faux. Leurs mains s'étaient retrouvées d'instinct sans que l'un ou l'autre en ait pris la seule initiative. Elle mentait, mentait sous la montée d'une frousse incontrôlable.

— Lorsqu'il a quitté la salle des conférences, j'ai tout de suite pensé qu'il allait essayer de fuir. Il était fortement bouleversé et a perdu alors sa prudence habituelle.

Benito Rosario n'avait pas caché ses propres inquiétudes, ses révoltes indignées. Pourquoi ne l'accusait-elle pas lui aussi ? Pourquoi concentrait-elle toute sa rage de destruction sur lui seul ? Parce qu'il était l'un des suspects et qu'elle en était une autre ? Oui, c'était une explication plausible, mais qui le déprimait. Non, qu'il eût souhaité voir l'Italien mis en cause mais cette obstination avait quelque chose de fantastique.

— Vous a-t-il fait part de ses intentions une fois rentré en Europe ?

— Pas précisément, mais je suis certaine qu'il aurait cherché par tous les moyens à nuire au Dynamic Club.

— De quelles façons ?

— Par des racontars, peut-être par des articles de journaux. Il ne les aurait pas écrits lui-même, mais aurait fourni la matière à des journalistes de l'opposition.

— Pensez-vous qu'il appartienne à l'Internationale terroriste ?

Clara Mussan hésita. Mais au point où elle en était, pourquoi se serait-elle arrêtée en si bon chemin ?

— Pas directement, dit-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Je sais que sa femme appartient à une formation d'extrême

gauche et j'ai rapidement eu la conviction qu'elle influençait grandement son comportement dans la vie.

Il ne se souvenait pas de lui avoir parlé de Patricia. Peut-être avait-il fait quelques allusions à son sujet, mais il admettait qu'une femme aussi intuitive que Clara Mussan ait pu en retirer beaucoup plus qu'il n'en avait dit.

— Donc, en fait il travaille pour cette formation d'extrême gauche ?

— Que ce soit conscient ou non, oui certainement.

Depuis le début, il attendait en vain un signe, un clin d'œil, une intonation qui le rassurât. Pouvait-il interpréter la réserve qu'elle formulait comme une tentative de cette sorte ? Il ne le pensait pas.

— Vous avez pleinement conscience vous-même de la gravité de vos propos ? demanda Benito Rosario qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche Votre témoignage est d'une très grande gravité, vous vous en rendez compte, j'espère.

— Me prenez-vous pour une menteuse ?

— Non, mais je trouve surprenant qu'ayant été la maîtresse du suspect vous mettiez tant de hargne à l'accabler.

Clara Mussan resta impassible, déterminée.

— Je suis chargé de la défense de Maxime Carel et vous n'avez rien fait pour me faciliter la tâche.

— Tout ce que j'ai dit est la stricte vérité, répliqua Clara Mussan.

Pour Maxime tout se détraquait et maintenant il se méfiait de Rosario. Ce dernier ne lui avait-il pas tendu un piège avec ses petits messages griffonnés qu'il brûlait tout de suite après ? Pourquoi le prévenir qu'il était là pour l'aider alors que dans le même temps il participait pleinement à cette mascarade terrifiante ?

— Eh bien, madame Mussan, je vous remercie, dit Pierre Montel. Vos déclarations ont été enregistrées et vous n'aurez pas besoin de comparaître devant le comité de vigilance. Vous voilà lavée de tout soupçon et je pense que dans quelques instants vous serez libre d'aller et venir à votre guise.

— Puis-je aller dans ma chambre ? Je n'ai pas pu prendre le moindre repos depuis hier au soir.

Était-ce l'explication que Maxime attendait ? L'avait-on interrogée, harcelée durant des heures, l'empêchant de prendre une minute de sommeil ? Mais comment dans ce cas pouvait-elle être aussi fraîche, maquillée, porteuse d'une robe que la veille elle n'avait pas revêtue ?

Clara Mussan mentait cette fois.

— Je pense que vous le pouvez.

Elle quitta la pièce et Maxime fut soulagé de la voir partir. Il était certain que si Montel l'avait poussée dans ses retranchements, elle aurait pu encore parler contre lui durant des heures. Il se sentait vidé, amer, dans l'impossibilité de réagir.

— Avez-vous quelque chose à ajouter, Carel ? demanda Montel.

Il secoua lentement la tête.

— Vous reconnaissez les faits ?

Mais il continua de secouer la tête.

— Je demande la permission de m'entretenir avec mon client, dit Benito Rosario d'une voix ferme.

Lui aussi prenait goût à son rôle d'avocat. Le salaud, dire qu'il avait failli marcher dans ses combines. Désormais, il ne pouvait plus se fier à personne. Il se retrouvait seul face à une machination incroyable qui se préparait à le broyer. Il n'avait même plus l'humour de traiter cette horreur de mascarade.

— Venez, lui dit Rosario, nous allons discuter ensemble dans un autre endroit.

Il se leva machinalement et le suivit.

CHAPITRE XI

Tranquillement, Kovask avait rempli une douzaine de seringues hypodermiques d'une dose suffisante pour endormir pendant plusieurs heures un être vivant de quatre-vingts kilos. Même s'il ne faisait que soixante kilos, la dose ne serait pas dangereuse et l'animal dormirait quelques heures de plus simplement, mais le Commander ne pensait pas qu'il aurait à tirer sur un animal.

Ernst Cooper avait quitté le domaine à bord de sa fourgonnette Ford. Il l'avait vu passer non loin de lui et jeter des regards furtifs vers le bois où il se cachait sans se douter qu'il n'était qu'à quelques mètres de lui.

La matinée s'avavançait et il n'était pas loin de 11 heures. Tout restait calme dans la vaste demeure comme si les hôtes et le personnel prolongeaient leur grasse matinée. Il n'avait aperçu que deux valets noirs en costume à la Française et une grosse femme noire qui ressemblait fort à une nounou du temps de l'esclavage. Tout respirait le calme et la sérénité, un certain luxe même dans lequel la nature exubérante et odorante apportait une grande part.

À tout hasard il avait glissé une seringue dans la culasse de la carabine à air comprimé qu'il avait pu monter sans la moindre peine. Plusieurs personnes apparurent alors sous le péristyle et descendirent les marches. Elles se dirigèrent vers la droite et il n'aperçut que des femmes, en compta quatre. Visiblement elles se dirigeaient vers une roseraie. Un jardinier, noir, les y attendait et coupa des fleurs avec un sécateur, les remettant l'une après l'autre, avec des gestes harmonieux et respectueux, aux visiteuses.

Puis elles allèrent se promener dans des sortes de bosquets où le jasmin s'accrochait à des treillages de bois. Elles en cueillirent également, Kovask pouvait les entendre rire et bavarder en Français et en Italien.

Au bout d'un moment elles finirent par rentrer avec leurs bras chargés de fleurs. Pour un témoin ignorant des faits, il n'y avait là que beauté et calme. Le Commander se sentit d'autant plus mal à l'aise à la pensée qu'un homme pouvait se trouver en danger de mort dans cette belle demeure.

Le sénateur Maroni lui avait communiqué les rapports de Marlow, l'agent secret du Trésor mort dans un mystérieux accident de la route,

non loin de Bois-Jolis. Ce qu'écrivait Marlow était incroyable, mais Kovask avait connu d'autres situations tout aussi extraordinaires.

Un peu avant midi, des Land-Rover commencèrent de s'aligner devant la maison. Il en compta une douzaine, toutes conduites par des hommes de couleur blanche revêtus d'une tenue léopard. Il regrettait de ne pas avoir de jumelles pour détailler leur visage et en retenir les traits. Mais l'un d'eux descendit et il aperçut la carabine qu'il portait à l'épaule, une arme pour gros gibier.

Rapidement il prit les plans de Bois-Jolis et les déplia. Si une chasse devait avoir lieu, elle aurait certainement pour cadre la savane qui occupait le centre du domaine. C'était une grande surface coloriée en jaune sur le plan d'origine. Un véritable désert au cœur de l'immense propriété. Elle devait mesurer quinze kilomètres sur douze environ et était bordée au nord par un bois touffu, une véritable jungle, à l'est par des marécages, genre bayous avec des palétuviers, des roseaux et des arbres immergés. Un endroit dangereux où les alligators n'étaient pas les plus à craindre. Il songeait aux serpents et aux terribles tortues carnassières. À l'ouest s'étendaient à perte de vue des champs de coton et de maïs. Lui se trouvait au sud. Pour atteindre la savane, il lui faudrait marcher pendant au moins une heure. Il lui fallait prendre une décision. Sur place son action se trouvait limitée. Il ne pouvait affronter des dizaines de chasseurs et de gardes.

Sans plus attendre, il s'enfonça dans le bois, essaya de suivre une piste qui se dirigeait sensiblement vers le nord. Il courait durant deux minutes, marchait un temps égal, sachant qu'il parcourait environ cinq ou six *miles* à l'heure. Depuis qu'il travaillait pour le sénateur Holden, il manquait d'entraînement. Du temps de l'O.N.I., les services secrets de l'U.S. Navy, il suivait régulièrement des stages d'entretien. Il lui faudrait sérieusement songer à trouver un endroit de remplacement.

Lorsqu'il atteignit l'orée de la savane il était en nage et dut se reposer quelques instants. Désormais il allait marcher à découvert. Il n'y avait que de l'herbe, encore verte et haute, mais aussi de grands espaces dénudés, quelques groupes d'arbres, souvent des magnolias. Quelques baobabs qu'on avait essayé de transplanter mais qui n'atteignaient pas le développement des espèces africaines.

Il avait repris sa progression depuis une demi-heure, lorsqu'il dérangerait un troupeau de gazelles couchées dans l'herbe. Le vent lui soufflait au visage et les animaux ne l'avaient pas flairé. Au dernier moment elles se dressèrent toutes en même temps. Il crut pendant quelques secondes qu'il s'agissait d'hommes. Dans une série de bonds fantastiques elles s'éloignèrent de lui. On devait les apercevoir de très loin en train de fuir le point déterminé où il se trouvait. Rapidement il

fonça sur la droite vers un groupe d'arbres derrière lequel il pouvait se dissimuler.

Sa méfiance naturelle se trouva confirmée, lorsqu'il entendit le bruit d'un moteur. Il ne pouvait voir le véhicule, mais pensait qu'il s'agissait d'une Jeep. Il se mit à courir, se retournant pour regarder avec inquiétude la traînée qu'il laissait dans les hautes herbes. Certes, elles se redressaient assez vite, encore gorgées de sève mais pas assez pour que ces gardes qui arrivaient ne découvrent trace de son passage. Renonçant à son groupe d'arbres il se jeta sur le côté et se tapit tant bien que mal à l'affût.

Le vent lui apporta une odeur de gaz d'échappement. La Jeep se trouvait donc au vent, devant lui, mais peu après il entendit le moteur dans son dos, comprit que le conducteur effectuait de grands cercles concentriques avec, pour centre, l'endroit où il avait effrayé les gazelles. Le soleil était au zénith et les gardes du domaine savaient fort bien qu'à cette heure de grande chaleur les animaux ne se dérangent pas sans raison lorsqu'ils sommeillent. Peut-être penserait-il qu'il s'agissait d'un simple braconnier. Il devait y en avoir dans ce domaine gorgé de gibier de toute sorte. Mais fatalement ils découvriraient sa piste et le traqueraient.

Une nouvelle fois la Jeep fut devant lui, à un demi-*mile* seulement et dans cette nature non polluée cette odeur de gaz d'échappement lui parut une sorte de vandalisme. Le véhicule continuait de tourner et allait fatalement tomber sur la traînée dans les hautes herbes.

Cela arriva quelques secondes plus tard. Le moteur cessa de gronder. Le chauffeur avait stoppé et son compagnon avait dû mettre pied à terre pour examiner ses traces. Ils allaient bientôt savoir qu'il s'agissait d'un humain et venir dans sa direction.

Normalement le pare-brise de la Jeep serait baissé et il pourrait viser et toucher sans difficulté. Sinon, il devrait attendre que le véhicule passe devant lui pour toucher l'homme assis à côté du chauffeur. Il commencerait par ce dernier. Il ignorait combien de temps mettait la drogue pour endormir sa victime, mais la piqure, surprenante, sinon douloureuse, serait suffisante pour faire perdre à n'importe qui le contrôle de la direction.

La Jeep venait, à petite allure et il dut se rendre entièrement maître de ses nerfs pour ne pas se dresser trop tôt. Il estimait qu'à dix mètres il avait toutes les chances pour lui. Il endormirait le chauffeur, rechargerait l'arme en cinq secondes et pourrait avoir l'autre type si tout allait bien.

Les coups d'accélérateur rageurs pouvaient l'induire en erreur. Les roues patinaient dans des zones de sable, sur des monticules où l'herbe

encore grasse devenait glissante. Il se força à compter jusqu'à sept et se dressa. Le pare-brise était baissé et le chauffeur torse nu. Il visa à l'épaule, tira, se baissa sans s'occuper des suites de son geste, rechargea, voulut se dresser mais une balle siffla à ses oreilles. Il n'avait pas affaire à des débutants et dès que le chauffeur avait été touché, son compagnon avait sauté du véhicule en détresse pour se jeter à plat ventre.

Kovask en fit autant. Tout devenait incertain, affolant car la Jeep continuait de marcher. Elle jaillit soudain à deux mètres de lui et il faillit perdre son sang-froid, vit à temps que le chauffeur effondré, endormi par le puissant somnifère, continuait d'appuyer sur l'accélérateur tandis que les roues braquées à moitié entraînaient la Jeep dans un cercle perpétuel de deux cents mètres de rayon.

En deux bonds il la rejoignit et se mit à courir à la même vitesse où elle roulait, courbé en deux. Elle ne dépassait pas les cinq *miles* à l'heure et c'était un effort qu'il pouvait supporter durant quelques minutes. Ainsi il espérait prendre l'autre garde à revers et l'endormir sans essayer son feu. Lorsqu'il eut fait un quart de cercle, il releva la tête et vit l'homme un genou à terre, carabine à l'épaule, regardant dans l'autre direction.

CHAPITRE XII

Rosario s'était procuré du café, des corn flakes, de la confiture et des toasts. Il déposa le plateau sur une chaise pliante. Maxime Carel, assis sur une autre le regardait faire sans rien dire.

— Vous sucrez beaucoup votre café ? Combien de cuillerées ? demanda l'Italien.

Maxime le regarda dans les yeux :

— Allez vous faire foutre !

— Vous avez tort de vous en prendre à moi... Je sais que l'attitude de Clara Mussan vous révolte, mais est-ce une raison pour m'en vouloir ?

Il désigna le plateau.

— Venez prendre quelque chose, manger un morceau... Au moins une tasse de café.

Le Français prit la tasse et but le liquide chaud. Cela lui fit du bien.

— Vous êtes un beau salaud, dit-il. Dès le début vous m'avez mené en bateau n'est-ce pas ?

Soudain très inquiet, Rosario sortit son calepin et se mit à griffonner quelque chose. Il arracha la feuille et la tendit à Maxime en mettant son doigt sur la bouche. Maxime sortit son briquet et sans même lire le message le brûla sous le regard surpris de l'Italien.

— Arrêtez cette ignoble comédie... Hier au soir dans ma chambre vous avez essayé de me duper. Qu'espériez-vous ? Que je vous ferais des révélations sensationnelles ? Avocat ? Mon œil ! Ils vous ont chargé de m'inspirer confiance pour mieux m'enfoncer.

Benito Rosario se leva et regarda autour de lui avec inquiétude.

— C'est ça, faites semblant de chercher les micros. Ah ! je peux dire que vous m'avez bien fait marcher... J'aurais dû me méfier dès notre rencontre dans le bar du *Sheraton*... Vous êtes venu vers moi, vous avez fait les premiers pas et dès lors vous ne m'avez plus quitté... Agissiez-vous de votre propre initiative ou bien aviez-vous reçu des ordres précis ? Je me demande si tout n'a pas commencé à Paris... Si je n'ai pas été sélectionné comme victime au sein de mon entreprise même. Dans le fond le grand patron s'est toujours plus ou moins douté

que je n'étais pas le cadre supérieur idéal... J'avais beau éviter les pièges qu'il me tendait... Et puis il y a ma femme. Vous ne connaissez pas Patricia ? Vous devez quand même vous douter qu'elle n'est pas comme tout le monde hein ? Il n'y avait qu'à écouter cette vieille chipie de Josette Montel pour le percevoir. Même Clara Mussan en savait long sur elle... Oui, oui, oui, tout a dû se préparer à Paris... Du même coup on se débarrassait d'un type emmerdant et qui pouvait devenir inquiétant dans l'avenir... Et vous saviez que je devais devenir la « victime ». À mes côtés vous n'avez cessé de vous indigner, de vous révolter. Vous en rajoutiez même... Vous jouiez les inquiets, les angoissés... Vous deviez vous amuser follement à tisser autour de moi une toile d'araignée d'anxiété...

Rosario saisit son calepin et commença de griffonner.

— Inutile, mon vieux... Je le brûlerai comme le précédent sans même en prendre connaissance.

Interdit Rosario releva la tête, son stylo bille toujours appuyé sur la page du carnet.

— Mais bon sang ! hurla Maxime, cessez de jouer la comédie, puisque je sais qui vous êtes en réalité... D'ailleurs si vous aviez été vraiment ici comme une sorte d'agent secret vous auriez évité toute indiscretion... N'est-ce pas le propre des agents secrets ? Ne faire confiance à personne ?...

Soudain la porte s'ouvrit et H.H. entra suivi de deux hommes armés. Sa bouche était fendue par un rire silencieux mais son regard étincelait. En trois enjambées il fut sur Rosario, lui arracha le calepin, et après y avoir jeté un coup d'œil le gifla à la volée.

— *Son of a bitch*... Dire que nous avons un salaud sous la main et que nous ne nous en doutions pas... Maintenant vous allez nous dire pour qui vous travaillez, et vite !

Il saisit Rosario par les revers de sa veste, le souleva presque de terre tout en le secouant. Il lui envoya un coup de genou dans le bas-ventre et lorsque Rosario rua, il le projeta sur les piles de chaises pliantes. L'Italien s'y empêtra, se tordant de douleur, ne parvenant pas à se redresser. Hugues Harlington saisit celle où se trouvait le plateau du petit déjeuner et, sans se soucier de la casse, la souleva au-dessus de sa tête pour la jeter sur Rosario.

— Vous parlerez, je vous le garantis !

Pétrifié, Maxime Carel assistait à la scène, doutant encore. Ce pouvait être une suite de la comédie jouée par Rosario. Pourtant lorsqu'il vit que ce dernier avait une blessure au front qui saignait, les traînées rouges sur son visage, il sortit de sa stupeur.

— Arrêtez !...

Il se précipita sur H.H. qui le balaya d'un revers du bras. Il partit en arrière, tomba dans les bras du garde qui le saisirent avec énergie.

— Vous allez le tuer ! cria-t-il en voyant H.H. relever une fois de plus cette chaise en métal et en velours.

L'Américain resta avec la chaise au-dessus de sa tête, puis la jeta sur le côté, se retourna vers lui.

— Vous avez raison... Je pourrais le tuer tout de suite, alors que nous avons tout le temps.

Il fit trois pas, s'arrêta à quelques centimètres de Maxime :

— Pauvre petit con, dit-il en Français.

Agitant sous le nez de Maxime le calepin, il ricana :

— Sans vous, on passait à côté de ce salaud... Il aurait pu quitter Bois-Jolis sans qu'on se doute qu'il nous avait espionnés... Maintenant on va fouiller sa chambre, ses affaires et puis on le fera parler... Toi aussi, Frenchie, il faudra que tu parles, que tu nous racontes tout ce que tu sais sur lui... Il t'écrivait des petits poulets de ce genre, hein ?

Levant le calepin, il lut :

— Pour l'amour du ciel arrêtez de parler ainsi... Je vous jure qu'il y a des micros et que je suis ici pour récolter des renseignements. Je suis votre seul ami...

Sa main épaisse tapota la joue de Maxime :

— Brave, boy... Gentil... Complètement con, mais gentil, hey ?... On se croyait le plus fort, mais on s'est quand même laissé intoxiquer.

Maxime lui cracha au visage, mais H.H. se mit à rire encore plus fort et continua de lui donner de petites gifles pas très douloureuses.

— Tu peux cracher... Tout à l'heure tu n'auras peut-être pas assez de salive pour former tes mots, mon joli petit con...

Les deux gardes sur un signe projetèrent Maxime dans la pièce et lorsqu'il se releva ils avaient disparu tous les trois. Il commença de retirer les chaises pliantes pour dégager Rosario, l'aida à se relever.

— Je ne sais que vous dire...

— Alors taisez-vous, nom de Dieu !

Benito s'assit, sortit un mouchoir pour l'appuyer en boule contre son entaille. Debout, devant lui, Maxime ne s'était jamais senti aussi humilié, minable, sans ressort.

— Regardez s'il reste du café dans le pot. Il ne s'est pas cassé et il a

un couvercle étanche.

Il en restait un peu mais les deux tasses étaient brisées. Rosario le but à même le pot, le tendit à Maxime qui secoua la tête.

— Buvez-en, insista l'Italien.

Maxime en avala deux gorgées, lui rendit le pot. Il déplia une chaise et s'assit :

— Je me suis laissé intoxiquer moi aussi. Tout a chaviré après la comparution de Clara Mussan... J'ai cru...

— Taisez-vous.

Maxime hochla la tête, sortit machinalement sa boîte de Wilde Havana.

— Vous en voulez ?

— Non, et ne fumez pas... La pièce est petite et nous respirerions mal... Vous aurez besoin d'avoir un organisme parfaitement oxygéné.

Il ne comprenait pas ce que voulait dire l'Italien mais il lui obéit, remit la boîte dans sa poche. Il ne voulait penser à rien mais c'était impossible.

— Que vont-ils faire de nous ?

— Vous avez entendu H.H. ?

— Il bluffait, non ?

— Vous croyez qu'ils vont prendre le risque de nous laisser repartir vivants ?

Maxime se dressa et regarda autour de lui. Il commença de transporter des chaises pliantes pour les empiler dans un autre coin. Rosario le regardait faire sans paraître l'approuver ni sans chercher à l'aider. Il finit par dégager un étroit passage jusqu'à une fenêtre dont il tira les rideaux, soupira de découragement en découvrant le verre martelé qui empêchait de voir à l'extérieur. Mais il pouvait distinguer parfaitement les trois ombres verticales de la grosseur d'un gros pouce.

— Il y a des barreaux, dit-il.

— Qu'espériez-vous ? De toute façon il y a aussi des types armés à l'extérieur.

— Des Dynamiciens comme nous, rétorqua Maxime. Vous ne pensez quand même pas qu'ils oseraient tirer ? Ils finiront par se lasser de cette mise en condition, de toute cette violence.

— Vous me paraissez bien optimiste...

— Si je...

Il mima le geste de casser la vitre. Rosario secoua la tête.

— Vous les alerterez pour rien.

— Nous n'allons pas nous laisser traiter ainsi... Si je la casse, je peux crier à l'aide... Il est impossible que personne ne réponde à cet appel... Il y a des gens indécis, des femmes...

Brusquement la porte s'ouvrit et ils entrèrent. Une demi-douzaine. H.H. bien sûr, mais aussi Marcel Pochet, Pierre Montel et sa femme, Perney de Viel collègue de Maxime et un autre Français. Ils avaient en main des bas de femme remplis d'une matière qui en faisait des sortes de matraques obscènes en forme d'énormes phallus.

Rosario se leva, mais Pochet le frappa à la tête et il s'effondra. Maxime Carel se mit à leur lancer des chaises mais bientôt il n'eut plus de projectiles faciles à saisir. Les sièges s'emmêlaient les uns les autres et alors qu'il se baissait il reçut un coup très mou sur le crâne. Il ne perdit pas conscience mais fut incapable de rester debout. Tout le corps lui faisait mal. Le coup porté avec un bas rempli de sable se répercutait dans tous les muscles. Il se souvenait que c'était le procédé adopté par certains policiers pour ne pas laisser de trace. Il se retrouva hébété, assis sur son derrière, assista à une scène incroyable. Ils s'acharnaient tous sur Rosario et Josette Montel ne cessait de lever et d'abaisser son bas-matras.

Il essaya de leur crier d'arrêter, qu'ils allaient le tuer. Mais aucune parole ne sortit de sa bouche. Il essaya de se relever mais un deuxième coup l'atteignit à la base du cou et le tétanisa de nouveau.

Cependant, il entendit H.H.

— Nous le ferons piétiner par les buffles... Lorsqu'on le récupérera, il ne sera qu'une bouillie... Maintenant il faut qu'il nous dise ce qu'il fait ici et qui l'a envoyé.

Comme dans un rêve, il vit Pochet saisir Rosario à bras-le-corps, l'asseoir sur une chaise. Quelqu'un rapporta un seau d'eau qu'on lui jeta au visage. Rosario devait être maintenu sur son siège et sa tête ballottait dans tous les sens. H.H. lui tira les cheveux et il ouvrit les yeux. L'Américain approcha son visage du sien :

— Qui vous envoie ?

Maxime vit les lèvres de Rosario remuer mais n'entendit aucun son. De fureur H.H. le souleva du siège par les cheveux et il gémit faiblement de douleur. Carel vit des larmes couler de ses yeux.

— Qui ?

Josette Montel se mit à hurler nerveusement :

— Il faut le faire parler, il faut le faire parler...

H.H. eut un petit sourire satisfait et se recula légèrement comme pour lui laisser la place. Maxime vit cette femme se pencher vers Rosario et pointer l'ongle laqué de rouge de son index vers son œil droit :

— Si vous ne parlez pas je vous le crève.

Montel posa la main sur l'épaule de sa femme mais elle se dégagea avec impatience.

— Allons, monsieur Montel, gouailla Pochet, pourquoi voulez-vous l'en empêcher ?

— Vous n'allez pas lui laisser faire ça...

— Si monsieur Rosario veut bien se montrer raisonnable, nous l'en empêcherons, dit H.H.

M^{me} Montel se redressa et Maxime lui trouva un air égaré. Jamais, s'il en réchappait, Patricia ne voudrait le croire lorsqu'il lui décrirait cette scène hallucinante.

— Rosario, nous allons vous frapper de nouveau avec ces bas rempli de sable. Vous savez fort bien que nous pouvons détériorer certaines fonctions vitales définitivement. Votre secret mérite-t-il que vous soyez estropié pour la vie ?

Rosario bougea ses lèvres. Elles paraissaient à la fois sèches et gluantes. Elles se détachaient difficilement et Maxime apercevait des filets de glaire jaune.

— Pourquoi dites-vous que nous vous tuerons. Si vous parlez nous vous accorderons peut-être la vie...

Parmi les six, seul Montel réagissait à ses paroles. Du moins nerveusement. Il avait un tic qui retroussait le coin droit de sa bouche vers son oreille et découvrait un vide dans sa mâchoire du haut. Maxime se demanda stupidement comment un homme pareil pouvait accepter l'absence de plusieurs dents.

— Vous êtes un agent communiste ? Gauchiste ?

H.H. parut réfléchir et attendit quelques secondes :

— On dit que vous avez eu des contacts secrets avec les syndicalistes de votre entreprise... Je n'avais pas tellement attaché d'importance à cette information... C'est tout à fait normal pour un patron... Mais y a-t-il autre chose ?

Josette Montel passa devant lui et Rosario poussa un hurlement.

Maxime trouva l'énergie de se redresser mais un coup léger le renvoya à terre. Marcel Pochet veillait sur lui.

Lorsque la femme s'écarta il vit qu'elle lui avait labouré la joue droite de ses ongles carminés. Quatre griffures profondes d'où le sang sourdait.

— Ne soyez pas têtue, Rosario. Nous irons jusqu'au bout s'il le faut et vous le savez bien.

Montel reculait vers la porte, mais Perney de Viel lui barra le passage, courtois, souriant mais ferme. Montel resta mi-tourné, les yeux obstinément baissés.

— Que dites-vous ?

H.H. venait de s'incliner violemment.

— Maroni ? Maroni le sénateur ? La commission Maroni qui enquête sur le financement des Clubs ? C'est bien ça ? Un ami à vous... Je comprends tout maintenant... Le rapport Marlow...

H.H. se redressa et son visage se ferma.

— Que dit-il ? demanda Josette Montel. Qui est ce Marlow ?

— Un homme qui nous avait cherché des ennuis... Un agent communiste.

Maxime se rendait compte qu'il mentait, qu'il était gêné par la présence des autres.

— La commission Maroni... s'inquiéta Montel. Mais dans ce cas...

— Dans ce cas, monsieur Montel ? fit H.H. en le regardant sévèrement.

— Rien, rien du tout, fit le Français en secouant la tête.

Et puis, soudain H.H. les poussa tous au-dehors, les suivit. Maxime fut surpris par ce départ précipité.

— Hé attention !

Rosario basculait sur le côté. Il se traîna aussi rapidement que possible mais ne put l'empêcher de tomber lourdement sur le sol. De ses pieds il écarta la chaise qui les gênait, toujours incapable de se mettre debout. Il ramassa le mouchoir de Rosario roulé en boule, lui essuya maladroitement le visage.

— Nous sommes seuls... Vous n'avez plus rien à craindre.

Il y avait des chaises partout, celles qu'il avait lancées sur les six personnes.

— Comment vous sentez-vous ? murmura-t-il inquiet.

CHAPITRE XIII

Tout en courant protégé par la Jeep qui continuait de tourner inlassablement Kovask tira en direction de l'homme à l'affût. Mais il manqua son but de près d'un mètre et la seringue se perdit dans les herbes. Par chance l'inconnu ne se douta de rien. Le moteur faisait beaucoup de bruit et il croyait toujours Kovask tapi en face de lui. Le Commander souhaita que le chauffeur évanoui continue encore un peu d'appuyer de son pied sur l'accélérateur. Il suivit la Jeep jusqu'à ce qu'elle se trouve complètement à l'opposé de l'autre individu et l'abandonna. Il fonça accroupi dans les hautes herbes.

Lorsque la Jeep passa près du tireur embusqué ce dernier lui jeta un coup d'œil puis haussa les épaules. Kovask n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de lui. Il espérait que l'homme allait rester sur place et ne put laisser échapper un juron lorsqu'il vit qu'il progressait sur les coudes avec lenteur.

Profitant d'un autre passage de la Jeep il se leva carrément et parcourut une trentaine de mètres d'un seul coup. Juste à ce moment-là l'homme devina sa présence et tourna la tête. Comme Kovask épaulait sa carabine pneumatique il fit un saut de carpe, mais la seringue l'atteignit à la hanche gauche. Lâchant son arme il l'arracha. L'ennui avec cette carabine était que seuls les animaux ne se doutaient de rien. Un homme averti pouvait empêcher l'action du soporifique en arrachant tout de suite la seringue mais néanmoins il restait assez de liquide dans son organisme pour agir à la longue.

Kovask se jeta sur le côté et s'éloigna en rampant, tandis que l'homme arrosait d'un tir systématique ses abris successifs, renseigné par le mouvement des hautes herbes. Jusqu'à l'épuisement du chargeur. Alors le Commander en profita pour recharger son arme et pour ramper droit devant lui. Une grosse balle magnum s'enfonça dans le sol à vingt centimètres de son visage et projeta sur lui une motte de terre. À moitié aveuglé, il s'essuya de sa manche mais ne bougea plus. Maintenant le manège de la Jeep devenait harcelant, le bruit du moteur couvrant tous les autres bruits, il ne pouvait plus situer son adversaire. Il ne pensait en tirer qu'un seul avantage, c'est qu'il étouffe les bruits des détonations de la carabine pour gros gibier.

Un peu plus loin, il aperçut une sorte de sente. S'il pouvait l'atteindre, il se fauflerait dans les hautes herbes sans les faire frémir,

mais il devait encore parcourir cinq mètres parmi elles. Fouillant dans ses poches il y prit une seringue et la jeta sur le côté. La carabine claqua deux fois dans cette direction et il put franchir ses cinq mètres.

Bien entendu la sente l'éloignait de son objectif mais en oblique. Plus loin, il pourrait se redresser pour essayer de repérer le garde et peut-être réussir à l'endormir. Combien de chargeurs pouvait-il bien posséder ? Se baladait-il avec tout un arsenal ou simplement avec deux chargeurs de quatre balles ?

Et puis soudain la Jeep cessa de ronronner et cala. Un silence extraordinaire s'abattit sur cette petite savane ensoleillée où même les insectes se terraient. Kovask venait d'arriver au bout de la sente, après de nouveau s'étendaient les herbes. Il s'arrêta, se retourna pour évaluer le chemin parcouru, puis se redressa lentement, certain que l'homme allait essayer de rejoindre le véhicule arrêté. Il vit la Jeep au sud-est et perçut une ondulation continue non loin de là. L'homme négligeait sa surveillance pour atteindre au plus vite la mécanique. Dès lors, sans hésiter il en fit autant. Par de rapides coups d'œil il se rendit compte que le chauffeur avait à moitié basculé en-dehors du véhicule et que pour monter le garde devrait achever de le sortir de son siège. Il lui faudrait profiter de cet instant-là et viser au milieu du dos de façon que l'homme ait quelques difficultés à retirer la seringue.

Alors qu'il n'était plus qu'à une trentaine de mètres de la Jeep, il vit l'homme qui se redressait et marchait en titubant, ne put s'empêcher d'exulter. La première seringue avait eu largement le temps d'injecter dans son corps quelques milligrammes de drogue qui l'affaiblissaient. Le garde faisait visiblement un effort surhumain pour atteindre le véhicule. Ainsi s'expliquait son changement de tactique. Ne pouvant plus lutter contre la mainmise du sommeil sur son organisme, il voulait fuir pour aller donner l'alerte.

Dès lors Kovask n'eut qu'à se précipiter derrière lui. Il le vit qui essayait de retirer le corps du chauffeur et visa avec soin entre les deux omoplates.

Il fit mouche. Le garde tordit son bras pour essayer d'arracher le dard fatal mais jamais sa main ne put l'atteindre. Il coula le long de la carrosserie et resta ainsi à genoux, inerte.

Kovask approcha avec prudence, commença par saisir la carabine, ôta le chargeur et le jeta. Il fouilla dans les poches de l'homme, trouva un autre chargeur et le lança aussi dans les herbes. Il y avait une autre carabine à l'arrière. Mais aussi une gourde pansue. Il en flaira le contenu. Un mélange d'eau et de café sucré dont il avala une grosse quantité.

Tout en surveillant la savane, il chargea les deux corps à l'arrière

avant de remettre la Jeep en route. Lentement et toujours sur ses gardes il roula vers le bois qu'il avait quitté tout à l'heure. Il pensait que les deux hommes endormis ne seraient jamais retrouvés dans cette mini-jungle. Toujours méfiants il les attacha avec des sangles trouvées dans le véhicule et les abandonna sous un chêne énorme croulant sous des draperies de mousse espagnole.

Revenu à l'orée du bois, dissimulé dans l'ombre végétale, il se mit debout sur le capot, une paire de jumelles à la main. Il commença par repérer un troupeau de gazelles qui broutaient près d'un groupe d'arbres, peut-être celui-là même qu'il avait surpris et qui dans sa fuite avait signalé sa présence aux deux hommes de patrouille. Il ne regrettait rien. Désormais il disposait d'un véhicule tout-terrain, de boisson et de jumelles. Il pouvait se déplacer rapidement d'un point à l'autre de cette savane inattendue et intervenir en cas de besoin. Mais d'un autre côté l'absence des deux gardes finirait par alerter leurs camarades qui partiraient bientôt à leur recherche. À moins que la mission de ces deux-là ne couvre toute la journée.

Toujours sur son capot, il repéra un autre troupeau de gazelles, endormies celles-là. Puis des masses rouges qu'il prit d'abord pour des amas de roches, lorsqu'il découvrit un mufler épais de buffle. La couleur l'avait trompé. Il se demandait comment il pouvait se trouver des animaux de cette teinte. Il n'avait jamais entendu parler de buffles rouges, presque vermillon, que ce soit en Afrique ou en Asie et lorsqu'on disait rouge il s'agissait plutôt d'une teinte tirant sur le marron. Rien de tel dans le cas présent.

Il décompta une vingtaine d'animaux, mais savait qu'il y avait d'autres troupeaux alentour. Ceux-là, malgré leur attitude de grand farniente, étaient formidables. Une bête pareille chargeant à grande vitesse devait paralyser sur place à moins d'avoir une grande expérience des safaris.

Interrompant un instant sa surveillance il passa l'inspection de son véhicule. Le réservoir était encore à moitié plein et il ne manquait ni d'eau ni d'huile. Dans la boîte à outils il découvrit un petit automatique qu'il laissa parmi les clés anglaises. Il avait de quoi parcourir une assez grande distance en cas de besoin mais la configuration du terrain devait obliger à avoir recours au crabotage, ce qui entraînait une forte consommation de carburant.

Et soudain une pensée l'inquiéta. Ces deux hommes avaient prévu des réserves d'eau mais il n'avait pas trouvé un seul aliment, pas un sandwich, rien. Il devait en conclure que ces hommes qui ne restaient pas toute une journée sans manger devaient revenir en un lieu donné pour prendre un repas, et que si l'on ne les y voyait pas, l'alerte serait

déclenchée. Raison de plus pour rester à l'abri du sous-bois. Il sauta à terre, alluma une cigarette et fit quelques pas en songeant à la Mamma à laquelle il avait demandé plusieurs vérifications. Il sourit en l'imaginant dans la famille Benesi, parfaitement à l'aise dans cette ambiance particulière que relevait un parfum prononcé d'ail.

*

À midi Arturo Benesi entraîna Cesca Pepini dans son bureau. Il avait beaucoup de respect pour elle. C'était une dame âgée, à la silhouette solide, bien intégrée dans la société américaine, mais qui n'avait rien perdu de ses origines napolitaines.

— Le domaine est loué au Dynamic Club par un groupe immobilier de Miami qui compte y installer plus tard un complexe de vacances, mais pour l'instant les projets sont quelque peu oubliés. Ce groupe, d'après les renseignements que j'ai, est financé par un holding international...

— Merci, dit la Mamma.

— La location est vraiment un cadeau... Mille dollars par an, je crois... La personne que j'ai eue au téléphone estime que le groupe fait une subvention d'au moins cent mille dollars par an au Dynamic Club... Une jolie somme, hé ?

— Le sénateur Maroni sera très heureux de l'apprendre... Cette information va venir gonfler un peu plus son dossier. Lorsque ses conclusions seront publiées, il y aura de belles surprises dans l'opinion publique...

— Mon ami Cooper ne sera pas ennuyé, lui ? s'enquit Benesi. C'est pas un mauvais type, hé ? Il n'a rien à voir avec toutes ces histoires louches. Il construit des maisons méditerranéennes et c'est tout.

— Ne vous inquiétez pas pour lui... Vous avez également le nom du nouveau médecin de Bois-Jolis ?

— *Si, signora, si...* Pourtant c'est un homme que personne ne connaît bien à la Nouvelle-Orléans... Je veux dire que sa clientèle n'était pas très importante. Il faut vous dire qu'il s'appelle Grant et que dans le Sud ce n'est pas très bien vu à cause du général de la guerre de Sécession. Déjà il venait du Nord. Il avait racheté une clientèle dans un petit pays, mais il n'a pas pu y rester... Et dans la ville ça ne marchait pas tellement pour lui. Mais depuis quelque temps il a pu changer d'appartement, de voiture et a versé des arrhes pour acheter un cabin-cuiser à double moteur Z drive de deux cents chevaux chacun. Il faut croire que le Dynamic Club paye bien...

— Vous avez entendu parler du précédent docteur ? demanda la

Mamma.

— Oui, Shreveman... Celui-là, depuis qu'il travaillait aussi pour le Club, il avait pu s'acheter une clinique privée... Un machin pour milliardaires. Il avait emprunté près d'un demi-million de dollars pour l'installer et les banques lui avaient ouvert un crédit du jour au lendemain. Moi, *signora*, je suis bien connu, j'ai des amis solides et des relations, hé ? J'ai un actif de deux cents mille dollars, hé ? Mais si je voulais emprunter dix mille dollars ça n'irait pas tout seul. Shreveman devenait une personnalité et voilà que les agents du Trésor lui tombent dessus... Dissimulation de revenus... Il risquait vingt ans de prison et il a préféré disparaître... La veille de sa comparution devant le juge... Disparu en laissant sa femme et ses gosses. Curieux, hein ?

Maroni pensait que le médecin avait été purement et simplement liquidé.

— Vous faites surveiller Grant comme je vous l'ai demandé ?

— Ne vous tourmentez pas... Tenez, nous allons boire quelque chose du pays, de l'asti brut et frais... En face du cabinet de Grant il y a un échafaudage. Là-haut deux maçons qui ont une vue magnifique sur la maison du docteur aussi bien sur l'entrée principale que sur la sortie par le jardin. Et dans la rue il y a un chauffeur de taxi qui se tient prêt à le filer et qui répond à tout le monde qu'il est loué à la journée... Ne vous inquiétez pas et allons boire l'asti avec toute la maisonnée.

On en ouvrit un nombre incroyable de bouteilles et au dernier moment Benesi eut un remords.

— Vous préféreriez peut-être un jus de tomate avec un peu de vodka dedans ? Nous en fabriquons d'excellents spécialement pour ça...

Grand Dieux non ! L'envahissante odeur ajoutée à celle de l'ail finissait par obséder la Mamma et elle qui ne prisait rien tant que la cuisine de son pays rêvait d'un hamburger.

— Maintenant nous allons passer à table, annonça la *signora* Benesi. Pour vous spécialement j'ai prévu des Costatas alla Pizzaiola...

— Un régal, ajouta son mari... Vous allez vous en lécher les doigts... L'essentiel dans ce plat c'est l'ail...

— Le persil et l'origan aussi, essaya de dire faiblement la Mamma.

— Oui, bien sûr, mais l'ail... Sans l'ail et la tomate que serait ce plat divin, hein ?

Même le gâteau sicilien au fromage blanc, chocolat et fruits confits avait un arrière-goût d'ail. Ils en étaient à la grappa lorsque le

téléphone sonna. Une des filles apporta l'appareil à son père qui prit le temps d'écarter son verre, de balayer la toile cirée avec sa serviette avant d'accepter qu'elle le pose. Puis il décrocha :

— Ernst, quelle bonne surprise !

Comme s'il ne l'avait pas vu de huit jours.

— Les ouvriers s'en iront à 17 heures aujourd'hui ?

Il cligna de l'œil à l'intention de Cesca Pepini.

— C'est Mario qui en a décidé ?... Oh ! ce *ragazzo* tout de même, hé ? Quel caractère... C'est un *capo*... Un véritable *capo*... Vous vouliez qu'ils rattrapent le temps perdu ? Demain, non ? Mais bien sûr que demain ils accepteront, vous verrez... Ne vous inquiétez pas... Dites à la *signora* Cooper que je lui fais envoyer une caisse de nos assortiments de sauce tomate... À la viande grillée, à la coppa, ne me remerciez pas c'est tout à fait naturel.

Très satisfait, il raccrocha avec un bon sourire, reprit son cigare toscan et le ralluma. La Mamma fumait ses habituels cigarillos.

— Ce Mario tout de même, hein ? Il n'a pas froid aux yeux. Il a dit que les ouvriers maçons quitteraient les chantiers à 17 heures et ils vont quitter les chantiers à 17 heures. Ni une minute avant ni une minute après.

Il porta son verre à sa bouche :

— Vous n'avez pas besoin de tous les ouvriers, hé ? C'est bien ce que je disais à Mario. Une vingtaine suffiront... Les plus costauds... Et des célibataires... Ah ! c'est un bon gendre que j'ai. Tout ce que je dis, tout de suite en exécution...

— Pour les transporter ?

— Ne vous inquiétez pas, *signora*. Tout est prévu... Mario s'est occupé des hommes et moi du camion... Un très gros camion... Vieux modèle, un Mack de vingt-cinq tonnes. Rien ne lui résisterait... Et surtout pas une simple barrière en bois.

— Vous ne craignez pas les conséquences ? demanda la Mamma.

— Quelles conséquences ? En quoi suis-je responsable de vingt gars masqués qui ont envie d'aller tirer du gros gibier dans le domaine de Bois-Jolis, hein ? Il y a toujours des types surexcités pour ce genre d'exploit. Nous sommes dans le Sud, vous savez, et des tas de choses semblables se produisent chaque jour.

CHAPITRE XIV

Dans le fond du pot il restait un peu de café que Maxime fit boire à Rosario. Il avait allongé l'Italien sur le sol pour lui permettre de se reposer.

— D'où souffrez-vous ?

— De partout.

Lui-même n'avait reçu que quelques coups mais il avait la nuque et la colonne vertébrale endolories. Ils s'étaient surtout acharnés sur l'Italien et il craignait que des organes essentiels ne soient gravement lésés.

— Je regrette ma sottise, lui dit-il.

Rosario gardait les yeux fermés. Sur sa joue droite les quatre traînées d'ongles restaient à vif, mais ne saignaient plus. Maintenant encore Maxime doutait que ce soit M^{me} Montel qui ait pu faire une telle chose. Il la revoyait dans son salon en robe d'hôtesse, minaudant et offrant des rafraîchissements. Il n'avait jamais soupçonné qu'il côtoyait dans sa vie des êtres capables d'une telle cruauté animale. En quelques jours Josette Montel s'était révélée haineuse et violente. Plus que quiconque, la propagande grossière mais continue et efficace l'avait révélée à elle-même. Brusquement, elle avait écarté le carcan de sa vie chargée de formalisme comme une captive de chaînes. Le résultat était effrayant.

— Qui est le sénateur Maroni ?

— Sénateur... Ami de famille...

— Marlow ?

— Agent secret du Trésor... Mort... Voiture dans les marais... Enquêtait sur le Club...

Un agent secret du Trésor américain, un de ces hommes qui fournissaient au président sa garde personnelle... Il comprenait mieux pourquoi Benito Rosario n'avait jamais trouvé comique la situation depuis qu'il avait fait sa connaissance à New York.

— Et vous aviez accepté de vous introduire dans ce milieu... C'était de la folie... Mais sans moi vous auriez pu réussir...

Le regard de Rosario fit le tour de la pièce et Maxime se souvint de

l'existence de micros. Mais qu'importait désormais ce qu'ils diraient puisque les autres savaient à quoi s'en tenir.

— Vous êtes marié ? demanda-t-il timidement.

Rosario fit un signe affirmatif.

— Des enfants ?

— Deux garçons...

Maxime détourna les yeux, accablé de remords. Dans le fond, il n'avait pas fait moins que Clara Mussan. Lui aussi avait craqué, s'était affolé livrant Rosario à ces fous. Pourquoi n'avait-il pas cru jusqu'au bout les messages écrits que Rosario brûlait ensuite ? Pourquoi n'avait-il pas tenu compte de ses avertissements au sujet des micros ? N'y avait-il pas eu chez lui un besoin inconscient de dénoncer Rosario aux autres, de leur prouver qu'il était innocent, qu'il en savait long sur l'Italien ? Quelle hypocrisie mais aussi quel désastre personnel ! Comment avait-il pu en arriver là, à admettre ces notions de culpabilité, d'innocence, ce manichéisme que H.H., Pochet et Montel avaient réussi à leur faire admettre comme tout à fait naturel. Eux étaient les bons, les purs, les défenseurs des libertés ; les autres les salauds, les suspects, les coupables. Il n'avait pas accepté d'avouer, puisqu'il n'avait rien à avouer, mais son aveu refoulé s'était perverti en fausse indignation qui, en fait, n'était autre qu'une dénonciation lucide. Il avait toujours admis la présence des micros, il avait toujours su que Rosario était vraiment son ami et cherchait à l'aider.

— Je vous demande pardon, dit-il.

Il attendit avant de faire glisser son regard vers l'Italien. Ce dernier les yeux grands ouverts fixait le plafond.

— Vous avez entendu ?

— Oui... Mais ne vous torturez pas... Ils vous ont habilement influencé, jusqu'à cette crise totale... Vous avez perdu la notion du monde extérieur. Vous... vous êtes devenu... sans le vouloir... corps défendant... Mais par esprit grégaire... membre de cette société en réduction... Vous la rejetez... parce que cruelle et inhumaine mais... pour vous rassurer... Besoin d'en faire partie... De vous y intégrer.

— De hurler avec les loups, oui, fit Maxime effondré.

— Ne dites pas ça...

Soudain il prit un air désolé :

— Je crois... pissé sur moi...

— Ne vous inquiétez pas, dit Maxime... Je vais vous changer de place... C'est le coup de genoux de H.H. au début... Voulez-vous que

je vous enlève votre pantalon pour essayer de le faire sécher ?...

En même temps il essayait de le soulever pour lui éviter de rester dans humidité mais n'y parvint pas. Lorsqu'il ramena ses mains de sous le corps de Rosario il les fixa avec incrédulité. Elles étaient pleines de sang.

— Je sens... continue... peux pas me retenir...

Pour qu'il ne voie pas l'horreur dans son regard Maxime détourna la tête. Hémorragie interne. La rate peut-être, ou le foie... Rosario allait mourir s'il ne faisait pas quelque chose. Il se dressa, toujours assez faible sur ses jambes, se précipita vers la porte et se mit à frapper de toutes ses forces.

— Il faut que l'on vienne ! hurla-t-il. Rosario est très mal... Si vous m'entendez, vous de l'autre côté, prévenez quelqu'un... Il faudrait même un médecin.

Lorsqu'il comprit que personne ne viendrait, il retourna près de son compagnon, remarqua que son regard s'adoucissait, se faisait même assez flou.

— Navré... Humiliant pour moi... Ça continue... Des litres... Comment une vessie peut-elle contenir autant... liquide...

Les vêtements ne buvaient plus, saturés et le sang apparaissait sur le côté de son corps, ourlait ce dernier d'une ligne noire des genoux à la taille. Une ligne qui se gonflait de façon ignoble, qui crevait en plusieurs points gagnant ainsi quelques centimètres, lançant des sortes de racines molles et d'un rouge très sombre.

— Non, dit Rosario, non...

Lentement sa main glissa le long de son corps, baigna dans le liquide tiède. Maxime lui vit faire un effort colossal pour remonter cette main jusqu'à hauteur de son regard, pria pour qu'il n'y parvienne pas, qu'il ne sache pas.

— Sang... soupira Rosario... Me doutais... Hémorragie interne... La rate ?

— Je vais appeler... Il faut qu'ils viennent.

Une nouvelle fois, il se rua vers la porte et cogna avec les poings, puis les pieds. Lorsqu'il fut épuisé il saisit une chaise et en frappa le battant à la volée.

— Venez, mais venez donc... Il faut un docteur... Rosario a une hémorragie et si vous attendez encore un peu il n'aura plus une goutte de sang sur lui, plus une goutte...

Puis le siège lui échappa des mains et il recula en titubant,

s'empêtra dans une chaise pliée, tomba. Il ne se dégagea que difficilement, marcha à quatre pattes vers son compagnon.

— Benito.

Cette douceur laiteuse dans ce regard fixe, un flou qui ne cessait de s'étendre. Il appuya son front sur le torse de l'Italien.

— Benito je t'en prie, ne meure pas.

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Il l'ignore toujours mais soudain il sut que Benito Rosario avait cessé de vivre et que ses genoux à lui baignaient dans son sang. Il essuya ses mains contre son pantalon pour fermer les yeux du mort.

Il alla s'asseoir sur une chaise et le contempla. Comment croire que cette bouche ouverte, exsangue, lui avait parlé quelques instants auparavant, que ces yeux l'avaient fixé ?

Un bruit lui fit tourner la tête vers la fenêtre. Il voyait une ombre passer et repasser. Pas plus grosse qu'un oiseau. Oui, certainement un oiseau qui s'agitait entre les barreaux et le verre martelé. Et puis, soudain l'oiseau frappa contre la vitre.

Ne croyant pas à l'inouï, il s'approcha. L'oiseau s'immobilisa et ouvrit ses ailes. Alors il découvrit que c'était une main dont l'ombre se projetait sur la vitre. Saisissant une chaise pliée il fracassa la vitre d'un seul coup, acheva de faire sauter les morceaux de verre et reconnut la main à cause du bandage du poignet.

— Clara ? fit-il incrédule.

Il put avancer la tête et la découvrit en dessous, juste son visage.

— Je n'ai pas pu monter plus haut, dit-elle, je suis sur une caisse... Il faut que vous sortiez, tous les deux... Essayez d'attraper ça...

— C'est quoi ?

Un instrument bizarre et peint en vert montait vers lui. Lorsqu'il le saisit il reconnut un cric de voiture.

— Pour écarter les barreaux... Faites vite...

— Les gardes ?

— Personne de ce côté... Je vais aller chercher un véhicule... Une vieille camionnette que j'ai repérée dans un coin... Je reviens...

— Attendez... Rosario...

Mais elle n'était plus là et il crut l'entendre courir sur du gravier. Il cala le cric contre le mur vertical et commença d'en tourner la petite manivelle. La partie mobile s'approchait du barreau, le repoussait comme dans un rêve, comme s'il était fait en pâte de guimauve. Il le

repoussa si bien qu'il se dégagea de son logement et tomba dans un bruit épouvantable qui n'attira personne malgré son attente haletante. Il en fit autant pour le second barreau qui céda de la même façon. Il avait largement la place de passer.

Avant d'enjamber la fenêtre, il regarda le cadavre de Rosario.

— Je suis navré de vous laisser là..., commença-t-il.

Il ne put continuer. L'émotion lui bloquait la gorge et ces paroles qu'il ne pouvait prononcer se transformèrent en une rage féconde. Il ressentit une chaleur torride couler dans ses veines et se dirigea vers le corps de l'Italien. Il savait qu'il allait pouvoir le soulever dans ses bras, lui faire passer la fenêtre et l'emporter avec lui. Jamais il ne l'abandonnerait. Il se souvenait de ce qu'avait dit H.H.

— Nous le ferons piétiner par les buffles s'il le faut. Il n'en restera qu'une bouillie.

Une bouillie difficile à identifier, impossible à autopsier. Le cadavre de Rosario était la seule preuve des activités criminelles du Dynamic Club.

Arrivé près de la fenêtre, il dut abandonner le cadavre pour se pencher. Trois mètres jusqu'au sol. Alors il arracha la ceinture du mort, la fixa sous ses bras, sortit la sienne et après l'avoir fixé à la première la noua à son poignet.

Il réussit à soulever le corps pour le faire basculer dans le vide, trouva l'énergie d'en freiner la chute. Jamais il ne pensa que c'était un cadavre qu'il emportait, un corps sans vie, insensible aux chocs. Jusqu'au bout il ménagea Rosario comme s'il lui restait un souffle de vie, un espoir de ressusciter.

Et puis à son tour, il sauta juste comme la vieille camionnette Ford arrivait avec Clara Mussan au volant. Il la vit ouvrir de grands yeux lorsqu'il saisit Rosario à bras-le-corps.

— Il est évanoui ?

Maxime serrait les dents pour déposer le cadavre dans la cabine.

— Mais tout ce sang... Mon Dieu tout ce sang...

Maxime en avait partout. Sur le visage, les mains, le devant du corps.

— Son sang à lui... Ils l'ont frappé à mort... Mort, vous comprenez ?

Soudain Clara ouvrit la portière et voulut descendre mais il lui saisit le poignet :

— Pas question... Vous conduisez et moi je le maintiens... Vous

comprenez, oui, espèce de connoise ?

— Il faut que je retourne là-bas... Mon absence...

Sans la lâcher, il claqua sa portière, désigna le volant d'un coup de menton :

— Allons-y !

— Je vous assure que si je ne reviens pas là-bas...

Il regarda le poignet bandé qu'il tenait dans ses mains d'un air très calme.

— Vous voulez que je le casse ?

— Je vous en prie, vous me faites mal... Je ne peux pas passer les vitesses si vous me tenez.

Il se souvint de la ceinture, la sienne, la libéra. Avec la boucle il fit un nœud coulant qu'il passa autour du cou de la jeune femme.

— Je n'hésiterai pas s'il le faut à vous étrangler. Si je donne un coup sec je brise vos vertèbres cervicales et vous le savez fort bien, vous qui faites du judo... Je vous demande de démarrer.

Elle obéit et lorsque la camionnette démarra en projetant des graviers contre le mur de la maison elle éclata en sanglots. Il détourna les yeux. Rosario s'appuyait contre son épaule et il n'aurait jamais pensé qu'il aurait aimé le contact d'un mort comme il l'aimait en ce moment. Il passa son bras gauche sur les épaules du cadavre dans un geste amical de protection.

Clara Mussan lui jeta un regard plein de larmes et de répulsion.

— Essayez de trouver une sortie, lui dit-il.

— C'est impossible... Nous n'y parviendrons pas.

— Alors pourquoi être venue à notre secours ? Le cric, la camionnette, à quoi ça sert ?

Elle pleurait, essuyait machinalement son visage avec sa main.

— Il n'y a pas assez d'essence pour atteindre les limites du domaine, dit-elle soudain.

Maxime analysa cette précision, fronça ensuite les sourcils.

— Vous n'avez pas osé aller jusqu'au bout de votre geste charitable ? Il fallait en voler.

— Vous ne comprenez pas ? Ils m'ont chargé de vous aider à vous évader ce qui explique l'absence des gardes sous votre fenêtre. Ils n'ont mis dans le réservoir que la quantité minimum d'essence. Nous ne pourrons pas parcourir plus de cinq *miles* et la prochaine sortie est

au moins trois fois plus loin. Je devais vous laisser le volant et les rejoindre...

— Les rejoindre ? fit-il goguenard. Croyez-vous qu'ils le souhaitent tellement ?

— Moi, je ne suis pas coupable ! cria-t-elle. Je n'ai rien fait... Je suis innocente !

— Mais oui, dit Maxime sarcastique, innocente...

CHAPITRE XV

Un nuage de poussière alerta Kovask qui avait repris sa faction sur le capot de la Jeep. Il pensa un instant qu'il s'agissait d'une bande de buffles, mais soudain le nuage s'immobilisa et la poussière retomba découvrant une vieille camionnette Ford. Un homme descendit, alla vers l'arrière du véhicule et parut dévisser le bouchon du réservoir d'essence. C'est alors que la portière côté volant s'ouvrit à son tour et qu'une femme descendit. Elle se mit à courir droit devant elle dans la savane. Mais au bout de deux cents mètres environ elle ralentit son allure, marcha un peu au hasard.

Kovask parcourut de ses jumelles la plus grande étendue possible mais n'aperçut rien de suspect. Il ramena son attention sur la camionnette, découvrit qu'il y avait un troisième personnage dans la cabine. Une silhouette de sexe indéterminé qui était inclinée sur le côté droit et qui paraissait dormir.

L'homme qui le premier avait quitté le véhicule revint vers l'avant de celui-ci et, les mains sur les hanches, regarda dans la direction empruntée par la jeune femme. Kovask repéra celle-ci qui revenait maintenant vers lui. Elle portait une robe fleurie et, s'il ne pouvait distinguer ses pieds, certainement des chaussures mal adaptées à cette marche dans la savane. De même l'homme avec son costume de ville fripé, son col à cravate, celle-ci étant desserrée, n'avait rien d'un amateur de nature sauvage. Il ne ressemblait en rien à Benito Rosario dont le Commander avait longuement étudié la photographie. Cependant il donnait l'impression de se trouver dans une situation difficile.

Kovask attendit encore quelques minutes. La jeune femme continuait de marcher vers lui mais avec de plus en plus de lenteur. À plusieurs reprises elle buta contre des bosses du terrain et faillit tomber. Visiblement elle était exténuée. Mais chose encore plus étonnante du côté de l'homme, il tournait lentement autour de la camionnette sans que son compagnon endormi dans la cabine ne le rejoigne ou que le premier tente de le réveiller.

Kovask sauta à terre, s'installa au volant. Il avait pris sa décision.

La femme entendit venir la Jeep et agita les bras. Elle dépassait à peine des hautes herbes.

En approchant Kovask vit que, malgré son visage défait avec des

traces de larmes dans les traces de poussières qui maculaient ses joues, elle était jeune et jolie.

— Vite, dit-elle dans un mauvais américain... Ramenez-moi à la maison principale... J'appartiens au groupe qui suit un séminaire...

— Française ? demanda Kovask dans sa langue.

— Oui... Vous parlez le français ?

— Qui est l'homme resté près de la camionnette...

Clara Mussan prit un air effrayé.

— Un fou... Il m'a entraînée avec lui... Mais il est tombé en panne d'essence.

— Pardon, dit le Commander, vous êtes tombée en panne d'essence. Vous étiez au volant.

— Il me menaçait.

— Quel est le troisième personnage dans la cabine, qui semble dormir ?

— Vous êtes un garde du domaine ? Ramenez-moi rapidement auprès de Hugues Harlington... Je n'ai pas à vous répondre et vous avez tout intérêt à faire ce que je vous dis.

— Montez, dit Kovask.

Mais lorsqu'elle se rendit compte qu'il roulait en direction de la camionnette, elle tourna vers lui un visage méfiant :

— Je vous ai dit d'aller à la maison... Cet homme est dangereux. Il se croit persécuté...

— J'ai de quoi le calmer, dit Kovask en montrant la carabine pneumatique coincée à sa gauche, hors de portée de la jeune femme.

— Vous le regretterez ! hurla-t-elle. Ne vous mêlez pas de ça. M. Harlington sera furieux et vous flanquera à la porte.

— M. Harlington est donc le grand patron ?

Elle le regarda bouche bée puis voulut sauter en marche. Il la retint par le bras. Elle voulut le frapper avec la main droite et il remarqua le bandage du poignet.

— Que vous est-il arrivé ? cria-t-il. Et vous n'avez pas répondu à ma question. Qui est en train de dormir dans la cabine de la vieille camionnette ?

Maxime Carel avait entendu la Jeep et il attendait de pied ferme, une manivelle à la main, bien décidé à vendre chèrement sa vie. Il n'aperçut qu'un homme aux cheveux très clairs et auprès de lui Clara

Mussan. Chose incroyable l'homme conduisait tout en tenant le bras de la jeune femme. Il stoppa à quelques mètres mais ne descendit pas de la Jeep.

— Qui êtes-vous, lança-t-il, et que faites-vous ici ?

Méfiant, Maxime resta silencieux.

— Pourquoi votre compagnon ne descend-il pas de la cabine ?

— Parce qu'il est mort, cria Maxime avec une douleur rageuse... Vos amis l'ont assassiné... Il est mort d'une hémorragie. Il s'appelait Benito Rosario... Si vous êtes un homme, allez en dehors de ce domaine chercher du secours. La police, n'importe qui.

— Benito Rosario est mort ?

Sans ménagement, il poussa Clara Mussan, descendit du même côté qu'elle, sans oublier d'emporter la carabine.

— Laissez cette arme, cria Maxime, où je vous envoie cette manivelle à la gueule.

— Du calme, mon vieux... Si le nom du sénateur Maroni vous dit quelque chose, sachez que je suis venu pour aider Benito Rosario et vous-même à l'occasion.

Visiblement, l'homme, un Français lui aussi, flotta.

— Rosario a prononcé le nom du sénateur... Mais qu'est-ce qui me prouve ?

— Vous devez me faire confiance... Quant à cette arme, elle n'est que moyennement dangereuse. Elle ne projette que des seringues hypodermiques pour gros gibier mais peut endormir un homme pour plusieurs heures.

Réticent lui aussi, il s'approcha de la cabine et reconnut le visage qu'il avait pu voir sur une photographie.

— On dirait qu'il a été vidé de son sang, remarqua-t-il.

— Hémorragie interne... La rate ou le foie... Mais il s'est complètement vidé comme vous le dites par l'anus... J'ai voulu emporter son cadavre pour prouver qu'il a été frappé à mort...

— Comment avez-vous pu vous échapper ?

— Grâce à elle, fit avec une ironie amère Maxime. Ça fait partie du plan. Maintenant ils vont nous traquer... Il y avait juste assez d'essence pour nous conduire dans cette savane...

— Bien, dit Kovask, nous allons essayer de rejoindre une des sorties...

Il attira le cadavre et le prit dans ses bras pour le transporter jusqu'à la Jeep où il l'installa tant bien que mal à l'arrière. Maxime Carel monta auprès de lui pour surveiller Clara Mussan. Kovask lui tendit la carabine, une poignée de seringues.

— On doit recharger chaque fois. Sans lunette d'approche, on ne peut tirer à de grandes distances, mais elle est très précise. Nous allons traverser la savane pour essayer de joindre une entrée. Espérons que nous pourrons passer.

Dans un nuage de poussière, inévitable, ils roulèrent à trente *miles* à l'heure, provoquèrent la fuite d'un second troupeau de gazelles, aperçurent des buffles sur leur gauche.

— Nous allons bientôt découvrir des champs de coton et de maïs... Ils ne sont protégés que par des grillages légers... Je pense que nous pourrons les enfoncer.

Mais une minute plus tard, ils aperçurent les quatre Land-Rover en ligne, arrêtées, chargées à craquer de gens en tenue de chasse. Kovask pensa un instant qu'il pourrait passer entre deux qui lui paraissaient suffisamment écartées mais une première balle ricocha sur le capot, éraflant la peinture.

— Mais ils nous tirent dessus, gémit Clara. Je vous en prie, laissez-moi descendre... À moi ils ne me veulent pas de mal.

— En êtes-vous sûre ? demanda Kovask.

— Elle se fait des illusions, lâcha méchamment Maxime.

La Jeep avait fait un rapide demi-tour et Kovask espérait prendre les Land-Rover de vitesse. Maxime qui se retournait, exulta soudain.

— Elles ne nous poursuivent pas, mais semblent se diriger vers l'est...

— C'est ce qui m'inquiète, dit Kovask. Regardez...

Trois Land-Rover apparaissaient. Celles-là roulaient vers eux et on leur tira dessus sans attendre. Kovask zigzaguait avec des mouvements très secs du volant et finalement prit la direction de l'est, la mort dans l'âme.

— Vous savez ce qu'ils cherchent ? À nous repousser vers les marécages...

— Comment savez-vous qu'il y a des marécages ? demanda Carel méfiant.

Le Commander sortit les plans du domaine, les jeta sur les genoux du Français.

— Regardez... Je me les suis procuré avant de venir ici, chez

l'entrepreneur de maçonnerie qui effectue l'entretien des bâtiments... Pour l'instant je fais semblant de me diriger vers les marécages en question, mais je vais essayer d'atteindre le bois situé au nord.

Et puis, soudain sur sa droite, en direction des bois justement, il aperçut une ligne mouvante de couleur rouge. On eût dit une sorte de raz-de-marée.

— Les buffles ! cria Maxime. Il y en a au moins cinquante, peut-être davantage même.

Une nouvelle fois Kovask dut modifier son objectif. Quoi qu'il fasse, hommes et bêtes manœuvraient pour ne lui laisser que les marécages comme but. Autant dire l'impasse, le dos au mur. Pas question de s'engager dans cette zone dangereuse de sables mouvants, d'arbres immergés et d'animaux inquiétants.

— Vite, vite ! haleta Clara Mussan. Les buffles...

Tout un groupe accourait perpendiculairement à la route de la Jeep et à une allure folle. Kovask appuya à fond sur l'accélérateur mais sans avoir la certitude de pouvoir passer le premier le point de rencontre.

— Tirez, dit-il à Maxime. Abattez celui qui vient en tête dès que vous le pourrez. Il est possible que les autres dévient de leur route. Ce n'est pas forcé, mais c'est une chance à courir.

Le véhicule et le troupeau convergeaient vers une zone où rien ne poussait sinon quelques plantes épineuses. Kovask fut tenté d'obliquer fortement vers la droite, mais Maxime lui signala la présence des Land-Rover de ce côté-là. Il fallait donc continuer et réussir à passer avant les buffles.

— Allez-y, qu'attendez-vous ?

Maxime tira. L'un des buffles plia les pattes et boula. Ceux qui suivaient sautèrent par-dessus son corps, mais ne modifièrent pas d'un pouce leur ruée sauvage.

— Continuez !

— J'arme, protesta Maxime.

Il réussit à abattre le nouveau chef de la harde, puis un second. S'ils passaient ce serait à deux mètres près, peut-être moins. Et pas question de ralentir car d'autres arrivaient, encore plus nombreux, énormes, fantastiques avec leur surprenante couleur rouge sang. Maxime avait du mal à épauler, car dans les cahots le cadavre de Benito Rosario ne cessait de s'appuyer sur lui.

— Tirez ! hurla Kovask. Tirez celui qui a cette bosse fendue, et

nous avons une chance.

Maxime tira et atteignit son but. Ils passèrent à moins d'un mètre de deux mufles écumeux, reçurent en plein visage une bouffée brûlante de puanteur exotique.

— Nom de Dieu ! ils changent de direction ! hurla Maxime Carel. Ils nous poursuivent.

Kovask venait de le constater dans son rétroviseur latéral. Il appuya à fond sur l'accélérateur, manœuvrant les vitesses pour franchir de petites buttes sans ralentissement mortel. Bientôt il eut l'impression qu'ils distançaient les quatre ou cinq mufles barbouillés d'une mousse blanche épaisse.

— Nous les avons, nous les avons...

— Oui, mais ce sont maintenant les marécages.

D'un geste il enveloppa les deux côtés de leur route. Toutes les Land-Rover confluaient. Au moins une quinzaine. Et elles roulaient lentement, sans se presser, leur conducteur sachant qu'ils avaient tout le temps, qu'il fallait régler patiemment le système du piège dans lequel s'engouffrait leur gibier.

— Peut-être trouverons-nous une barque...

— Croyez-vous ! ricana Kovask à l'adresse de Maxime. Pourquoi pas un hydroglisseur, hein ?

— Je ne sais pas, moi, des troncs d'arbres...

— Il y en a en effet, mais ce sont des alligators qui se donnent cette apparence pour guetter leurs victimes.

La végétation malsaine, aquatique, apparaissait déjà. Les racines aériennes des palétuviers ressemblaient de loin, avec leur blancheur osseuse, à quelques squelettes d'animaux antédiluviens. L'air lui-même devenait moite, oppressant. Une exhalaison fétide. Un remugle d'atmosphère confinée et de souches moisies. La mangrove impénétrable.

— Ils ont ralenti, annonça Maxime avec espoir. Pas les buffles... Eux, ils ont disparu... Les hommes... J'ai aperçu M^{me} Montel dans un des véhicules et j'ai eu l'impression qu'elle me visait particulièrement avec son gros calibre.

Puis, il s'affola :

— Pourquoi ralentissez-vous ? Nous ne sommes pas encore aux marais !

— Nous commençons, les roues patinent légèrement. Le sol commence à être gorgé d'eau.

En même temps, il y eut des gerbes tronquées par les garde-boue qui jaillissaient à l'horizontale, transformant la Jeep en arroseuse municipale.

— Vous croyez qu'on enfoncerait si on sautait ? demanda Clara Mussan.

— Pas tellement dans le coin, juste à la cheville...

L'herbe était grasse, visqueuse semblait-il. Ressemblant de plus en plus à des joncs. Bientôt, il n'y eut plus que cela, des joncs les pieds dans l'eau. La Jeep n'avancait que péniblement malgré le crabotage.

— Nous allons nous enliser... Nous ferons une cible parfaite, dit Carel.

— Regardez autour de vous. Il doit y avoir des ados, mais on ne les distingue pas dans les herbes... Il suffirait que deux roues latérales prennent appui sur eux.

Mais ils ne voyaient rien de tel. Et les joncs devenaient épais, juste avant une mince ligne d'eau noirâtre et tout de suite après les racines de palétuviers.

Une première fois la Jeep s'enlisa et ils crurent qu'elle ne repartirait jamais. Kovask recula en utilisant la vitesse la plus puissante, braqua ses roues et dégagea le véhicule. Mais plus loin il dut recommencer, puis une troisième fois, et ainsi de suite, pour un gain dérisoire de distance.

— On ne les voit plus ! cria Carel.

— Ne vous faites aucune illusion ; ils arrivent.

Et puis, ce fut terminé. Même la marche arrière ne put les sortir de là. Kovask se pencha et vit que la vase atteignait le milieu de sa roue avant gauche.

— C'est la fin, dit-il. Il faut filer... On va essayer d'arracher les coussins. Ils flotteront peut-être... Il y a aussi un jerrican vide... Si on avait le temps de le démonter, le capot...

Prudemment il tâta le terrain de son pied, sentit qu'il s'enfonçait jusqu'aux genoux et la retira. Il défit le jerrican vide, en vérifia l'étanchéité. Il arracha les sangles, fit basculer le corps de Rosario pour le fixer sur le réservoir.

— Tant que nous pourrons, nous le trimbalerons avec nous... Vous l'avez dit, mon vieux, c'est une preuve terrible contre cette bande de charognards.

Chose curieuse, les Land-Rover n'apparaissaient pas encore. Pourtant, à la condition de rester à une centaine de mètres de là, elles

ne risquaient pas de s'enliser.

— Allez, n'hésitez pas... Les coussins supporteront une partie de votre corps, vous éviteront de vous enfoncer.

— Mais les bêtes..., balbutia Clara Mussan. Ça doit grouiller là-dedans...

— Choisissez, dit Kovask.

Il jeta son coussin, se laissa doucement glisser, écrasa son torse dessus. Rosario, lui, n'avait que le haut du corps qui dépassait de la surface.

— Si nous pouvons atteindre les palétuviers... N'oubliez surtout pas la carabine. Mais bon sang, qu'attendez-vous pour me rejoindre, qu'ils vous tirent comme des lapins ?

CHAPITRE XVI

Dans l'après-midi, alors qu'elle discutait avec la femme de Benesi, la Mamma eut un pressentiment. Il lui parut dangereux de ne pouvoir intervenir avant 17 heures à Bois-Jolis... Kovask avait vu trop large. Il était là-bas depuis 5 heures maintenant et elle n'avait plus la patience d'attendre. Tant pis si elle commettait une erreur mais elle préférerait modifier l'horaire.

— Il faut que je parle à votre mari.

— Attendez un peu, il n'a pas terminé sa sieste... Jamais avant 15 h 30.

— Je vous en prie, c'est important.

— Comme vous voudrez, mais il va être d'une humeur massacrant... Même si un chaudron de sauce de pammarola brillait... C'est vous dire.

Mais Arturo fit un effort et malgré son air endormi voulut bien comprendre la situation.

— Les femmes, hé, se contenta-t-il de dire. Toujours des prémonitions... Mais des fois c'est utile... Je me souviens qu'en 1956... Mais je vais téléphoner à Mario... Ernst va en faire une dépression nerveuse, mais les ouvriers vont quitter tout de suite le chantier. Je vais aller ensuite les chercher avec le Mack...

— Je vous accompagne, dit la Mamma.

— Mais, *signora*, c'est impossible, voyons... Vous ne vous rendez pas compte de la situation...

— Si...

Un quart d'heure plus tard, vingt ouvriers dont Mario le gendre d'Arturo embarquaient dans le gros camion. Cooper courait comme un fou, désignait la centrale à béton continu qui se préparait à débiter des tonnes de mélange. Benesi passa la tête par la portière :

— Ne vous inquiétez pas, Ernst... Si vous entretenez l'humidité, il sera encore bon demain matin.

À quelques kilomètres du domaine, il désigna un sac de sport à la Mamma :

— Prenez ce qu'il y a là-dedans.

Elle en sortit deux masques de carnaval. Des masques représentant Nixon.

— On a eu tout un stock pour deux dollars. Tout le monde a les mêmes derrière.

Il en riait aux larmes en fixant le sien avec l'aide de Cesca Pepini. C'étaient des masques en matière souple qui collaient parfaitement au visage et dissimulaient la majeure partie des cheveux. La Mamma dut simplement agrandir les trous pour les narines. Ils se regardèrent en pouffant.

L'entrée du domaine ne se trouvait pas directement sur la route, mais au bout d'un chemin goudronné aux pancartes nombreuses qui interdisaient l'accès.

— Il fut un temps où l'on pouvait venir chasser dans le coin... Pêcher aussi les grenouilles dans les marais. Elles sont énormes et on en faisait des brochettes. Depuis que ce Dynamic Club loue le domaine, c'est fichu. Mais, je me souviens parfaitement de l'endroit.

La Mamma aperçut de loin la barrière blanche et rouge qui barrait l'entrée et deux hommes en chemise et pantalon kakis et chapeau de ranger.

— Nous y voilà, dit Arturo Benesi avec une intense jubilation. Depuis le temps que je rêve de me payer un barrage quel qu'il soit, je vais enfin pouvoir m'amuser.

Voyant que la Mamma cherchait des points d'appui, il la rassura :

— Vous inquiétez pas... À bord de ce monstre vous ne sentirez absolument rien. Je vais faire semblant de ralentir, rétrograder pour ne pas alerter les deux guignols et puis crac !

Il n'y eut même pas de crac. La Mamma vit voler quelques morceaux de bois rouges et blancs, les deux factionnaires lever les bras et sans autre mal le Mack fonça sur le chemin conduisant à la vaste demeure.

— Sur la droite vous pouvez voir la savane, dit le fabricant de sauce tomate à la Mamma.

— Oui, je vois... Et je suppose qu'il y a plusieurs troupeaux en train de courir, car les nuages de poussière sont nombreux.

Comme ils longeaient un bois touffu ensuite, l'Italien lui dit que c'était dans le coin que Cooper l'entrepreneur avait laissé le Commander. Mais il s'interrompit vite :

— Voilà des enquiquineurs.

Une Jeep se trouvait en travers de la route et deux hommes en

tenue léopard, grosse carabine de chasse en main, bloquaient le passage.

— Allons-y gaiement, dit Benesi.

— Quoi, la Jeep aussi ? Comme la barrière ?

— La Jeep aussi et les bonshommes s'ils ne plongent pas sur le côté.

La Jeep aussi en effet. Jusqu'au bout les deux hommes crurent que le camion ralentirait. Ils tirèrent dans le pare-brise qui se fendilla et se givra d'un coup. Sans perdre son calme Benesi saisit une grosse torche électrique et ouvrit une brèche que la Mamma agrandit. Plus de pare-brise mais une bonne aération.

— Les gars ne sont pas armés derrière ? demanda-t-elle.

— Quelques barres de fer et des manches de pioches. Ça suffira bien. Les types du domaine ne veulent pas d'incidents avec la population locale. Ils peuvent toujours penser qu'il s'agit d'un commando du Ku Klux Klan...

Ce fut certainement ce que pensa également le valet noir qui apparut sous le péristyle, lorsque le camion s'arrêta. Il devint gris de terreur et voulut s'enfuir mais quatre faux Nixons plus rapides s'emparèrent de lui. Toute la domesticité de couleur accourut et parut frappée de stupeur par cette multiplication de l'ancien président des U.S.A.

— Ne vous inquiétez pas, disait Benesi à une brave nounou en lui tapotant l'épaule. Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Personne. Il n'y a plus personne. Ils sont tous à leur maudite chasse... Dans le milieu du domaine... La chasse aux buffles...

— Partons vite, dit la Mamma, je crains le pire... Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard maintenant.

Le Mack manœuvra sans délicatesse, mordit dans une pelouse, saccagea un peu les jasmins et refila vers le nord. Plus loin, il pulvérisa une grosse barrière de fils de fer barbelé, certainement destinée à limiter le domaine des buffles.

La Mamma sortit son buste par le cadre du pare-brise et essaya de voir aussi loin que possible. Les nuages qu'elle avait remarqués tout à l'heure s'étaient dissipés et la poussière était retombée.

— Vous inquiétez pas, lui dit Benesi. Vers le centre de la savane il y a une légère butte d'où on domine presque tout le domaine...

— Ces marais précisément... Où se trouve-t-il ?

— Vers l'est...

— Ne pensez-vous pas... ?

— Nous sommes pris en chasse par une Jeep... Avec deux hommes armés qui essayent de tirer dans les pneus... Cette fois crampez-vous au maximum.

Lui-même se retint à son volant pour enfoncer son pied jusqu'au plancher. Le mastodonte freina sur une trentaine de mètres. Et sur le champ repartit en marche arrière. Il y eut un craquement significatif et un grand bruit de tôle. L'Italien repartit tranquillement, montant ses vitesses avec habileté.

— J'ai été chauffeur routier à une époque. Vers mes dix-huit ans... J'étais un sleeper... C'est-à-dire que je ne dormais pas souvent, sinon dans la couchette de mon engin...

Bientôt la petite butte fut visible et lorsqu'ils furent au sommet ce que vit la Mamma en premier fut un troupeau de buffles rouges qui paissaient à courte distance. Puis vers l'est, elle crut voir briller des carrosseries de voitures ou des vitres. Benesi venait d'allumer un de ses toscans et soulevait son masque pour laisser couler la transpiration de son visage.

— Qu'attendez-vous ? fit la Mamma fébrile.

Je suis certaine que quelque drame affreux se passe du côté des marais...

— *Si, signora, si signora...* Il faut savoir perdre une minute pour que ça mijote là-dedans...

Il tapotait son crâne.

— Si vous étiez en train de vous taper un bon plat de spaghetti, hé ? Et qu'un type vienne vous embêter... Vous feriez quoi ?

— Je l'enverrais au diable...

— Vous vous mettriez en colère, pas vrai ? Moi je vois toute une bande en train de se taper des spaghettis... Oh ! je ne suis pas fou, *signora*. Mais pour ces buffles rouges, cette herbe grasse, c'est des spaghettis, pas vrai ? On va donc aller les embêter, les forcer à partir au triple galop dans la direction des marécages...

La Mamma sourit :

— Vous avez raison. Il faut toujours laisser mijoter là-dedans, dans la tête.

CHAPITRE XVII

Ils avaient fini par atteindre les racines de palétuviers et essayaient tant bien que mal de se dissimuler parmi elles. Kovask et Maxime Carel avaient réussi à sortir le corps de Benito Rosario de l'eau pour le déposer dans une sorte de cage végétale, à l'abri des alligators qui mystérieusement avaient surgi soudain et avaient essayé d'attaquer le cadavre. Carel avait envoyé une seringue à l'un d'eux mais n'avait pu atteindre l'œil du reptile et le somnifère n'avait eu aucun effet.

Ensuite les chasseurs étaient arrivés. Tous, hommes et femmes. Ils avaient pu reconnaître leurs anciens compagnons de route, Montel, son épouse, Perney de Viel, Marcel Pochet, Et également Hugues Harlington.

Méthodiquement ils tiraient dans leur direction et les racines se déchiquetaient soudain sous leurs yeux. Ils avaient beau reculer, essayer de se terrer, viendrait le moment où ils seraient atteints par les terribles balles magnum, les uns après les autres.

Clara Mussan avait voulu se dresser, faire comprendre qu'elle n'était là que contrainte et forcée, n'avait eu que le temps de s'enfouir parmi les racines.

— Ils finiront par prendre un hydroglisseur, dit Carel. Ils se sont rendu compte que nous n'avons pas d'armes à feu...

Kovask ne disait rien. Il guettait H.H. qui depuis quelques instants se trouvait très près de l'eau. Le groupe circulait sur d'étroits ados, ceux-là mêmes que Kovask et ses compagnons n'avaient su trouver. Le Commander attendait l'instant favorable où H.H. tournerait le dos. Il savait qu'une seringue ne servirait pas à grand-chose, mais espérait vaguement que sans l'influence de cet homme, les autres reculeraient, voire abandonneraient cette traque impitoyable.

Et puis, soudain il se produisit un mouvement de panique parmi les Dynamiciens. Ils criaient quelque chose difficile à comprendre et commençaient à s'en aller.

— Vous entendez ? demanda Maxime.

— Je ne distingue pas ce qu'ils hurlent.

— Les buffles, dit Clara Mussan d'une voix morne, ils disent que les buffles arrivent vers ici.

Soudain tout le monde se précipita et H.H. resta en arrière, essayant de rameuter toute la bande. Il avait besoin de la présence de tous pour liquider les fugitifs. Son but c'était de faire d'eux des complices d'un triple assassinat. Il hurlait comme un fou, lançait des injures particulièrement grossières.

Et Kovask tira. La seringue l'atteignit entre les deux omoplates. Sa main droite chercha dans son dos mais ne put la saisir. Il passa son bras gauche en le tordant par-dessus son épaule mais c'était trop tard. Le somnifère agissait déjà. Ils le virent, comme au ralenti, pencher en avant, en arrière, tomber sur les genoux. Puis il tourna la tête vers Kovask et parut dire quelque chose.

Il n'y avait plus que lui, toujours à genoux sur la petite levée de terre. Tous les autres s'entassaient dans les Land-Rover, les moteurs rugissaient. C'était une belle pagaille.

— Beaucoup sont enlisés ! s'exclama Carel.

Sans hésiter, le Commander se découvrit et commença d'escalader les racines, atteignit la végétation gluante et put voir une bonne partie de la savane. Il y avait un gros nuage de poussière tout proche et derrière une forme assez monstrueuse qui se déplaçait de droite à gauche, en zigzag, comme un fabuleux chien de berger qui aurait suivi un troupeau pour lui faire prendre une direction donnée. Ce ne fut qu'après qu'il reconnut un vieux Mack colossal et antédiluvien, un de ces camions vieux de trente ans aussi mythique que celui du film *Duel*.

Quelques Land-Rover fuyaient déjà les marécages mais une bonne partie s'emmêlaient dans des manœuvres rageuses. Les véhicules se gênaient les uns les autres, ceux qui étaient embourbés bloquant l'accès aux autres et soudain les buffles furent là. Les Dynamiciens se mirent à tirer dans tous les sens. Ils en abattirent quelques-uns mais le gros noyau des fauves rouges commencèrent d'attaquer les tout-terrains. Les passagers n'eurent que le temps de sauter à terre et de s'enfuir avant qu'ils ne basculent. Fous de colère, les buffles s'acharnaient sur la tôle, dédaignant les petits hommes qui couraient.

Et plus loin, le camion venait de s'arrêter et Kovask passa une main sur ses yeux, les frotta, croyant être l'objet d'une hallucination.

— Qu'y a-t-il ? lui demandait Maxime qui essayait d'escalader à son tour.

— Nixon... Tout simplement Nixon qui arrive... Mais il n'est pas seul. Il y en a d'autres... D'autres Nixon... J'ai l'impression que ce camion fantastique les fabrique à la chaîne... Il y a même un Nixon en jupe...

Il éclata de rire en reconnaissant les vêtements de Cesca Pepini. À

côté d'elle, c'était certainement Arturo Benesi. D'ailleurs son odorat ne le détrompait pas. Il y avait une odeur d'ail et de tomate dans la légère brise qui soufflait. Autosuggestion certainement.

— Ça va aller, dit-il en redescendant. Il y a une vingtaine de Nixon armés de barre de fer et de manches de pioches... Les Dynamiciens n'oseront pas leur tirer dessus... Peut-être que si H.H. ne roupillait pas il oserait commander un carnage, mais sans mauvais prophète, il n'y a plus que de pauvres types qui vont finir par sortir de ce mauvais cauchemar avec des mines contrites de bons apôtres... Les salauds !...

Le Nixon femelle approchait du bord de l'eau, s'arrêtait près de H.H. allongé sur le dos, le retournait du bout du pied, avec, malgré le masque de carnaval, une attitude de dégoût perceptible. Kovask agita la main.

— On va vous sortir de là, lança la Mamma. Tout va bien ?

— Pas tout à fait, répondit le Commander, on vous expliquera.

Il se demandait si le cadavre de Benito Rosario, le témoignage spontané de Carel, celui plus ou moins réticent de Clara Mussan seraient suffisants pour permettre à la commission Maroni de faire mettre le Dynamic Club en accusation. Il y avait aussi H.H. à leur disposition. Lorsqu'il sortirait de son sommeil, il faudrait lui poser des conditions draconiennes pour qu'il accepte de déposer sous serment.

— Si les alligators nous le permettent, nous pourrions traverser dans l'autre sens, proposa-t-il à ses deux compagnons d'infortune.

FIN

[1] D'après Luis Salgado de Matos. (Monde diplomatique d'avril 1977).

[2] Voilà !